

ANNÉE 1934

THÈSE

728

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LOUIS-JULES-ANDRÉ CADET DE GASSICOURT

Externe des Hôpitaux de Paris

Né à Paris, le 16 Janvier 1906

Une curieuse figure du passé :

JOSEPH SOUBERBIELLE

Neveu de Frère Côme

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie-Beaujolais

PARIS

—
1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ANNÉE 1934

THÈSE

No

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LOUIS-JULES-ANDRÉ CADET DE GASSICOURT

Externe des Hôpitaux de Paris

Né à Paris, le 16 Janvier 1906

Une curieuse figure du passé :

JOSEPH SOUBERBIELLE

Neveu de frère Côme

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie-Beaujolais

PARIS

1934

I. — PROFESSEURS

Le Doyen M. ROUSSY.

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale ..	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÈPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBE.
	LEREBoullet.
	NOBÉCOURT.
	H. CLAUDE.
	GOUGEROT.
	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
	CUNÉO.
	GOSSET.
	LENORMANT.
	GREGOIRE
Clinique chirurgicale	TERRIEN.
Clinique ophtalmologique	MARION.
Clinique urologique	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique d'accouchements	J.-L. FAURE.
	OMBREDANNE.
Clinique gynécologique	RATHERY.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ..	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique médicale	Pierre DUVAL.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SERGENT.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Léon BERNARD.
Clinique propédeutique	MATHIEU.
Clinique de la Tuberculose	HOVELACQUE.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

Neurologie et Psychiatrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	BÉNARD Henri.
Pathologie médicale	BERNARD Etienne.
Pathologie médicale	BOULIN.
Pathologie chirurgicale	BROCO.
Histologie	BULLIARD.
Pathologie médicale	CATHALA.
Pathologie médicale	CHABROL.
Pathologie médicale	CHEVALLIER.
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Urologie	FEY.
Parasitologie	GALLIARD.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Pathologie chirurgicale	DE GAUDART D'ALLAINES
Physiologie	GAYET.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale	HAGUENAU.
Oto-rhino-laryngologie	HALPHEN.
Pharmacologie	HAZARD.
Anatomie Pathologique	HUGUENIN.
Hygiène	JOANNON.
Chimie biologique	LABBÉ (Henri).
Obstétrique	LACOMME.
Obstétrique	LANTUEJOL.
Pathologie médicale	LAROCHE Guy.
Pathologie expérimentale	LEMAIRE.
Pathologie chirurgicale	LEVEUF.
Pharmacologie	Melle J. LEVY.
Neurologie et Psychiatrie	LEVY-VALENSI.
Pathologie médicale	MOREAU.
Pathologie chirurgicale	MOULONGUET.
Pathologie médicale	MOUQUIN.
Anatomie pathologique	OBERLING.
Pathologie chirurgicale	PETIT-DUTAILLIS.
Médecine légale	PIEDELIEVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale	QUENU.
Physiologie	RICHET.
Chimie biologique	SANNIÉ.
Pathologie chirurgicale	SENÈQUE.
Dermatologie et syphillographie	SÉZARY.
Pathologie expérimentale	TROISIER.
Pathologie médicale	TURPIN.
Pathologie médicale	VALLERY-RADOT (Pasteur)
Ophtalmologie	VELTER.
Obstétrique	VIGNES.
Pathologie chirurgicale	WILMOTH.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pathologie chirurgicale.....	ALGLAVE.
Pharmacologie	BUSQUET.
Physiologie	CHAILLEY-BERT.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ABRAMI.....	Clinique	BASSET.....	Clinique
AUBERTIN...		CADENAT.....	
BRULE.....	médicale	HEITZ-BOYER	chirurgicale
CHIRAY.....		MOCQUOT....	
DUVOIR.....		MOURE.....	
HARVIER....		SCHWARTZ...	
LIAN.....			

MM.	
GUÉNIOT	Clinique obstétricale
LE LORIER.....	
LEVY-SOLAL.....	
METZGER.....	

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Stomatologie	FREY.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

LE DOCTEUR E. CADET DE GASSICOURT

Médecin Honoraire des Hôpitaux de Paris
Secrétaire annuel de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

A MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

A MA TANTE, MADAME PONSOYE

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de la Pitié
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Il nous a fait le très grand honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.
Qu'il veuille bien accepter ici l'hommage de
notre reconnaissance et de notre profond
respect.*

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HOVELACQUE

Chef des Travaux anatomiques à la Faculté de Médecine de Paris

*En respectueux hommage pour la bienveillance
particulière qu'il nous a toujours témoignée.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

— *Stage* —

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE DUVAL

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT (*in memoriam*)

MONSIEUR LE PROFESSEUR BAUDOUIN

MONSIEUR LE PROFESSEUR MARCEL LABBÉ

MONSIEUR LE DOCTEUR BAUMGARTNER

MONSIEUR LE DOCTEUR BABONNEIX

MONSIEUR LE PROFESSEUR LEREBoullet

MONSIEUR LE PROFESSEUR COUVELAIRE

— *Externat* —

MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRÉ RICHARD

MONSIEUR LE PROFESSEUR SORREL

MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ BÉNARD

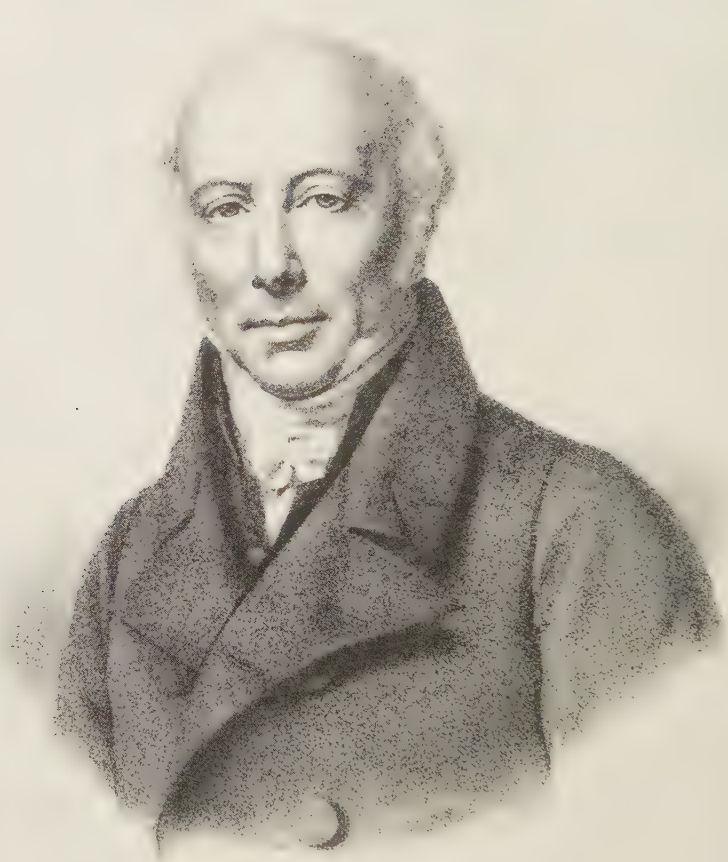
MONSIEUR LE DOCTEUR PICHON

MONSIEUR LE DOCTEUR TOURAINE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ HEITZ-BOYER

A MM. LES DOCTEURS BAS, BONNEL, COUTURAT,
FRANÇOIS-DAINVILLE ET GAGEY.

*Hommage de notre respect et de notre profond
attachement.*



J. Souberbielle

*Docteur en Chirurgie de la Faculté de Médecine de Paris
Chirurgien de la Société Royale de Charité Maternelle
Membre de plusieurs Sociétés de Médecine. 1819.*

Joseph SOUBERBIELLE
lithographie d'après le tableau de Gérard (1819).

Avant-Propos

Le 21 février 1931, la revue l'Illustration publia, sous la signature de M. Raymond Lécuyer, un article consacré aux musées de Bayeux, illustré de nombreuses photographies. Parmi celles-ci figurait la reproduction d'un tableau de Gérard : portrait du Docteur Suberbielle (sic) qui était, en réalité, le portrait, également par Gérard, de mon trisaïeul Antoine Dubois, chirurgien de Napoléon I^{er}, accoucheur de l'impératrice, doyen de la Faculté de Médecine de Paris. L'erreur, due à la confusion de deux étiquettes, fut signalée au Conservateur du Musée de Bayeux, au directeur de l'Illustration et au signataire de l'article. Une recherche dans l'Œuvre gravé de Gérard rendit au nom de Souberbielle sa véritable orthographe. Nous tenons à adresser ici nos très vifs remerciements à M. Raymond Lécuyer et au directeur de l'Illustration pour avoir fait paraître une note rectificative (1) et à M. Buhot, conservateur du Musée de Bayeux, qui a restitué leur identité aux deux tableaux.

Une notice biographique (2) ne nous ayant fourni aucun renseignement digne de remarque, nous n'aurions certainement pas songé à consacrer une étude à Joseph Souberbielle, si le hasard ne nous avait mis sur la piste d'une intéressante

(1) *L'Illustration*, n° 4.606, 13 juin 1931, page 273.

(2) CHÉREAU : article *Souberbielle*, in *Dictionnaire encyclopédique des Sciences Médicales*.

documentation (1) sur le fameux lithotomiste. Son rôle politique, durant les temps troublés de la Révolution, nous a paru devoir retenir l'attention, autant que ses travaux scientifiques : l'homme qui envoya tour à tour à l'échafaud une reine de France et un conventionnel notoire et qui fut à la fois l'intime et le médecin de Robespierre mérite d'être connu aussi bien que l'ardent défenseur de la méthode du haut appareil.

Nous remercions très vivement M. le Docteur Hahn, bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris, et M. le Docteur Genty, bibliothécaire de l'Académie de Médecine. Leurs conseils nous ont été précieux lors de l'élaboration de ce travail. Nous n'aurons garde d'oublier M. le Docteur Souberbielle, arrière-petit-neveu de l'élève de frère Côme. Il nous a donné d'utiles indications et communiqué deux très beaux portraits de son illustre parent. — Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre profonde gratitude.

(1) CABANÈS : *le Cabinet secret de l'Histoire*, 1^{re} série.

LA JEUNESSE ET LES DÉBUTS

En 1846, les « Archives des Hommes du jour » allaient publier une biographie de Joseph Souberbielle quand celui-ci pria son ami, le docteur Payen, de la lire et de la corriger avant qu'elle ne fût livrée à l'impression. Des erreurs et des omissions y furent relevées : elle ne parut point. Elle figure, avec tant d'autres pièces, dont bon nombre sont inédites, à l'état de manuscrit à l'Académie de Médecine qui possède un véritable « fonds Payen » relatif à Souberbielle. Mais le vieux lithotomiste tenait à sa notice : il pria donc son ami fidèle d'en composer une autre. « Je m'en chargerai, écrivit celui-ci, et j'espérais que mon vieux ami qui avait des volontés violentes mais passagères comme celles des enfants oublierait ou abandonnerait son projet comme je lui avais déjà fait oublier ou abandonner tant de choses ! (car pour le dire en passant, si j'ai rendu à Souberbielle quelques services en lui composant son mémoire, en écrivant pour lui quelques pièces de polémique, je lui ai rendu plus de services en l'empêchant de faire des choses que la passion du moment lui suggérait) cette fois il n'en fut point ainsi, j'avais promis de faire l'article pendant mon voyage de Savoie et de Suisse en 1846. A mon retour il le réclama et force me fut de tenir ma parole ». Payen avait déjà, dix ans avant, publié une notice sur Sou-

berbielle dans « le Biographe », mais, « pour éviter le ridicule de la camaraderie », il l'avait signée du nom de Paillet de Plombières, d'accord avec ce dernier. Il se remit donc à la tâche et fit paraître son nouvel article dans les « Archives des Hommes du jour ».

D'autres auteurs, dans des récits d'ampleur inégale, ont laissé des portraits du célèbre chirurgien, où la fantaisie et l'imagination ont parfois une large place ; mais la part de la vérité est souvent facile à faire et, là encore, Payen nous guide, puisqu'après les avoir collationnés, il les a annotés dans un style parfois savoureux et fait justice de certains griefs imputés à Souberbielle. Enfin, Souberbielle lui-même a maintes fois collaboré à ses propres biographies, fournissant force documents sur sa vie et ses travaux, documents émaillés d'anecdotes qui peignent leur héros sous des traits tantôt naïfs, tantôt énergiques, toujours vivants. C'est ainsi que son neveu, Léon Souberbielle, a rédigé en 1838 une biographie de son oncle dont nous avons retrouvé le manuscrit à l'Académie de Médecine.

Joseph Souberbielle naquit au bourg de Pontacq, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement de Pau, le 18 mars 1754. Voici son acte de baptême (1) :

L'an 1754 et le 18 mars est né et a été baptisé Joseph Souberbielle, fils légitime au S^r Jacques Souberbielle et à Jeanne Dufau, son épouse ; le parrain et la marraine ont été Armand Cazaban et Marie Dufau, mariés ensemble qui requis de signer ont dit ne savoir, interpellés de ce fait par moy qui ay fait la cérémonie.

Signé : CAPDEVIELLE, vic.

(1) Communiqué par M. le Docteur SOUBERBIELLE, qui le tient d'un de ses parents, M. Carassou, maire de Pontacq.

Par son ascendance, il était prédisposé à exercer l'art de guérir : Sa famille ne comptait pas moins de vingt médecins ou chirurgiens. Une de ses grand' tantes, qui pratiquait à Paris l'art des accouchements et comptait parmi sa clientèle la haute finance (dont Madame de Laborde), avait épousé un chirurgien du nom de Fréchou. Sa grand'mère contracta trois mariages : elle épousa chaque fois un chirurgien ; le troisième était le frère aîné de frère Côme. De ses cinq fils, quatre devinrent chirurgiens ; quant au père de Joseph Souberbielle, il avait commencé ses études médicales, mais dut rapidement les abandonner : la vue du sang et le spectacle des souffrances d'autrui lui étaient si pénibles qu'il s'orienta vers une profession plus en accord avec sa constitution émotive et se consacra à l'enseignement : il devint régent des écoles de Pontacq.

A l'âge de neuf ou dix ans, son fils Joseph reçut de lui les premiers éléments d'instruction classique. Destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, l'enfant allait être envoyé au collège de Condom pour terminer ses études, suivant l'exemple de son père et comme le firent ses frères, quand il alla en visite chez un de ses oncles, chirurgien à Orlaix. Cette visite décida de sa future vocation : son oncle le garda près de lui et lui fit étudier l'*Abrégé d'anatomie* de Verdier et les *Principes de chirurgie* de Lafaye. C'est ainsi que Souberbielle apprit les premiers éléments de son art ; puis il fut envoyé à Tarbes, auprès de Larrey, lieutenant du premier chirurgien du roi, dont il suivit l'enseignement, ainsi que les cours de médecine et de chirurgie, sous MM. Duco et Dolcai, médecin et chirurgien des eaux de Barrèges. En 1774, il vint à Paris, « plein de confiance et riche d'illusions » ; son cousin,

Pascal Baseilhac, neveu de frère Côme, le présenta à Fréchou, puis à frère Côme lui-même. Il fut également présenté à Desault, qu'il mit en relations avec frère Côme et Pascal Baseilhac. Il entra à l'Hôtel-Dieu où il remplit les fonctions d'interne. Ouvrons ici une parenthèse : l'internat des hôpitaux, tel qu'il existe aujourd'hui, ne date que de la première République : la première promotion est du 26 fructidor an X (13 septembre 1802). A l'époque qui nous occupe, « il y avait dans les hôpitaux, et notamment à l'Hôtel-Dieu des places de *garçons chirurgiens* ou de *premiers compagnons* nommés pour six ans, et destinés à servir les pauvres, sous les ordres de chirurgien traitant. Ces places correspondaient, à peu de chose près, à celles des internes d'aujourd'hui. La nomination se faisait au concours : le jury se composait des administrateurs de l'hôpital, du substitut du procureur général, et autres notabilités administratives ou commerciales voire même de médecins. Ces compagnons en raison des services qu'ils rendaient, et de l'instruction qu'ils étaient censés d'acquérir pendant ce long et rude apprentissage, obtenaient une réduction considérable des frais d'examen, et la dispense d'une partie des épreuves imposées aux aspirants à la maîtrise (1) ». — « La visite avait lieu à 6 heures en été, à 7 heures en hiver ; elle était faite par le médecin pensionnaire, accompagné de la religieuse de la salle, d'un compagnon chirurgien externe et d'un garçon apothicaire, désigné sous le nom de topique, et qui inscrivait sur un registre l'ordonnance du médecin pour la remettre à l'apothicairerie. Puis, vers midi, les compagnons chirurgiens internes ou externes venaient faire les saignées,

(1) Docteur Maurice RAYNAUD : *les Médecins au temps de Molière*. Thèse lettres, Paris.

ventouses, et autres opérations prescrites par le médecin (1) ». Notre jeune étudiant *suit* donc l'Hôtel-Dieu ; il est entré dans le service de Ferrand, où il rencontre une certaine animosité, du fait de sa parenté avec frère Côme. Celui-ci avait, en 1748, modifié considérablement et amélioré la technique de l'opération de la taille par l'invention du *lithotome caché*. La nouvelle méthode avait suscité des admirations et des jalousies, des approbations et des critiques ; l'illustre Lecat, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, était, avec Mareschal et Ferrand, à la tête du mouvement. Aucune injustice, aucune vexation n'avaient été épargnées à frère Côme qui avait pour lui son habileté, contre lui la grande notoriété de ses détracteurs. Lecat ne l'avait-il pas dédaigneusement traité de frère Coupe-choux ?

La lutte était encore ardente quand Souberbielle vint dans le service de Ferrand ; aussi conçoit-on facilement dans quel esprit on le reçut. Voici textuellement ce que nous trouvons dans le manuscrit de son neveu Léon Souberbielle :

« La haine et la jalousie que portaient les chirurgiens contre frère Côme rejaillissaient sur les élèves à l'Hôtel-Dieu. Nous y étions exposés aux plus mauvais traitements, jusqu'à y être frappés. Un jour, la mère de la salle des opérations me dit qu'après déjeuner, sur les dix heures, on devait opérer un homme qui portait une tumeur volumineuse à la partie postérieure du genouil ; elle s'étendait du tiers inférieur de la cuisse au tiers supérieur de la jambe, sans douleur ni changement de couleur ni d'altération à la peau. Ce-

(1) M. FOSSEYEUX : *l'Hôtel-Dieu au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Thèse Lettres, Paris, 1911.

pendant, comme elle se trouvait placée sur le trajet de l'artère poplitée qui imprimait un mouvement à la tumeur, cela donnait à soupçonner qu'il n'y eût un anévrysme; on tenait un appareil prêt en cas qu'il fût nécessaire de pratiquer l'imputation (sic). Lorsque M. Ferrand qui était chargé du service en chef, Moreau étant tombé en paralysie, aussitôt qu'il m'aperçut dans la salle d'opérations, il me demanda ce que je venais faire là; je lui répondis que je venais m'instruire. Il me dit que je n'étais point de cette salle. Je lui répondis qu'étant élève de la maison, je prenais mon instruction partout où je la trouvais; comme on doit penser, je ne pouvais pas me placer près de lui pour le voir opérer; je regardai donc par dessus les autres. Ayant avancé la tête, son élève favori me porta un coup de poing sur la joue, je m'écriai aussitôt que M. Rebeyrol m'avait frappé. M. Ferrand dit: « Paix donc, vous m'interrompez dans mes fonctions ». Après l'opération, je me plaignis d'avoir été frappé, il me répondit que nous étions trois ou quatre espions du frère Côme et qu'il nous ferait chasser ».

Rebeyrol repoussa alors vivement Souberbielle vers la porte, *en tenant les instruments redoutables de l'imputation*; le malheureux, se voyant ainsi menacé, alla se plaindre à Moreau et à l'Administration des Hospices. Il comparut, ainsi que son agresseur et Ferrand, devant Marchais, maître de la Cour des Comptes, administrateur ayant la police de l'Hôtel-Dieu. Celui-ci, prenant la parole, dit « qu'il s'était transporté dans les salles où Souberbielle pensait les femmes et que toutes exprimaient le regret, en versant des larmes, d'être privées de recevoir les soins de M. Souberbielle. » Malgré les injonctions de Marchais, Ferrand n'en persista pas moins

à vouloir expulser de son service l'infortuné parent de frère Côme. C'est ainsi que le futur lithotomiste se vit un jour interdire l'entrée de la salle des calculeux ; une autre fois, on voulut l'empêcher d'assister aux opérations de la taille. Tout finit cependant par s'arranger. Frère Côme comptait des amis, et non des moindres ; il jouissait même de l'estime du roi dont il avait, en 1753, opéré de la pierre le grand Ecuyer, le chevalier de Nesmond ; aux dires de tous, le malade devait en mourir : il guérit. Louis XV déclara alors : « Si j'avais la pierre, d'autres ne m'opéreraient que le frère Côme. » C'est donc devant les grands que l'illustre Feuillant porta les revendications de son petit-neveu : Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, et Joly de Fleury, procureur général du Parlement, intercédèrent auprès de Ferrand et Souberbielle put continuer ses études à l'Hôtel-Dieu.

Concurremment, Souberbielle travaillait avec frère Côme, tant à la Charité qu'à l'infirmierie que celui-ci avait fondée en 1753 près de la Porte Saint-Honoré. C'était une sorte de dispensaire où le religieux recevait les malades trop peu fortunés pour être traités à domicile ; les calculeux y étaient opérés et pansés gratuitement jusqu'à leur convalescence. Frère Côme consacrait à cette œuvre de bienfaisance les revenus que lui rapportait sa clientèle aisée : celle-ci devait honorer très largement le charitable moine qui, en faveur à la cour, comptait parmi ses opérés des membres de la haute noblesse. A la mort de frère Côme (8 juillet 1781), Sue, chirurgien en chef de la Charité, prit sa retraite. Pascal Baseilhac devait lui succéder comme étant le plus ancien *gagnant maîtrise* ; mais, trop malade (il avait la gravelle et souffrait d'un anévrysme de l'aorte), il n'accepta la suppléance que

pour un an ; encore Sue dut-il beaucoup insister. Souberbielle fut mis sous la tutelle de son cousin, qui, peu après, démissionna et lui laissa l'héritage qu'il tenait de frère Côme : de nombreux instruments de chirurgie, parmi lesquels se trouvaient trois lithotomes cachés, dont le premier. Desault prit alors le service (1782) et fut nommé en 1788 à l'Hôtel-Dieu, en remplacement de Ferrand ; Souberbielle l'eut comme maître durant sept ans.

En 1792, Souberbielle voulut se faire recevoir maître en chirurgie par le Collège de chirurgie ; Chopart et Desault l'en dissuadèrent, lui disant qu'il n'y parviendrait jamais, mais lui conseillèrent de se faire recevoir par le lieutenant du premier chirurgien du roi, à Senlis, avec un élève de Chopart et deux autres confrères : son titre, n'ayant pas été décerné par le Collège, ne lui permettait d'exercer à Paris qu'à la condition d'obtenir une charge à la Cour. Il allait conclure une transaction dans ce sens, moyennant une somme d'argent très élevée, quand Louis XVI fut suspendu de ses fonctions (10 août 1792). Souberbielle perdit sa place et M. Coulon, avec qui il traitait, perdit une partie de la somme qu'il avait reçue « par les $\frac{2}{3}$ consolidés. »

II

SOUBERBIELLE SOUS LA RÉVOLUTION

LA PRISE DE LA BASTILLE. — Toute l'activité politique de Souberbielle dénote un réel enthousiasme pour les idées démocratiques; son rôle lors de la prise de la citadelle qui symbolisait le pouvoir absolu; plus tard ses relations avec les principaux acteurs de la Révolution, son amitié avec Robespierre, Danton, Marat, — et les fonctions publiques qu'elle lui valut; sa conduite, plus tard encore, sous la Monarchie de Juillet, quand il fut candidat à la députation; tout indique son attachement sincère aux principes de 1789 auxquels il adhéra « comme tous les esprits généreux... Il prit une part active à ce grand mouvement; mais en homme de cœur qui comprend que les excès, quels qu'en soient les prétextes, compromettent les plus belles causes. Aussi, son intervention fut-elle toujours dirigée par cet esprit de raison supérieure et d'humanité qui le caractérise... ». On retrouve constamment sous sa plume l'un des titres dont il aimait le plus à se parer, celui de *vainqueur de la Bastille*.

L'Académie de Médecine possède une relation du fait initial de la Révolution; c'est un manuscrit intitulé: *Détaille de la Prise de la Bastille*, et dont l'auteur est inconnu. Nous savons seulement, par une annotation de Payen, qu'il fut recueilli parmi les papiers du vieux lithotomiste, qui n'y est d'ailleurs pas mentionné; cela ne veut pas dire que Souber-

bielle n'ait pas participé à l'évènement dont il conservait le souvenir sous la forme d'un moëllon de la Bastille enchâssé dans une caisse d'acajou, surmonté d'un petit drapeau tricolore, couronné par le bonnet phrygien. Bien au contraire, tout à son devoir, il « pansa les blessés sous le feu de cette forteresse ». On peut même lire dans les *Souvenirs d'un Médecin de Paris*, du docteur Poumiès de La Siboutie, ce récit que lui fit Souberbielle: « Les coups de feu pleuvaient sur nous et nous n'avions que de mauvais fusils. Lorsque la grande porte fut forcée, je faisais partie du groupe qui se précipita à l'intérieur. Je n'ai jamais oublié l'effroi qui s'empara de moi à la vue de ses cours, de ses cachots. Tout y était calculé pour frapper de terreur les malheureux prisonniers. J'ai vu, depuis, toutes les prisons de Paris: pas une n'approchait de l'aspect lugubre et terrifiant de la Bastille. »

Cela lui valut d'être porté comme chirurgien-major sur le contrôle des Vainqueurs de la Bastille.

On lit dans le *Recueil des lois relatives aux vainqueurs de la Bastille* (1) (19 juin 1790, séance du soir), le décret suivant:

L'Assemblée nationale, frappée d'une juste admiration pour l'héroïque intrépidité des vainqueurs de la Bastille, et voulant leur donner, au nom de la Nation, un témoignage public de la reconnaissance due à ceux qui ont exposé et sacrifié leur vie pour secouer le joug de l'esclavage et rendre leur patrie libre:

Décrète qu'il sera fourni, aux dépens du trésor public, à chacun des vainqueurs de la Bastille en état de porter les

(1) Conservé à l'Académie de Médecine.

armes, un habit et un armement complet, suivant l'uniforme de la Nation ; que sur le canon du fusil, ainsi que sur la lame du sabre, il sera gravé l'écusson de la Nation, avec la mention que ces armes ont été données à TEL, vainqueur de la Bastille, et que sur l'habit, il sera appliqué, soit sur le bras gauche, soit au côté du revers gauche, une couronne murale : qu'il sera expédié à chacun des dits vainqueurs de la Bastille un brevet honorable, pour exprimer leur service , et la reconnaissance de la Nation, et que, dans tous les actes qu'ils passeront, il leur sera permis de prendre le titre de Vainqueur de la Bastille.

« Les Vainqueurs de la Bastille en état de porter les armes, feront tous partie des gardes nationales du royaume ; ils serviront dans la garde nationale de Paris ; le rang qu'ils doivent tenir sera réglé lors de l'organisation des gardes nationales.

« Un brevet honorable sera également expédié aux Vainqueurs de la Bastille qui ne sont pas en état de porter les armes, aux veuves et aux enfants de ceux qui sont décédés, comme monument public de la reconnaissance et de l'honneur dû à tous ceux qui ont fait triompher la liberté sur le despotisme.

« Lors de la fête solennelle du 14 juillet prochain, il sera désigné, pour les Vainqueurs de la Bastille, une place honorable, où la France puisse jouir du spectacle de la réunion des premiers conquérans de la liberté.

« L'Assemblée nationale se réserve de prendre en considération l'état de ceux des Vainqueurs de la Bastille auxquels la Nation doit des gratifications pécuniaires, et elle les leur distribuera aussitôt qu'elle aura fixé les règles d'après

lesquelles ces gratifications doivent être accordées à ceux qui ont fait de généreux sacrifices pour la défense des droits et de la liberté de leurs concitoyens.

« Le tableau remis par les Vainqueurs de la Bastille, contenant leur nom, et celui des commissaires choisis parmi les représentants de la Commune qui ont présidé à leurs opérations, et qui sont compris dans le présent décret avec les Vainqueurs, sera déposé aux archives de la Nation, pour y conserver à perpétuité la mémoire de leur nom, et pour servir de base à la distribution des récompenses honorables, et des gratifications qui leur seront assurées par le présent décret. »

Souberbielle a donc été nommé chirurgien-major des Vainqueurs de la Bastille en 1789. C'est à ce titre qu'il rédigea l'un des deux certificats qu'on va lire et qui ont déjà été publiés (1) :

Nous soussignés, chirurgiens commissaires nommés pour la visite des vainqueurs de la Bastille certifions à qui il appartiendra avoir visité le nommé Michel Beizier et lui avoir trouvé le bras droit luxé dans son articulation avec l'avant-bras, laquelle luxation n'ayant pas été réduite dans le temps de son traitement a formé adérence et par là est devenue incurable. Il laisse le dit Beizier estropié pour la vie nous certifions que d'après les renseignements que nous avons pris le dit Beizier eut le bras luxé par une chute dans les fossés de la Bastille lors du siège de ce forts.

En foy de quoi nous lui avons livrés le présent certificat pour lui servir ainsi que de raison à Paris, le 5 septembre 1790.

DEMARQUE DULEAUD

Vinqueur de la Bastille ch. major
de la garde nationale parisienne section des 15-20.

(1) *Chronique Médicale*, 1896, page 185.

Je soussigné chirurgien-major et commissaire des vainqueurs de la Bastille certifie avoir examiné l'avant-bras droit du nommé Michel Beizier, que j'ai trouvé luxé à son articulation avec le bras, laquelle luxation n'ayant pas été réduite lors de son accident je la regarde aujourd'hui comme incurable et le dit Beizier étant estropié pour le restant de ses jours et par conséquent incapable d'exercer son métier de cordonnier en foi de quoi je lui ai délivré le présent pour lui servir et valoir, ce que de raison.

A Paris, le 21 novembre 1790.

SOUBERBIELLE.

Par une loi du 25 août 1792, l'Assemblée nationale décréta que les citoyens qui s'étaient distingués le 14 juillet 1789 et dont les noms figuraient sur la liste déposée aux Archives nationales seraient admis à former des compagnies de gendarmerie à pied. Ces compagnies ne pouvaient être formées que par les citoyens inscrits sur la liste déposée aux archives. Voilà donc Souberbielle chirurgien-major de la trente-cinquième division de gendarmerie.

Parmi les victimes du 10 août, Souberbielle examina le citoyen Couvert et lui délivra le certificat suivant :

Je soussigné chirurgien major de la 35^e division de Gendarmerie de la République française, certifie avoir donné mes soins au citoyen Alexandre Jean Marie Eugène Couvert ci devant garde française pour une contusion au côté droit de la poitrine accompagnée d'un crachement de sang qu'il me déclara avoir reçu dans l'affaire du 10 aoust au château des Tuilleries, il ressent depuis cette époque une douleur dans la poitrine qui lui gêne la respiration, surtout dans le changement de tems, il ne peut même se coucher sur le dos ni sur le côté droit, sans éprouver beaucoup de gêne, tout cela l'oblige à ne pouvoir dormir que sur le

côté gauche, incommodité qu'il n'avait jamais éprouvée avant ses blessures du dix août à Paris ce 5 Xbre 1792, l'an 1^{er} de la République française.

SOUBERBIELLE,
Chirurgien major.

Le blessé était certainement fort mal en point. On peut voir aux Archives Nationales l'attestation d'un de ses amis affirmant l'avoir vu en piteux état; aux dires de la victime, Couvert aurait été piétiné au cours de la bagarre. Il reçut pour sa contusion une indemnité de trente sols par jour pendant son traitement, qui dura deux cent dix-huit jours. Le total se monte à trois cent vingt-sept livres.

Souberbielle lui rédigea encore ce certificat :

Je soussigné chirurgien major de la 35^e Division de Gendarmerie de la République, certifie que le Citoyen Alexandre Couvert cy devant garde française ressent toujours des douleurs dans la poitrine et aux reins, il y a un peu de tems qu'il n'a craché du sang son état n'exige à présent qu'un régime exact en foi de quoi je lui ai délivré le présent certificat à Paris ce 15 mars 1793 l'an 2^e de la République.

SOUBERBIELLE,
Chirurgien major.

Au cours de l'année 1792, Souberbielle avait été nommé chirurgien-major de l'armée révolutionnaire.

* *

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE. — Nous ne voulons pas retracer ici l'histoire du Tribunal révolutionnaire; ce serait nous éloigner par trop de notre sujet. Mais il nous paraît impossible de parler du rôle qu'y joua Souberbielle sans donner quelques précisions sur l'origine et le fonctionnement de cette juridiction « extraordinaire ».

Un tribunal fut créé pour juger les crimes commis dans la journée du 10 août, *et autres crimes y relatifs, circonstances et dépendances*. Il devait juger en dernier ressort et sans appel. Ce « premier essai de Tribunal révolutionnaire (1) » fut appelé *Tribunal du 17 Août*. Il dura moins d'un an ; en effet, le 9 mars 1793, au cours d'une séance particulièrement orageuse, la Convention décréta « l'établissement d'un Tribunal criminel extraordinaire, pour juger sans appel, et sans recours au Tribunal de Cassation, les conspirateurs et les contre-révolutionnaires ». — « Est contre-révolutionnaire, disaient les sectateurs du *Père Duchesne*, tout ce qui ne pense pas comme nous. » Le projet d'organisation fut voté le lendemain, et le Tribunal fut installé le 29 mars. Un médecin et deux chirurgiens y furent attachés, « c'étaient Jacques-Ambroise Laubry, Bernard Naury et Joseph Souberbielle, qui réunit quelque temps après à ses fonctions de chirurgien celles de juré (2). » Souberbielle fait souvent état de cette fonction d'officier de santé du Tribunal révolutionnaire et des prisons. Il n'a jamais négligé de la mentionner quand il sollicita la Légion d'Honneur, quand il brigua un fauteuil à l'Académie de Médecine. — « Juré au Tribunal révolutionnaire, dit la biographie anonyme que Payen ne voulut pas laisser paraître, Monsieur Souberbielle ne vota jamais, qu'en pleine connaissance de cause et après avoir très scrupuleusement apprécié tous les faits imputés aux prévenus... Il prouve que s'il a pu errer, sa conscience l'absout. Pour quiconque connaît sa franchise et sa sévère probité, cette déclaration mérite créance et doit être acceptée. »

(1) THIERS, *Histoire de la Révolution française*.

(2) E. CAMPARDON, *le Tribunal révolutionnaire de Paris*.

Un ancien fermier-général, Kolly, comparut devant le Tribunal, avec sa femme et deux personnages, Beauvoir et Bréard. Il va sans dire qu'ils furent condamnés à mort ; les trois hommes furent guillotins le 3 mai 1793. Mais la femme Kolly, se disant enceinte, demanda un sursis ; sur les réquisitions de l'accusateur public, un examen médical fut ordonné : Naury et Souberbielle, assistés d'une sage-femme du nom de Paquin, rédigèrent le rapport suivant qui est entièrement de la main de Souberbielle :

Nous soussignés, chirurgiens du Tribunal Criminel Révolutionnaire établi au Palais, à Paris ; par la Loi du 10 mars mil sept cent quatre vingt treize l'an 2^e de la République française, nous sommes transportés ès prison de la Conciergerie en vertu du jugement de ce jour, rendu par le susdit Tribunal sur le réquisitoire de l'accusateur public assistés de Marie Françoise Paquin, matrone jurée de la susdite prison à l'effet d'y visiter et constater, si, Madelaine Françoise (Joséphine Derabec femme Kolly est enceinte ; après lui avoir fait plusieurs questions relatives à l'état de grossesse dans lequel, elle se dit être ; la ditte Derabec femme Kolly nous a répondu quelle était âgée d'environ trente-quatre ans, quelle avait eu sept enfants et quelle était enceinte depuis le vingt-six ou le vingt-huit février dernier dun huitième enfant, quelle était d'autant plus fondée à le croire, quelle a ressenti depuis cet époque, les mêmes simphômes quelle a toujours éprouvés au commencement de ses précédentes grossesses. Nous l'avons ensuite visitée et touchée, et d'après le plus scrupuleux examen, nous n'avons apperçu aucun signe apparent de grossesse attendu qu'à cet époque, ils ne se trouvent jamais assés sensibles, pour pouvoir prononcer affirmativement. Nous estimons en conséquence, qu'il faut attendre un époque plus reculé pour laisser le tems nécessaire aux simphômes de se développer, à l'effet de pou-

voir porter un jugement certain, à Paris ce quatre mai mil sept cent quatre vingt treize l'an second de la République française.

NAURY

PAQUIN.

SOUBERBIELLE,

chirurgien.

L'exécution fut différée. En juillet, le Tribunal ordonna un nouvel examen pour savoir à quoi s'en tenir au sujet de la grossesse de la condamnée. Souberbielle fut à nouveau commis pour l'expertise ; on peut lire aux Archives Nationales (carton W 269) *la copie* du deuxième rapport :

Nous soussignés médecin et chirurgiens assermentés au tribunal révolutionnaire établi au palais de justice à Paris par la loi du 10 mars dernier, en vertu de l'ordonnance dudit tribunal rendue le trente juillet dernier sur le réquisitoire de l'accusateur public portant que les médecins et chirurgiens dudit tribunal assistés de matrones se transporteront en la maison d'arrêt de la petite force à l'effet d'y voir et visiter de nouveau Magdeleine Françoise Joséphine de Rabec femme Kolli et de constater si elle est réellement enceinte lesquels dresseront du tout procès-verbal, nous sommes transportés en laditte maison d'arrêt accompagnés de Marie Françoise Paquin veuve Prioux, demeurant rue de la Lanterne, section de la cité et Jeanne Bellamy, demeurant rue St-Antoine, section de la maison commune, y étant arrivés nous nous sommes fait présenter la dit Kolli et sur ce que nous lui avons demandé si les symptômes de sa grossesse étoient plus sensibles que lors de notre première visite faite le 4 mai dernier, elle nous a répondu qu'elle alloit nous dire la vérité, (qu'effectivement le 4 mai dernier elle croioit être enceinte mais que s'étant apperçu depuis qu'elle ne l'étoit point elle s'était mise dans le cas de l'être vers le 8 ou le 9 du présent, et qu'elle étoit actuellement convaincue de sa grossesse parce que ses menstrués, qu'elle attendoit le 15 de ce mois n'avoient point parues et qu'enfin elle avoit tous les

symptômes de grossesse depuis 3 semaines). Nous procédâmes néanmoins de suite à l'examen, le plein et le coloris du visage nous a paru être dans l'état de santé parfaite ainsi que le poulx, qui ordinairement indique quelque altération au commencement des grossesses, la région du bas-ventre au toucher ne nous a offert aucun signe de grossesse ainsi que la matrice. Nous étant retirés particulièrement et aiant requis les matrones de nous donner leur opinions sur l'état actuel de la ditte Kolli d'après l'examen qu'elles venoient d'en faire, elles nous ont répondu qu'elle n'étoit point grosse à moins que sa grossesse ne fût très récente cette opinion étant conforme à la nôtre, nous concluons que malgré qu'il n'y ait point de symtômes apparents et sensibles, cependant vue l'époque récente qu'elle indique, il serait très possible qu'elle fut enceinte, fait à Paris ce 4 aoust 1793 L'an 2^e de la République Française.

[Signé] THERY NAURY SOUBERBIELLE PAQUIN BELLAMY.

Il est manifeste que la condamnée essayait de gagner du temps et de faire reculer le plus possible l'échéance fatale. Fouquet-Tinville s'en doutait bien un peu et ne se gênait pas pour le dire ; cependant, était-il sincère, quand il s'étonnait qu'une femme pût devenir enceinte après plusieurs mois de détention ? On en doute quand on sait comment les prisonniers des deux sexes voisinaient, à une époque où les maisons d'arrêt étaient presque trop petites pour les malheureux qu'elles abritaient. Quoiqu'il en soit, le sursis fut encore accordé à la détenue qui fut l'objet d'une nouvelle expertise le 4 novembre 1793 (14 brumaire an II). Les chirurgiens Naury et Souberbielle, les citoyennes Paquin et Bellamy, matrones, conclurent encore à l'incertitude. Mais Fouquier-Tinville, cette fois, fit la sourde oreille : la veuve Kolly fut exécutée (18 novembre 1793).

Entre temps, Souberbielle avait été commis auprès de Marie-Antoinette. Celle-ci occupait alors à la conciergerie une chambre sordide et malsaine. Sa santé, de plus, était précaire : « Elle était, écrit Campardon (1), épuisée par des pertes de sang ; le 31 août, elle avait perdu deux fois connaissance, et l'officier de garde avait écrit à Fouquier pour que l'officier de santé du tribunal vînt lui rendre visite. Cet officier de santé était Souberbielle, honnête homme et républicain sincère ; il ordonna à la reine du bouillon de poulet ». Voici, d'après le *Nouveau Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie* (Paris, 1792), cité par Durieux (2), la préparation de ce remède : « Quand un poulet est cuit dans une plus grande quantité d'eau qu'il n'en faut pour faire du bouillon, comme dans quatre pintes, on a une espèce de tisane qu'on appelle *eau de poulet* et que l'on regarde comme un très bon remède dans la chaleur des entrailles, les fièvres aiguës, la sécheresse de la langue, l'inflammation des parties internes, les maux aigus des reins, de la vessie, le choléra morbus, la colique. On y faisait entrer les semences froides, le riz, l'orge, les têtes de pavots ».

Souberbielle obtint de plus que la reine fût transférée dans une autre cellule.

Les 14 et 15 octobre, Marie-Antoinette comparut devant ses juges. Fouquier-Tinville avait choisi quinze jurés « solides » dont il était sûr. Parmi eux se trouvait Souberbielle ; il voulut se faire récuser, objectant les soins qu'il avait donnés à la reine : « Si quelqu'un avait à te récuser, répliqua Her-

(1) *Le Tribunal révolutionnaire de Paris.*

(2) *Près de la Reine Marie-Antoinette.*

man, qui présidait, ce serait l'accusation, car tu as soigné l'accusée et tu aurais pu être touché par la grandeur de son infortune ». Souberbielle s'inclina.

Tout le monde connaît l'abominable accusation portée par Hébert contre la malheureuse reine ; comme elle n'avait pas répondu, *un juré* en fit la remarque et insista ; il s'attira cette fière réponse, la seule possible en présence d'une telle ignominie : « Si je n'ai pas répondu, c'est que la nature se refuse à une pareille inculpation faite à une mère. J'en appelle à toutes celles qui peuvent se trouver ici ! » Cet inquisiteur curieux ou scrupuleux, était-ce Souberbielle ? C'est possible, mais rien ne le prouve. L'abbé Soulavie, cité par Cabanès, rapporte que Souberbielle aurait murmuré : « Bah ! une mère comme toi ! » Cabanès ajoute : « Mais quel fonds peut-on faire sur un propos raconté par un homme, renégat de la Révolution, dont les écrits, plus passionnés que véridiques, ont été si souvent l'objet des plus vives controverses ? » Il est de fait que le propos ne se trouve nulle part ailleurs ; il ne figure même pas au compte rendu officiel du procès. On peut donc, en toute certitude, décharger Souberbielle de l'accusation portée contre lui par Soulavie, accusation qui, si elle était exacte, serait plus immonde encore que celle d'Hébert contre *la veuve Capet*. Mais il vota la condamnation de l'infortunée reine ; s'il est une excuse à son acte, c'est bien celle que donne Funck-Bretano dans *La Mort de la Reine* : « Les jurés exprimaient leur opinion publiquement, et chacun d'eux savait que s'il se fût avisé de se prononcer pour l'innocence, il eût été guillotiné lui-même ». Souberbielle avait déjà risqué sa tête en dénonçant l'état de faiblesse de Marie-Antoinette et l'insalubrité de la cellule qu'elle occupait ; même pour un ami

de Robespierre, il eût été dangereux de récidiver en votant l'acquittement.

Le 16 octobre, au matin, Marie-Antoinette était exécutée. Un nommé Maingot s'approcha et malgré les soldats présents se glissa sous l'échafaud et trempa son mouchoir dans le sang de la reine. Aussitôt appréhendé, il fut fouillé et déshabillé ; on constata sur lui des « marques » qui furent prises pour les signes de ralliement d'une Société monarchiste secrète ; Théry et Souberbielle furent immédiatement requis pour les expertiser. Ils rédigèrent un rapport où ils déclarèrent avoir trouvé « sur sa peau différents stigmates et notamment sur la poitrine « en sautoir un cordon bleu à l'extrémité duquel est un cœur « auquel prend une croix ; sur le côté droit une médaille de « vétéran ; sur le cœur les lettres G. T. (ou G. C. ?) sur les « bras un J. H. S. un crucifix et deux épées en croix les- « quels signes sont stigmatisés en bleu et en rouge et portant « sur le bras gauche l'année 1787 en chiffres ». Au dire des témoins, c'étaient des tatouages comme on en voit souvent chez les soldats. Cependant, Fouquier-Tinville n'en voulait pas démordre et observait, avec, avouons-le, une certaine logique, que « les militaires ne s'amusent pas ordinairement à « se faire empreindre des croix sur le corps, qu'au contraire « ils se font empreindre quelques devises ou caractères rela- « tifs au souvenir d'une maîtresse, de leurs camarades ou des « actions auxquelles ils ont coopéré ». Le tribunal se rendit aux raisons de Théry et de Souberbielle et ne retint contre Antoine-François Maingot que la prévention de s'être glissé sous l'échafaud de la veuve Capet, après son exécution, et d'avoir trempé son mouchoir dans le sang, les marques constatées sur son corps étant antérieures à la Révolution et ne

pouvant être considérées comme des signes de ralliement. Le malheureux Maingot fut donc réintégré à la maison d'arrêt de la Conciergerie pendant huit jours durant lesquels l'accusateur public devait prendre « des renseignements sur le compte de l'accusé pour être par lui requis ce qu'il appartiendra ».

Souberbielle faisait partie de la catégorie des jurés qualifiés « solides », c'est-à-dire de ceux dont la sentence était acquise par avance à l'accusation ; parmi eux Trinchard, Renaudin, Desboisseaux, Fiévé, Thoumain, Chrétien, Lumière, Ganney, Baron, Sambat, Besnard, Nicolas, Antonelle, Devèze siégeaient avec Souberbielle au procès de Marie-Antoinette. Quelques jours après, au procès des Girondins, nous retrouvons Souberbielle, en compagnie des mêmes Trinchard, Renaudin, Fiévé, Thoumain, Lumière, Ganney, Baron, Sambat, Antonelle, Devèze et Nicolas, en plus desquels se trouvaient Aigoin, Laporte et Brochet. On sait combien ce procès fut long pour l'époque : il dura du 24 au 30 octobre 1793. Au cours des débats, un des accusés, Vergniaud, avait par son éloquence, remué profondément l'auditoire. La condamnation, « quoique commandée, ne semblait plus irrévocable. « Les débats avaient duré plusieurs jours ; les Jacobins, indignés des lenteurs du tribunal, adressèrent une nouvelle pétition à la Convention pour accélérer la procédure. Robespierre fit rendre un décret par lequel, après trois jours de discussion, les jurés étaient autorisés à se déclarer suffisamment éclairés et à procéder au jugement sans plus rien entendre. Et pour rendre le titre plus conforme à la chose, il fit décider que le nom du tribunal extraordinaire serait

« changé en celui du tribunal révolutionnaire ». Thiers, à qui nous avons emprunté ce passage (1), ajoute que les jurés n'osèrent pas se servir sur-le-champ du décret qui venait d'être rendu. Ils déclarèrent n'être pas suffisamment éclairés, « mais le lendemain ils usèrent de leur nouveau pouvoir d'abrégér les débats, et en demandèrent la clôture ». Cela se passait le 30 octobre 1793. Le 6 novembre, le duc d'Orléans, Philippe-Egalité, était à son tour traduit devant le jury, composé des citoyens Gauthier, Camus, Jourdeuil, Gémont, Picard, Martin, Chatelet, Trinchart, Gannev, Nicolas, Antonelle, Devèze et Souberbielle. L'accusé fut condamné à mort et exécuté le 8 novembre.

Un soir de janvier 1794, Danton, Souberbielle et Camille Desmoulins sortaient ensemble du palais de Justice. « La journée avait été sanglante rapporte Lamartine dans l'*Histoire des Girondins*. Quinze têtes avaient roulé le matin, sur la place de la Révolution ; vingt-sept avaient été jugées à mort dans la séance ». Les trois hommes marchaient en silence, dans la nuit sombre et froide. Sur le Pont-Neuf, Danton se tourna soudainement vers Souberbielle : « Sais-tu bien, lui dit-il, que du train dont on y va il n'y aura bientôt plus de sûreté pour personne ! Les meilleurs patriotes sont confondus, sans choix, avec les traîtres. Le sang versé par les généraux sur le champ de bataille ne les dispense pas d'en verser le reste sur l'échafaud. Je suis las de vivre. Tiens, regarde ! La rivière semble rouler du sang. — C'est vrai, répondit Souberbielle, le ciel est rouge, il y a bien d'autres pluies de sang derrière ces nuages ! Ces hommes-là avaient

(1) *Histoire de la Révolution française.*

« demandé des juges inflexibles et ils ne veulent plus que des
« bourreaux complaisants. Quand je refuse une tête innocente
« à leur couteau, ils appellent ma conscience scrupule. Mais
« que puis-je, moi ? Je ne suis qu'un patriote obscur. Ah !
« Si j'étais Danton ! — Danton dort, tais-toi, répondit le
« rival de Robespierre. Il se réveillera quand il en sera temps.
« Tout cela commence à me faire horreur. Je suis un homme
« de révolution, je ne suis pas un homme de carnage ».

Robespierre était inquiet, jaloux même de la popularité croissante de Danton. Il hésitait cependant à agir contre le tribun. Les Jacobins hésitaient moins. « Couthon, Lebas, « Saint-Just étaient les témoins des irrésolutions de Robespierre. Il semblait vouloir que la violence morale lui arrachât un consentement qui ne pouvait sortir de sa bouche. « Un soir même, il rentra chez lui avec un visage rayonnant « de la sérénité d'un homme qui a accompli une résolution « magnanime : « Je leur ai arraché une grande proie, dit-il « à Souberbielle, peut-être un grand criminel ; mais je suis « le juré du peuple, comme toi, ma conscience n'était pas « assez éclairée ». Souberbielle comprit plus tard qu'il s'agissait de Danton (1) ». Cependant vint le procès de Danton, quelques mois plus tard. Il commença le 2 avril (13 germinal an II). Il fallait absolument avoir la tête des accusés ; on recourut à de nombreux stratagèmes. D'abord, aux *Dantonistes* Hérault-Séchelles, Camille Desmoulins, Philipeaux et Lacroix on joignit d'autres accusés : Chabot, Bazire, Delaunay, Fabre d'Eglantine, accusés de faux ; Junius et Emmanuel Frey, beaux-frères de Chabot ; Espagnac ; le général Westermann, accusé d'avoir partagé la corruption et les complots de Dan-

(1) LAMARTINE, *Histoire des Girondins*.

ton ; enfin deux étrangers, l'Espagnol Gusman et le Danois Diederichs. Thiers explique : « Le but du comité, en faisant « cet amalgame, était de confondre les modérés avec les cor- « rompus et avec les étrangers, pour prouver toujours que « la modération provenait à la fois du défaut de vertu répu- « blicaine et de la séduction de l'or étranger ». En second lieu, le jury étant autorisé à clore les débats le troisième jour, en vertu du fameux décret rendu au cours du procès des Girondins, le tribunal n'ouvrit la séance qu'à onze heures au lieu de huit : c'étaient toujours trois heures de gagnées. Enfin, Fouquier-Turville choisit lui-même les jurés. Cette fois, il fallait vraiment des *solides*. Nous avons trouvé aux Archives nationales la liste de ceux qui avaient été convoqués : ils étaient au nombre de treize. L'accusateur public en évinça sept, dont Topino-Lebrun, qui avait lui-même refusé de « broyer du rouge », et ajouta Souberbielle qui n'avait pas été désigné tout d'abord. « N'ayant estimé *sûrs* que sept jurés, « on avait réduit le jury à ce minimum. Parmi eux, s'aperce- « vaient des ennemis déclarés de certains prévenus. Une dé- « position au procès Fouquier apprendra que ces jurés al- « laient tous les jours chez Robespierre (1) ». On retrouve-là Trinchard, Renaudin, Desboisseaux, Lumière, Ganney, Souberbielle, qui avaient siégé au procès de la reine, et le citoyen Leroy, dit Dix-Août.

Mais le peuple aimait Danton : Danton essaya de le soulever. Les débats menaçaient de tourner mal pour Robespierre et la Convention quand Fouquier-Turville eut recours à une quatrième ruse qui n'est qu'une infamie de plus à son actif.

(1) Louis MADELIN : *Danton*.

Sentant les jurés fléchir sous la poussée populaire, il pria Herman, qui présidait, de faire suspendre la séance. Il écrit alors le billet suivant et le fait porter au Comité de salut public :

« Un orage terrible gronde sur le tribunal ; les accusés réclament l'audition de témoins à décharge ; ils en appellent au peuple tout entier ; le tribunal est décontenancé et sollicite un décret qui mette fin à cette agitation dangereuse ». Un décret est immédiatement rendu, qui met les accusés hors des débats. Les jurés n'ont plus qu'à se retirer pour délibérer.

« La majorité semblait indécise, écrit Lamartine. Des colloques sinistres s'établissaient entre eux pour s'arracher les uns aux autres la vie ou la mort de ces hommes. Souberbielle, ancien ami des accusés, hésitait entre tous. Il aimait Danton ; il craignait Robespierre ; il adorait par dessus tout la république. Dans l'agitation de ses pensées, il se promenait à pas interrompus dans un corridor qui précédait la salle des délibérations. Un des collègues de Souberbielle, Topino-Lebrun, l'aborde. « Eh bien, Souberbielle, lui dit Lebrun, que fais-tu là ? — Je médite sur l'acte terrible qu'on veut obtenir de nous », répond Souberbielle. Et moi, j'ai médité », reprend le juré. « Qu'as-tu décidé ? » lui demande Souberbielle. « Je me suis dit, réplique le juré : Ceci n'est pas un procès, c'est une mesure. Les circonstances nous ont portés à une de ces hauteurs où la justice s'évanouit pour ne plus laisser dominer que la politique. Nous ne sommes plus des jurés, nous sommes des hommes d'Etat. — Mais, dit Souberbielle, y a-t-il deux justices ? Une pour le vulgaire des hommes, une autre pour les hommes supérieurs ? Et l'innocence en bas deviendrait-elle un crime en haut ? — Bah ! dit le juré, il ne s'agit pas de

« ces arguties, mais de bon sens et de patriotisme. Nous
« sommes où nous sommes. La république est à une de ces
« extrémités où le jugement n'est pas une justice, mais un
« choix. Danton et Robespierre ne peuvent plus s'accorder. Il
« faut pour sauver la patrie que l'un des deux périsse ! Eh
« bien, interroge-toi en bon patriote et réponds-toi en cons-
« cience : lequel crois-tu le plus indispensable à la républi-
« que, de Robespierre ou de Danton ? — Robespierre ! »
« répond sans hésiter Souberbielle. « Eh bien, tu as jugé »,
« reprend Topino-Lebrun, et il s'éloigne ».

Ce passage de l'Histoire des Girondins ne manque pas de certaines inexactitudes et c'est en réalité tout le contraire qui a dû se passer. Topino-Lebrun n'était pas juré : il s'était lui-même récusé. D'autre part, Souberbielle n'aimait pas Danton. Poumiès de la Siboutie a rapporté cette opinion qu'il tenait de Souberbielle lui-même : « Pendant le procès de
« Danton, avec lequel j'étais très lié, je n'osais le regarder.
« J'étais décidé à le condamner, car j'avais la preuve cer-
« taine qu'il méditait le renversement de la République dont
« il était l'ennemi implacable ». Il est donc plus que probable que le véritable dialogue fut celui que rapporte Louis Made-
lin et qui est également cité par Cabanès : « Arrivé dès le
« matin au Palais de justice, Souberbielle y trouve un de ses
« bons amis, juré comme lui, qui pleurait à chaudes larmes :

— Eh ! quoi, lui dit-il, d'où te vient ce chagrin ? Pour-
« quoi pleures-tu ?

— Eh ! quoi, lui répond son interlocuteur, ne vois-tu
« pas que nous allons avoir à juger aujourd'hui un patriote
« comme Danton, un des fondateurs de la République, un

« homme que nous avons eu à notre tête dans toutes les grandes journées ? »

— Voyons, voyons, mon ami, de répliquer Souberbielle, « écoute-moi, l'affaire est bien simple. Voilà deux hommes « qui ne peuvent pas vivre ensemble ; Robespierre et Danton ; lequel est le plus utile à la République ? »

— C'est Robespierre, dit l'ami sans hésiter.

— Eh ! bien, il faut guillotiner Danton. Tu vois, *c'est simple comme bonjour !* »

Un soir, vers onze heures, Souberbielle sortait du Club des Jacobins auquel il était affilié. Il remarqua, stationnant devant la porte de la cour, une voiture occupée par deux individus conversant avec plusieurs citoyens qui se tenaient auprès de la portière. Ils venaient, disaient-ils, chercher Ron-sin et Vincent, récemment arrêtés, et pensaient que la société des Jacobins les feraient effectivement sortir. Leurs propos ne laissaient point de doutes sur leurs intentions ; les deux « patriotes » en faveur de qui ils intervenaient étaient, à les entendre « vexés par les aristocrates » ; il fallait « épurer la Convention ». Souberbielle, surpris de leur langage, leur dit que les Jacobins n'avaient le pouvoir de faire sortir personne, qu'ils avaient émis leur opinion sur les détenus, qu'enfin la Convention avait seule le droit de se prononcer sur leur sort. La voiture fut saisie et conduite au corps de garde des Feuillants ; les deux occupants descendirent. C'étaient des membres de la section de Marat. L'un d'eux, nommé Harmé, « électeur », était président et membre du comité révolutionnaire de cette section. Il était « habillé en sans culotte avec des sabots, un bonnet rouge et un bandeau sur l'œil » et pa-

raissait « pris de vin ». Après avoir montré leurs cartes, ils quittèrent le corps de garde et remontèrent dans la voiture, « où se trouvaient deux femmes et un jeune enfant ». La voiture se dirigea vers le faubourg Saint-Honoré.

Cet incident fit l'objet d'un rapport à Coffinhal, juge au tribunal révolutionnaire. L'original porte les signatures de Coffinhal, de Souberbielle et de Josse, commis greffier. Il est daté du 24 ventose an II (14 mars 1794). Lorsque, le mois suivant, s'ouvrit le procès des Hébertistes, Souberbielle en témoigna (2 germinal an II, soit le 22 mars 1794) et aussi Lubin, président du conseil général de la Commune, dont Souberbielle avait fait consigner le nom dans son rapport. Devant le tribunal, Lubin déclara avoir vu une voiture devant les Jacobins, dans laquelle étaient des individus qui parlaient de Ronsin et Vincent et qui disaient: « Si d'ici à deux ou trois jours, ils ne sont pas en liberté, nous trouverons le moyen de les faire sortir ».

Souberbielle à son tour déposa et « dit avoir vu, entendu » et suivi les individus qui étaient dans cette voiture, qu'ils disaient: il faut épurer la Convention, un 31 mai, et que le « peuple se lève ».

Chose curieuse, sa déposition n'est pas mentionnée au dossier du procès d'Hébert (Archives Nationales, carton W 339, dossier 617). Elle figure par contre au carton F⁷ 4438, et Tuetey la signale (1). Les deux listes de témoins ne concordent d'ailleurs pas exactement.

Un an à peine s'est écoulé ; les juges Deliège, Delaporte,

(1) TUETÉY : *Ville de Paris, Publications relatives à la Révolution française, Tome XI.*

Foucault, Maire, Scellier, Harny, Garnier-Launay et Naulin, l'accusateur public Fouquier-Tinville, les jurés Lohier, Trinchard, Leroy dit Dix-Août, Renaudin, Pigeot, Aubry, Vilate, Duplay, Prieur, Chatelet, Brochet, Chrétien, Girard, Trey et Ganney sont à nouveau réunis au tribunal, ce 8 germinal an III (28 mars 1795). Mais ils sont au banc des accusés. Quelques jours après sept autres comparses viendront les rejoindre, au milieu desquels on retrouve l'ancien président Herman. Ce procès monstre, qui groupe trente-trois accusés, se terminera seulement le 17 floréal (6 mai), après l'audition des quatre cent dix-neuf témoins qui se prolongera plus d'un mois. Parmi les témoins, quelques anciens jurés, entre autres Souberbielle, « officier de santé et ex-juré du Tribunal révolutionnaire, présenté par Fouquier ». Il viendra, le 8 floréal (27 avril), déposer en faveur de l'ancien accusateur public; il est le trois cent trente-septième témoin. L'avant-veille, son maître « Pierre-Joseph Dessaux (Desault), chirurgien, présenté par Lohier » a témoigné le deux cent soixante-quinzième. Le lendemain 9 floréal, on entend Cambacérès, le futur duc de Parme. Que dirent-ils, tous trois ? Et en quels termes Souberbielle défendit-il Fouquier ? Le dossier du procès est muet à ce sujet; les dépositions n'ont pas été consignées en regard du nom des témoins; c'est infiniment regrettable.

Ici finit l'existence judiciaire de Joseph Souberbielle. Au tribunal nous l'avons vu tour à tour médecin, juré, témoin; s'il y était allé aussi comme prévenu, sa belle et brillante carrière en aurait été bien probablement écourtée .

* *

L'ECOLE DE MARS. — Revenons à 1794. Malgré toutes les rigueurs, les unes légales, les autres consacrées par l'u-

sage, il fallait mieux encore. Les plaidoiries étaient inexistantes : elles paraissaient encore trop longues à certains. Fouquier-Tinville avait déjà dit : « Je veux qu'on se passe de témoins ». Aussi fit-on voter le 22 prairial an II (10 juin 1794) une loi, fameuse entre toutes par son iniquité, bien qu'elle ne fit que « sanctionner et légaliser un état de choses déjà existant (1) ». Elle édictait : que tout citoyen a le droit de saisir et de conduire devant les magistrats, les conspirateurs et les contre-révolutionnaires : il est tenu de les dénoncer dès qu'il les connaît ; — que la formation de l'interrogatoire préalable est supprimée comme superflue ; — que s'il existe des preuves, soit matérielles, soit morales..., il ne sera point entendu de témoins, à moins que cette formalité ne paraisse nécessaire pour découvrir des complices ; — enfin, la loi établissait pour unique règle des jugements la conscience des jurés éclairés par l'amour de la patrie ; la défense était supprimée ; et pas de demi-mesures : en cas de culpabilité, la guilotine. Le seul fait d'être traduit devant le tribunal équivalait donc à un arrêt de mort. On conçoit bien qu'un semblable résultat ne pouvait être obtenu sans modification de la liste des jurés ; on élimine donc tous les *faibles*, c'est-à-dire tous ceux qui ont encore une conscience. Les *solides* seuls resteront à leur poste, et on leur en ajoutera d'autres, plus solides encore s'il est possible. Sur la nouvelle liste, relevée par Fouquier-Tinville le 14 thermidor an II (2 août 1794), ne figure plus Souberbielle. Depuis prairial, il a quitté le banc des jurés. Il occupe maintenant des fonctions médicales : il est chirurgien en chef à l'Ecole de Mars. Quand ce poste lui fut offert, il

(1) G. LENÔTRE, *Les grands Jours du tribunal révolutionnaire*.

le déclina; « il n'avait jamais exercé la médecine en grand dans les établissements publics; il ne voulait mettre contre lui les professeurs de médecine et les médecins des hôpitaux ». La réponse fut nette: « on ne voulait introduire dans cet établissement aucun système de l'Ecole, on y voulait une médecine simple, naturelle. On voulait faire de l'Ecole de Mars un établissement modèle pour comparer les avantages qui résulteraient entre les malades traités dans la maison avec ceux qui seraient soignés sous les tentes et près du camp. » C'était un ordre impératif; Souberbielle obtempéra.

Qu'était-ce que l'Ecole de Mars? « Elle était établie au Camp des Sablons, entre Paris et Neuilly. Une partie du bois de Boulogne et de la porte Maillot était comprise dans l'enceinte du camp (1). » Elle comprenait de trois à quatre mille jeunes gens de seize à dix-huit ans, de famille patriote, le plus souvent, venus de tous les points de la France pour être exercés aux manœuvres de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Paris fournissait un contingent de quatre-vingts élèves et chaque district devait en envoyer six. Ceux-ci étaient divisés en milleries, centuries et décuries et avaient un uniforme à la romaine. Un général commandait l'Ecole.

Peu après son arrivée à l'Ecole de Mars, le 4 messidor an II (22 juin 1794), Souberbielle envoya à Fouquier-Tinville la lettre suivante :

Citoyen et Ami,

J'ai le plaisir de t'apprendre que le comité de salut public vient de nommer le citoyen Fouquier, ton cousin, élève de santé à l'hôpital de l'Ecole de Mars; je te ferai passer sa lettre de nomination. Si tu as

(1) CABANÈS, *loc. cit.*

occasion de voir les citoyens Lumière et Ganney, je te prie de leur dire que les citoyens qu'ils m'avaient désignés pour infirmiers sont aussi nommés.

L'alimentation, à l'Ecole de Mars, était composée de soupe, « la principale nourriture du soldat dans les camps » ; elle était faite avec de la viande salée, provenant d'un convoi de vivres enlevés aux Prussiens ; dans les grands jours, les élèves touchaient du veau ou du bœuf. Le pain était du pain de munition noir. La boisson consistait en eau acidulée de vinaigre ou en tisane de réglisse.

Les hommes couchaient sur la paille ; chacun d'eux en recevait six livres à cet effet.

Peu après la création de l'Ecole, une épidémie de dysenterie se déclara. Souberbielle en a laissé une relation très intéressante, qui parut en 1832 sous le titre : *Observations sur l'épidémie dyssentérique qui a régné à l'Ecole de Mars, au Camp des Sablons, l'an II de la République* (1793), avec l'indication des moyens employés pour la combattre (1). On peut tout d'abord remarquer l'erreur de la date : l'épidémie eut lieu en 1794. Elle s'explique assez facilement : l'an II commença le 22 septembre 1793 et finit le 21 septembre 1794. D'ailleurs, Souberbielle, dans l'énoncé de ses titres et fonctions, place toujours son passage à l'Ecole de Mars en 1794 ; il n'y a donc là qu'une erreur d'importance minime.

Léon Souberbielle, dans la biographie inédite de son oncle, consacre plusieurs pages à l'épidémie ; nous lui ferons quelques emprunts. « Les dehors des palissades qui entouraient le

(1) Académie de Médecine, *Mélanges*, 50.025.

camp étaient colorées de sang par les évacuations alvines ». L'alarme fut chaude à Paris; le *Moniteur* répandit la nouvelle de deux cents décès! Souberbielle démentit immédiatement. Le premier décès eut lieu vers deux heures du matin, la nuit même où l'article tendancieux fut donné à l'impression. L'information était donc fausse en tout point, *l'unique* cas de mort n'ayant pu être connu du rédacteur.

Comment était organisé l'hôpital, « le quartier de santé » comme dit Souberbielle? Les malades étaient divisés par tentes de trente lits, avec un malade par lit (il y avait à cette époque six malades par lit à l'Hôtel-Dieu). Les tentes étaient dans le bois de Boulogne; elles avaient quarante-cinq pieds de long sur vingt-quatre de large. Entre les lits, les intervalles étaient sablés, et l'herbe y poussait à un pied de hauteur sous les lits. On réunissait autant que possible les malades affectés du même genre de maladie. Hors des tentes, de distance en distance, se trouvaient les latrines; elles étaient constituées par une fosse creusée dans le sol « avec une boîte à l'extérieur et un couvercle, comme dans les lieux d'aisance ordinaires. » Un factionnaire en surveillait la propreté; on y faisait jeter du sable et on les renouvelait quand il y avait nécessité. On reçut deux mille trois cents malades à l'hôpital, parmi lesquels on compta sept à huit cent galeux. Il y eut en tout douze cents dysentériques, dont dix seulement moururent; il mourut aussi un charretier du camp, « d'une hydro-pysie assyite causée par une exquiro-sité du foy ».

Nous extrayons des *Observations sur l'épidémie dyssentérique* le passage suivant :

Les malades étaient saisis tout à coup de frissons et de coliques à se plier en double, avec un abattement général, et

de douleurs de tous les membres au point de ne pouvoir se tenir debout et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'ils pouvaient faire quelques pas pour se rendre à l'hôpital, étant soutenus par leurs camarades; la tristesse était peinte sur leur visage qui avait une teinte plombée, les yeux étaient enfoncés, larmoyans. Les évacuations alvines, excepté les premières qui étaient excrémentielles, étaient nuancées de grisâtre, de jaune, de noir, de verd, ou poirassées, et accompagnées de tranchées et de ténésmes, et plus ou moins teintées de sang. La langue était en général terne, le pouls plus ou moins fiévreux, misérable, la peau plus froide que chaude.

La médication consistait à leur donner d'abord de l'eau de veau, dans laquelle on jetait de la laitue, de la poirée, de l'oseille et du cerfeuil. Un julep calmant composé:

d'eau de laitue	{	deux onces.
idem pariétaire		
sirop diacode	{	une once.
eau de fleurs d'oranger		

Lorsqu'il y avait rareté d'urine on y ajoutait demi gros d'esprit de nitre dulcifié, de l'eau de riz; lorsqu'il y avait trop de faiblesse on y ajoutait du vin et du sucre; pour calmer les douleurs du bas ventre, on y faisait des frictions avec de l'huile de camomille camphrée, en y ajoutant un gros de laudanum par once, et des cataplasmes de mie de pain et de farine de graine de lin par dessus, qu'on répétait plus ou moins souvent, selon l'intensité des accidents. Quelques malades éprouvaient des nausées et des vomissemens, rendaient des matières de toutes les nuances, semblables à celles des évacuations alvines et analogues à du mucus grisâtre. Lorsque ces moyens ne suffisaient pas, nous avions recours au lauda-

num de l'abbé Rousseau, selon la préparation de frère Côme ; c'est un moyen héroïque pour ces sortes d'affections et en général pour calmer l'irritation. Ensuite, nous faisons faire aussi usage de la décoction blanche, de thériaque dans du vin une ou deux fois par jour et même plus souvent dans le besoin.

Nous avons remarqué deux nuances bien distinctes dans cette épidémie : dans l'une, la langue était sèche et ferrugineuse avec soif ardente, le pouls serré, concentré, la peau sèche, la parole brève et délirante avec des mouvements spasmodiques ou convulsifs ; nous considérons cet état comme participant de ce qu'on appelait fièvre maligne, aujourd'hui adynamique, affectant plus particulièrement le système nerveux et annonçant l'inflammation du sang. Dans ces cas-là, nous insistions sur l'usage du petit lait, des émulsions, des révulsifs et des sinapismes, et du diascordium. L'autre nuance se distinguait par un grand abattement ou affaissement comateux, le teint jaunâtre, les yeux caves et larmoyants, la langue blafarde, épaisse, avec affluence de salive, le pouls assez plein et mou, la peau plus froide que chaude. Cet état nous paraissait participer de ce qu'on appelait autrefois fièvre putride. Alors nous administrions 24 ou 30 grains d'ipécacuanha en deux doses égales, qui, en provoquant quelques vomissements, dégagèrent les premières voies, et les malades se trouvaient beaucoup mieux : il arrivait assez souvent que les malades en vomissant rendaient de gros vers et même des petits par paquets, et lorsque, deux ou trois jours après, ils retombaient dans l'assoupissement, cela indiquait qu'il y avait complication d'affection vermineuse. Nous réitérons le vomitif, ils rendaient encore des vers, et la maladie prenait une marche

plus heureuse : nous leur faisons prendre de la thériaque dans du vin pour la rendre plus fortifiante ; on leur donnait aussi de l'esprit volatil huileux de Sylvius à la dose de six, huit, dix gouttes et même plus, dans une tasse d'infusion de fleurs de camomille, de tilleul et de fleurs d'oranger, afin de donner du ton à la fibre et de réveiller l'oscillation des vaisseaux.

Souberbielle insiste, avec juste raison, sur la salubrité de l'installation ; les malades sont en plein air, et ne sont pas incommodés autant qu'ils le seraient dans une salle d'hôpital, par les odeurs et les « émanations infectes ». Cette situation lui semble avoir eu les meilleurs effets et il lui attribue une part dans les guérisons. Nous ne sommes pas loin de partager son avis. Les avantages du grand air et du « camping » ne sont plus à faire. N'oublions pas qu'à l'époque, le bois de Boulogne n'était pas, comme aujourd'hui, aux portes de Paris ; les villages de Passy et d'Auteuil n'étaient pas encore réunis à la grand' ville ; ils constituaient alors de petites agglomérations peu peuplées, entourées de jardins, de pâturages, de champs. Que l'on compare la constitution des jeunes soldats traités au camp des Sablons avec celle des malades des hôpitaux ! Les uns en plein bois, au frais, respirent un air pur ; ils ont de plus un confort inaccoutumé : ils ont chacun leur lit. Les autres, au contraire, confinés dans des salles, tassés les uns contre les autres, exposés à toutes les contagions, dans une atmosphère empuantie par l'odeur des déjections, des suppurations, sans aucune espèce d'hygiène ni d'asepsie, et cela, par une chaleur torride. Ce n'était pas comparable.

Il faut ajouter un trait bien particulier de la sollicitude

que témoignait Souberbielle à ses malades. Il le rapporte lui-même, avec cette candeur qui lui est familière: « Je ne dois
« pas oublier une autre chose qui nous a servi aussi beaucoup,
« c'est la musique, en portant de la distraction dans l'esprit
« des malades. Nous avions près de l'Ecole de Mars une mu-
« sique militaire composée de plus de trente musiciens: m'ê-
« tant aperçu que le matin, lorsqu'elle se faisait entendre,
« les malades démontraient beaucoup de contentement, cela
« me donnait l'idée de demander au chef de vouloir bien, en
« revenant sur les neuf heures de leurs études, passer par le
« quartier de santé (c'est ainsi que nous désignons l'hôpital),
« pour égayer nos malades, ce qu'il fit avec beaucoup de
« grâce; aussi je prescrivis qu'il serait délivré tous les matins
« un verre de vin à chaque musicien, en venant faire leur
« promenade musicale, dont tout le monde était très satisfait.

« Je crois que si l'on faisait de même aujourd'hui en-
« tendre de la musique dans la cour des hôpitaux et sur les
« ponts de l'Hôtel-Dieu, une ou deux fois par jour, rien au
« monde ne serait plus capable de distraire les malades de
« leurs maux, surtout dans cette circonstance où le moral
« joue un si grand rôle. Je me rappelle qu'un élève, que je
« soignais pour une affection cérébrale, en entendant la mu-
« sique, sortit de son lit et de la tente et se mit à danser au
« milieu d'une pluie battante; il alla de mieux en mieux et
« quatre jours après il rentra dans le camp.

« Il y a plus de 15 jours que j'ai indiqué ces moyens
« à M. le Préfet de la Seine, je ne sais s'il jugera nécessaire
« d'en faire usage. »

L'idée n'était pas mauvaise, assurément. Nous voyons aujourd'hui surtout dans les hôpitaux d'enfants, des fêtes or-

ganisées avec le concours d'artistes réputés. Mais, heureusement, ces réjouissances n'ont pas lieu aussi souvent que le souhaitait Souberbielle ! Elles ne tarderaient pas à devenir fastidieuses et atteindraient bien probablement un but tout opposé à celui que visent les organisateurs.

Souberbielle eut pour collaborateurs à l'Ecole de Mars des hommes dont plusieurs s'illustrèrent par la suite : le professeur Fouquier, « l'un des premiers médecins de la Charité », qui fut plus tard membre de l'Académie de Médecine ; le pharmacien Nérét, qui avait fait la guerre d'Amérique ; Bézu, devenu par la suite pharmacien de l'hôpital de Bourbonne-les-Bains et correspondant de l'Académie de Médecine ; Planche, également membre de l'Académie, et professeur au Collège de Pharmacie ; enfin et surtout Lallement, ancien élève de Desault, qui devint professeur à la Faculté de Médecine et chirurgien de la Salpêtrière, et Gavard ; également élève de Desault, Gavard était un anatomiste fort distingué et avait établi à l'Ecole de Mars des démonstrations d'anatomie.

Souberbielle reçut à l'Ecole la visite de Chaussier, qui le complimenta sur la tenue de l'hôpital et se fit donner quelques détails sur l'épidémie et son traitement. A une question de Chaussier sur la nature et les propriétés de l'esprit aromatique de Sylvius, Souberbielle répondit que c'était « un alcoolé aromatisé » qu'il donnait pour « ranimer l'action du « système nerveux, donner plus de mouvement à l'oscillation des vaisseaux, et dans les affections comateuses, les « coups, chutes, etc..., les affections rhumatismales invétérées ». Chaussier opina que c'était un remède héroïque et « demanda : « Tu t'en trouves bien ? — Oui. — Continue ».

A quoi Souberbielle attribuait-il l'apparition soudaine de

la dysenterie ? A ce fait que « les élèves s'étaient rendus à
« Paris, de tous les points de la France, pendant les plus for-
« tes chaleurs de l'été, par des marches plus ou moins longues
« et forcées, quittant tout à coup leurs habitudes ». Il faisait
aussi une large part à l'alimentation particulièrement ca-
rencée : « La soupe était la principale nourriture du soldat
dans les camps, à l'Ecole de Mars elle était faite avec de la
viande salée ». Ces observations sont très judicieuses ; on sait
maintenant le rôle que jouent le surmenage et la mauvaise
alimentation dans l'étiologie de la dysenterie bacillaire ; ces
deux conditions étaient réalisées au camp des Sablons, et,
n'eût été l'hygiène toute particulière de l'hôpital, l'épidémie
aurait fait certainement plus de ravages ; n'oublions pas que,
sur les trois ou quatre mille élèves, il n'y eut que douze cents
atteints, dont dix seulement moururent. L'observation clini-
que est intéressante à plus d'un titre ; outre le tableau qui ne
saurait prêter à aucune confusion possible, on voit très bien
le rôle de l'helminthiase, qui détermine des troubles gastro-
intestinaux parfois analogues à ceux de la dysenterie.

La thérapeutique doit nous arrêter un instant ; nous y
voyons des médicaments dont beaucoup sont tombés dans l'ou-
bli ; d'autres, encore employés de nos jours, ne trouveraient
plus leur indication dans la dysenterie, que l'on traite aujour-
d'hui, indépendamment de la sérothérapie, par des purgatifs
salins, le sulfate de soude et le calomel le plus généralement,
à doses faibles et souvent répétées. On leur adjoint, quand les
selles sont gangréneuses, des produits bactéricides (nitrate
d'argent ou permanganate de potasse) administrés en lave-
ments. Au temps de Souberbielle, la dysenterie était encore
considérée comme une diarrhée et traitée comme telle ; c'est

pourquoi les opiacés tiennent une si grande place dans les prescriptions. Ces remèdes, d'usage encore courant, ne motivent pas ici une étude particulière; nous dirons cependant quelques mots du laudanum de Rousseau, que tend de plus en plus à remplacer le laudanum de Sydenham : il contient le double d'opium et le safran ne figure pas dans sa composition. Souberbielle précise : le laudanum de l'abbé Rousseau, *selon la préparation du frère Côme*; nous devons reconnaître que nous n'avons retrouvé nulle part la modification apportée par Jean Baseilhac à la formule de Rousseau. Nous nous étendrons davantage au sujet des médicaments tombés en désuétude; mais il nous paraît utile de rappeler auparavant la valeur des anciennes mesures de poids :

la livre pesait	489 gr. 503;
l'once pesait	30 gr. 594;
le gros pesait	3 gr. 824;
le grain pesait	0 gr. 053;
la drachme équivalait au gros.	

L'esprit de nitre dulcifié était un diurétique composé d'une part de deux livres de salpêtre et de six livres d'argile pulvérisée, constituant *l'esprit de nitre* dont on prenait six onces auxquelles on ajoutait le double de poids d'esprit de vin.

La décoction blanche (de Sydenham) était très utilisée « dans les diarrhées chroniques, les dysenteries vers leur déclin, et après les empoisonnements qui ont irrité les intestins (1) ». On l'administrait à la dose de un verre par heure. La substance active en était la corne de cerf calcinée à la-

(1) CADET DE GASSICOURT *Formulaire magistral*, 1816.

quelle on attribuait autrefois « les vertus les plus suspectes, sinon les plus ridicules (1) ».

On a vu que Souberbielle avait fait un grand usage de la *thériaque*. L'origine de ce médicament remonte à la plus haute antiquité. Mithridate avait fait préparer un électuaire, dit *électuaire mithridate*, constitué de cinquante-quatre substances et qui avait la propriété, croyait-il, d'être l'antitode de tous les poisons. C'est de cet électuaire que s'inspira Andromachus, médecin de Néron, en y ajoutant plusieurs ingrédients, parmi lesquels se trouvait la chair de vipère, pour composer son électuaire. Celui-ci, d'abord destiné à guérir toutes les morsures venimeuses, fut bientôt considéré comme propre à combattre toutes les maladies.

La composition de la thériaque a varié avec les époques ; chaque médecin en voulut imaginer une qui portât son nom. D'après Galien, le fils d'Andromachus en avait composé vingt-quatre contre les seuls maux d'oreilles.

Du point de vue thérapeutique, la thériaque était censée consoler la nature, la remettre dans tous les cas de langueur, de faiblesse, de tristesse ; réveiller les fonctions de l'estomac, toujours en faute dans les maladies ; réussir dans mille cas qui semblent opposés parce qu'elle avait mille côtés favorables à la santé. En réalité, à la fin du siècle dernier, on ne lui reconnaissait plus guère d'autres vertus que celles de l'opium. Elle réussissait bien, d'après Ernest Labbé, contre les affections douloureuses ou irritations des voies digestives.

Il n'est pas possible de parler du séjour de Souberbielle

(1) DELIOUX DE SAVIGNAC, article *corne de cerf*, in Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

à l'Ecole de Mars sans rapporter une anecdote qu'il avait lui-même consignée dans ses notes : « Je n'eus, dit-il, qu'une seule altercation au camp ; ce fut à l'occasion d'un désordre qui s'était passé au quartier de santé ». Un élève, qui se conduisait « d'une manière vexatoire et inconvenante envers les infirmiers », fut vertement corrigé par ses camarades ; il porta plainte auprès de Gavard, son médecin, qui fit une enquête. Le coupable ne s'étant pas dénoncé, « tous les malades de la tente furent punis de la privation de vin ». Gavard en référé à Souberbielle ; celui-ci se rendit dans la tente, et demanda quel était le fautif : « Je ne demande pas qu'il soit dénoncé, « mais je veux qu'il se présente lui-même... Je suis père, « moi aussi je punis mes enfants quand ils le méritent et je « conserve leur amitié parce que je suis juste. Personne ne « se présente ? Je croyais mériter davantage votre confiance ». Un jeune homme se présenta alors ; il déclara que son camarade était très désagréable, qu'il appelait les infirmiers et quand ceux-ci étaient près de lui, il les « mortifiait » en leur disant de voir s'il n'avait pas une paille à son derrière. Souberbielle infligea au coupable la punition qu'il méritait et rendit aux autres malades leur ration de vin. L'incident, certes, n'est pas d'importance ; mais n'est-il pas curieux que Souberbielle l'ait mentionné ?

III

L'ŒUVRE DE SOUBERBIELLE

Reçu maître en chirurgie en 1792, Souberbielle, on l'a vu, s'appêtait à obtenir une charge de chirurgien du roi ou des princes quand survinrent les événements du 10 août qui firent échouer ses projets. La loi du 18 août 1792 abolit toutes les corporations ; les sociétés savantes furent emportées du même coup. Les facultés de médecine, le collège de chirurgie, les communautés de chirurgiens subirent le même sort et ne furent pas remplacés. Dès lors, l'art de guérir devint absolument libre. Quiconque s'en trouvait le goût — ou l'audace — pouvait, à son gré, s'improviser médecin ou chirurgien, traiter, soigner, opérer sans avoir fait preuve d'une instruction préalable. Il va sans dire qu'un tel état de choses ne pouvait durer : la nécessité se fit bientôt sentir impérieusement de créer, au moins pour les armées, un corps médical instruit pour remplacer les médecins et les chirurgiens militaires tués à l'ennemi. La Convention chargea Fourcroy d'étudier les remèdes à apporter au danger de plus en plus menaçant. Aidé par Chaussier, Fourcroy rédigea et présenta un rapport qui aboutit à la loi du 14 frimaire an III (4 décembre 1794) : « Cette loi... a moins pour but de faire des docteurs réellement instruits, que des chirurgiens militaires rapidement uti-

les (1). Sans entrer dans les détails de l'organisation nouvelle, il est cependant nécessaire d'en montrer les principales dispositions. La loi établissait trois Ecoles de Santé, une à Paris, une à Montpellier et une à Strasbourg destinées à former des officiers de santé pour le service des hôpitaux, et spécialement des hôpitaux militaires et de marine. L'enseignement comprenait l'anatomie et la physiologie, la pathologie, la thérapeutique, la botanique et la pharmacologie, la chimie médicale, la médecine opératoire et la déontologie. La grande innovation était l'instruction pratique et clinique; l'article 4 de la loi est ainsi conçu : « Outre cette première partie « de l'enseignement, les élèves pratiqueront les opérations « anatomiques, chirurgicales et chimiques; ils observeront la « nature des maladies au lit des malades, et en suivront le « traitement dans les hospices voisins de l'Ecole ». Les élèves n'avaient à donner comme garantie de leur instruction que leur assiduité; aussi leur présence était-elle contrôlée d'une façon très sévère. Après trois années d'études, ils sortaient de l'Ecole sans avoir reçu aucun diplôme; la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) institua les examens probatoires. Elle édictait notamment : Tous ceux qui obtiendront, à partir du 1^{er} vendémiaire an XII le droit d'exercer l'art de guérir, porteront le titre de docteur en médecine ou en chirurgie... ou celui d'officier de santé... (article 2); — les docteurs en médecine et les chirurgiens reçus dans les anciennes Facultés de Médecine, les collèges de chirurgie et les communautés de chirurgiens continueront d'avoir le droit d'exercer l'art de guérir, comme par le passé... (article 3); — les médecins et chi-

(1) H. MONTANIER, article *Médecine (enseignement)* in Dictionnaire encyclopédique des Sciences Médicales.

rurgiens qui, ayant étudié avant la suppression des universités, facultés et collèges de médecine et de chirurgie, et qui n'ayant pu subir d'examen par l'effet de cette suppression, voudront acquérir le titre de docteur, se présenteront à l'une des écoles de médecine avec leurs certificats d'études; ils y seront examinés pour y recevoir le diplôme... (article 10); — les individus qui se sont établis depuis dix ans dans les villages, les bourgs, etc... pour y exercer la chirurgie, sans avoir pu se faire recevoir depuis la suppression des lieutenants du premier chirurgien et des communautés pourront se présenter au jury du département qu'ils habitent, pour y être examinés et reçus officiers de santé (article 21); — les médecins ou chirurgiens établis depuis la suppression des universités, facultés, collèges et communautés, sans avoir pu se faire recevoir et qui exercent depuis trois ans, se muniront d'un certificat délivré par les sous-préfets de leurs arrondissements, sur l'attestation du maire et de deux notables des communes où ils résident, au choix des sous-préfets. Ce certificat... leur tiendra lieu de diplômes d'officiers de santé... (article 23). Cet article, « fort étrange en vérité, rend presque nulles toutes ces « dispositions (des articles 10 et 21); on ne peut le comprendre qu'en supposant que le législateur a reculé devant la « nécessité de briser des situations acquises et souvent intéressantes » (H. Montanier).

On voit donc, par ce qui précède, qu'il y a lieu de faire tout d'abord une distinction entre les officiers de santé institués par la loi de l'an III et ceux que prévoit celle de l'an XI. Les premiers, sans diplômes, sont les seuls médecins ou chirurgiens que forment les nouveaux établissements d'instruction médicale, les *Ecoles de Santé* comme on disait alors

C'étaient surtout des chirurgiens militaires que l'on se proposait de former. Le nom d'Ecoles de Santé désigne encore de nos jours les établissements où sont instruits les futurs médecins des armées de terre et de mer, concurremment à l'enseignement qu'ils reçoivent dans les facultés. Les autres, au contraire, ne sont que des médecins d'une classe inférieure ; la loi leur imposait certaines conditions : exercice limité au département où ils se sont fait recevoir, obligation de ne pratiquer les grandes opérations chirurgicales que sous la surveillance et l'inspection d'un docteur. De plus, l'instruction exigée, tant classique que médicale, était moindre pour les officiers de santé que pour les docteurs. Nous ne croyons pas devoir insister davantage, les officiers de santé ayant été supprimés par la loi du 30 novembre 1892. Pourtant, remarquons encore que le titre existait avant la loi de l'an III ; il est vraisemblable qu'il désignait les médecins et chirurgiens qui avaient une charge, un *office*, dans une administration publique ; on a vu que Souberbielle, en 1793, avait été officier de santé des prisons.

« Autorisé à exercer d'après les formes usitées de son
« temps, M. Souberbielle avait le titre de maître en chirurgie
« (1792) ; mais lorsque la faculté de médecine de Paris fut
« définitivement constituée, il ne voulut pas rester dans une
« position qui pût présenter une sorte d'infériorité, il se fit,
« en 1813, recevoir docteur en chirurgie » (1). Il avait donc
cinquante-neuf ans quand il se présenta devant l'Ecole de
Santé de Paris, qui avait repris, depuis 1808, le nom de Fa-

(1) PAYEN : *Notice sur M. le Docteur Souberbielle, chirurgien lithotomiste*.

culté de Médecine. Il soutint sa thèse le 31 août. Dédié à la mémoire de Frère Côme et de Pascal Baseilhac, ce travail de cinquante-deux pages est intitulé : *Considérations médico-chirurgicales sur les maladies des voies urinaires*. On lit dans l'avant-propos : « Ce n'est que l'esquisse d'un ouvrage plus « étendu dont je m'occupe depuis longtemps, et qui contient « un grand nombre d'observations que j'ai recueillies « sous mes illustres maîtres, ou que m'a fournies ma longue « pratique ». Il donne tout d'abord une description sommaire des organes constituant les voies urinaires et indique au passage certaines anomalies. Puis, les reprenant un à un, il énumère les états morbides dont ils peuvent être le siège et en ébauche rapidement le tableau.

Parmi les affections du rein, il cite, outre les blessures accidentelles, les *diabètes*, « sécrétion d'urine claire ou peu colorée, quelquefois fade ou insipide, d'autres fois d'une saveur sucrée ou miellée ». Il signale sans y insister la coïncidence fréquente d'une affection hépatique.

L'*ischurie* ou *suppression d'urine*, « défaut ou suspension totale de la sécrétion de l'urine, qui dépend tantôt d'une « irritation, d'une affection spasmodique ou constrictive, tantôt de l'atonie des vaisseaux capillaires et sécrétoires des « reins, comme on le voit dans l'inflammation de ces organes, « dans plusieurs affections paralytiques ; il n'est pas rare « aussi d'observer pendant plusieurs jours consécutifs une diminution considérable, ou même une suppression totale de « l'urine dans le cours de quelques fièvres, et principalement « des catharrales ». Souberbielle fait ici une confusion entre « l'anurie et l'oligurie ; c'est d'ailleurs sans importance, puisque, dans le cas qu'il examine présentement, ces deux symp-

tômes ressortissent à la même cause et qu'il y a entre eux une différence de degré, beaucoup plus qu'une différence de nature.

Il passe ensuite à l'*altération des qualités naturelles de l'urine* ; c'est-à-dire l'hématurie, la pyurie, les sables ou graviers. On saisit mal ce qu'il entend par hématuries « par exhalation qui se fait par les orifices sécrétoires du rein ». Il insiste surtout sur les sables ou graviers et tente d'en établir la pathogénie ; il pense les attribuer à « l'usage habituel de quelques substances alimentaires, à l'état particulier des fluides circulatoires, à l'influence du climat de l'atmosphère ». Il pense que c'est le rein qui, lésé (*atonie* ou *irritation*), modifie la nature du liquide qui s'y sécrète : « Si la molécule salinoterreuse qui vient d'être sécrétée n'est point aussitôt délayée, elle augmente de volume par l'agglomération de nouvelles molécules et acquiert le volume d'un pois ». Encore qu'ébauchée, l'étiologie est bien entrevue. Exception faite pour l'influence du climat de l'atmosphère, l'avis de Souberbielle sur l'alimentation est rigoureusement exact. On ne saurait s'élever contre son essai de pathogénie : la trop grande concentration des urines est un facteur indubitable de lithiase ; quant à la formation des calculs eux-mêmes, la théorie du catharre lithogène de Meckel et la théorie histonécrotique de Ebstein ne sont pas en opposition avec l'opinion de Souberbielle, bien au contraire. Cependant il ne distingue pas la lithiase alcaline de la lithiase acide. Il ne fait pas de rapprochement entre la composition des calculs et la réaction de l'urine ; quand, plus loin, il distinguera les pierres de par leur aspect et leur consistance, il éliminera délibérément toutes les notions de chimie.

Traitant de la *néphrite*, il en donne cette définition :
« phlegmasie ou inflammation du rein ou de sa capsule ad-
« peuse avec fièvre, pesanteur, chaleur, tension plus ou moins
« vive à la région rénale, lésion de la sécrétion de l'urine,
« souvent nausées, flatuosités ». La *néphrite* est souvent
causée par un calcul : voilà pour l'étiologie. Quant à l'évolu-
tion : elle peut se faire vers la résolution, la suppuration, qui
peut fistuliser — et la gangrène — ou vers la chronicité « et
donner lieu à divers genres d'altérations que nous indiquons
dans les articles suivans ». Souberbielle fait une confusion de
tous les états pathologiques du rein s'accompagnant de dou-
leur et de température : sous le nom de *néphrite* il réunit
ainsi les *néphrites* proprement dites et toutes les suppurations
rénales ou pyéliques. Mais il avait bien remarqué la fréquence
de ces suppurations chez les calculeux. La pyélonéphrite, la
pyonéphrose, le phlegmon périnéphrétique, sans être l'apa-
nage exclusif des lithiasiques, reconnaissent souvent néan-
moins la lithiasie dans leur étiologie. Ces complications ne
devaient pas être rares à une époque où la calculose n'était
justiciable d'aucune intervention qui pût les prévenir ; le
manque d'asepsie rendait pratiquement inopérables de tels
malades.

Voyons maintenant les altérations qui peuvent résulter
de la « *néphrite chronique* ». C'est d'abord la *néphralgie*,
« inflammation latente ou chronique qui quelquefois est la
« suite d'une *néphrite* ou inflammation aiguë du rein ; qui
« d'autres fois est déterminée, entretenue par la présence
« d'un calcul volumineux dans le bassin, et qui souvent
« amène la lésion, l'ulcération du rein, et parfois une fièvre
« hectique, une consommation générale ou phthisie rénale ».

Il fait entrer dans ce cadre la plupart des affections chroniques du rein ; il est bien difficile de déterminer, même avec l'aide de chapitres suivants, la nature de celles qu'il groupe sous le nom de néphralgie. Ce sont ensuite : « la *dégénérescence*, altération du parenchyme du tissu du rein » ; et l'*induration* « ou squirrosité, qui prend une consistance terreuse, osseuse et qui d'autres fois dégénère en cancer ». On peut voir ici toutes les scléroses du rein, à quelque cause qu'elles ressortissent : sclérose lithiasique, syphilis sclérogommeuse, etc... Puis il étudie l'*amollissement*, « qui présente une apparence spongieuse ou que l'on trouve parfois réduit en une sorte de putrilage diffusible sous les doigts par la plus légère pression » ; — « le *stéatome*... formation accidentelle dans l'interstice de ses lobules, de tumeurs adipeuses enkystées, qui, par leur développement graduel, compriment, affaiblissent le tissu du rein ». Qu'entend Souberbielle par *amollissement* ? Peut-être confond-il tout à la fois la caséification du rein au cours de la tuberculose ; les masses gélatineuses se désagrégeant facilement, que constituent les tumeurs épithéliales ; les infiltrations gommeuses diffuses de la syphilis tertiaire ? Peut-être aussi la dégénérescence amyloïde ? Mais dans ce dernier cas, tous les organes sont touchés ; Souberbielle ne nous dit pas si le rein seul est lésé ou si, au contraire l'atteinte est généralisée à tous les viscères. Quelle affection décrit-il sous le nom de *stéatome* ? Peut-être la dégénérescence graisseuse ?

Par contre, il a très bien vu la tuberculose dans les *tubercules* que l'on rencontre « à la surface ou dans l'épaisseur du rein, petites tumeurs miliaires dans leur commence-

ment, et qui par leur accroissement amènent l'altération plus ou moins complète de l'organe ».

Il termine son énumération des états pathologiques du rein par les *hydatides*, « tumeurs aqueuses, enkystées ». Du point de vue macroscopique, c'est un peu trop sommaire pour nous éclairer. S'agit-il de kystes hydatiques ou de reins polykystiques ? Le kyste hydatique du rein n'est pas très fréquent, de même les kystes séreux ; on pourrait penser que Souberbielle a voulu surtout décrire le rein polykystique, mais il n'a pas précisé si les lésions étaient bilatérales. Peut-être aussi dénomme-t-il hydatides certains cas d'hydronéphrose ? Il est trop laconique pour que l'on puisse tirer des conclusions nettes.

Passant ensuite aux maladies de l'uretère il cite le *rétrécissement*, l'*oblitération* « par une tumeur avoisinante, un spasme ou un calcul » ; enfin, la *dilatation*.

Il examine au paragraphe suivant la pathologie vésicale ; la vessie est parfois le siège de *cystite* avec ulcérations et polypes ; elle peut aussi être atteinte d'*atonie*, de *paralysie*, avec rétention plus ou moins complète. Il décrit sous le nom de *déplacement* ou *procidence* une anomalie anatomique dont le Bulletin de la Faculté de Médecine (1813, n° 4) a publié une très belle observation : c'était une hernie dont le sac était constitué par les parois de la vessie. Il cite ensuite la *crevasse* ou *rupture*, l'*escharre gangréneux*, avec fistule vésico-vaginale ou vésico-rectale ; il ajoute l'*incontinence*, la *dysurie*, l'*ischurie* et la *pierre* ; mais il ne fait que passer : il y reviendra plus loin en détail.

L'urètre est « sujet au catharre aigu ou chronique » ; il peut être le siège de la *blennorrhagie* ou *blennorrhée*, « affec-

« tion caractérisée par un écoulement plus ou moins abondant
« d'un fluide puriforme et qui peut être déterminée par diver-
« ses causes ». Souberbielle réunit donc sous le nom de blennorrhagie toutes les urétrites aiguës ou chroniques et qui ne sont pas fatalement d'origine vénérienne. On connaît aujourd'hui les urétrites colibacillaires, entérococciques, voire chimiques. Souberbielle a donc raison de ne pas tomber dans l'erreur de tant de médecins qui considèrent, *à priori*, tout écoulement urétral comme gonococcique.

Il énumère ensuite les *abcès*, les *ulcères*, les *fistules*, enfin « l'épaississement ou constriction de quelques points de son étendue » — nous dirions aujourd'hui *rétrécissements*.

A la prostate, Souberbielle reconnaît l'*inflammation aiguë*, « avec quelquefois un ou plusieurs foyers purulents », — et l'adénome actuel : « *tuméfaction* ou *engorgement chronique*, qui peut quelquefois dégénérer en cancer ».

Il termine sa thèse par un très long exposé des maladies de la vessie : en premier lieu l'*ischurie* qui n'est que l'effet d'une autre maladie qu'il faut rechercher pour employer les moyens les plus convenables. Elle survient « dans tous les cas qui amènent la débilitation du système nerveux » : affections comateuses, apoplectiques, adynamiques ; — coups, chutes, ayant produit une commotion de l'encéphale, de son prolongement rachidien. « On l'observe aussi dans les vieillards, et ceux qui, pour n'avoir pas satisfait aux premiers besoins qu'ils éprouvaient, ont laissé distendre la vessie outre mesure ». Elle est aussi produite par l'inflammation du col de la vessie, un rétrécissement ou l'oblitération de l'urètre, par une tumeur ou un corps étranger ; enfin par l'usage externe ou interne des cantharides d'où inflammation du col. Souber-

bielle fait une description de la rétention aiguë et de la rétention chronique, et indique le procédé de frère Côme « pour évacuer la vessie quand il y a urgence dans la rétention ». Frère Côme faisait une ponction au-dessus du pubis et introduisait dans la vessie une sonde en gomme avec son mandrin ; il la passait par le col et l'urètre jusqu'à ce qu'elle apparaisse au méat ; à ce moment, il introduisait dans « les yeux » de la sonde un fil et la retirait en sens inverse ; une partie du fil sortait ainsi par la plaie ; il la maintenait puis, à l'autre extrémité du fil, il mettait une nouvelle sonde, le fil lui servant de conducteur. Après avoir fixé la sonde à demeure, il retirait le fil.

Souberbielle étudie ensuite les calculs ; il laisse de côté leur composition chimique pour n'envisager que leurs caractères morphologiques ; il considère successivement la *figure* « qui est le plus ordinairement arrondie, ovoïde, olivaire, « allongée, aplatie sur deux faces opposées, mais variable suivant la forme du corps qui sert de base ou de noyau au calcul, et suivant quelques circonstances accessoires » ; — la *surface*, « tantôt inégale, formée de grains plus ou moins « fins, quelquefois cristallins, âpre, tuberculeuse, murale ; « parfois unie et lisse et même polie dans quelques points de « son étendue » ; — la *couleur*, « grisâtre, jaunâtre, quelquefois blanchâtre, brune, noire, ou diversement variée » ; — la *consistance*, « molle, poreuse, friable ou dure » ; — le *volume*, variable, depuis l'amande et l'œuf de poule jusqu'à la grosseur d'une petite tête de fœtus et pouvant alors remplir toute la vessie, ou bien au contraire ne dépassant pas les dimensions d'un grain de sable ; — la *pesanteur*, variable également, et non proportionnelle au volume ; — le *nombre*,

parfois très considérable ; — la *texture*, les calculs pouvant être constitués de petits grains agglomérés dans un *mucus glutineux* — ou bien être disposés en couches concentriques, « distinctes dans leur densité, leur épaisseur, leur nature » ; — le *siège* enfin, les pierres se trouvant soit dans les reins, soit dans l'uretère, soit dans la vessie, et même dans l'urètre ou sous le prépuce ; elles peuvent même être en dehors des voies urinaires, par suite de la « rupture ou de l'érosion des organes ». On reconnaît là, dans cette description, les calculs uriques, lisses ou rugueux, dont la couleur peut aller du jaune au brun ou au rouge ; les calculs oxaliques durs, d'aspect muriforme (mural, comme disait Souberbielle), de couleur rouge ou noire ; les calculs phosphatiques, plutôt rugueux, friables, grisâtres ou blanchâtres. Plus rares sont les calculs de xanthine, bruns, poreux, friables ; les calculs de cystine, de couleur jaune pâle ; enfin les calculs de carbonates, blancs et friables. Souberbielle les a certainement tous très bien vus ; mais sa description gagnerait beaucoup à être moins désordonnée, et il aurait dû s'attacher à indiquer, pour chaque forme ou chaque couleur déterminée de calcul, les autres caractéristiques qui l'accompagnent.

Il termine son exposé en faisant le tableau clinique de « la pierre vésicale » et fait le procès de tous les moyens thérapeutiques médicaux, *per os* ou *in situ*. Il s'élève contre les substances lithontriptiques et il en montre tout à la fois l'inutilité et les dangers. Il leur préfère l'intervention sanglante et décrit la taille latérale de frère Côme au moyen du lithotome caché. Il cite enfin la taille hypogastrique et dit : « la taille « suspubienne, suivant le procédé de frère Côme, mérite toujours la préférence chez les femmes atteintes de calcul

« vésical. Cette opération... n'est jamais suivie d'incontinence
« d'urine comme cela arrive très ordinairement lorsqu'on fait
« la dilatation ou l'incision de l'urètre ».

Souberbielle se consacra presque exclusivement à l'opération de la taille. Avant d'exposer ses travaux et ses communications, il peut être utile de rappeler ce qu'était cette opération et d'en résumer l'histoire.

La taille semble être connue depuis la plus haute antiquité. Bien qu'Hippocrate fit jurer à ses disciples de ne point la pratiquer, l'opération fut certainement connue des Grecs ; mais la plus ancienne relation de la cystotomie se trouve, à coup sûr, dans le traité de médecine, dit *Suçruta*, publié en sanscrit à Calcutta en 1835 et traduit en latin par F. Hessler. Le *Suçruta* remonte, selon toute vraisemblance, à une époque très antérieure à celle d'Hippocrate. On y lit la description d'une intervention dont la technique, sauf quelques variantes, a prévalu pendant plusieurs siècles : amener la pierre vers le col vésical au moyen de l'index ou du médius introduits dans le rectum, d'une part, et du massage de l'hypogastre d'autre part, puis par une incision périnéale en dehors du raphé ouvrir la vessie et extirper enfin le calcul, *sans le diviser* au moyen de tenettes ou pinces.

Au premier siècle de notre ère, Aurelius Cornelius Celsus (Celse) préconisa l'incision transversale semi-lunaire, peu au-dessus de l'anus. Il employait un crochet ou curette pour saisir le calcul, quand il ne le pouvait faire avec les doigts.

Paul d'Egine, au VII^e siècle, recourait à l'incision latérale et oblique, entre l'anus et les testicules, et saisissait la pierre avec des tenettes.

Incision latérale ou transversale, rectiligne ou semi-lu-

naire, peu importe : c'est toujours la taille périnéale par le *petit appareil* ; l'instrumentation était en effet réduite au minimum : un rasoir ou un scalpel pour inciser, les doigts de l'opérateur pour abaisser la pierre, une pince pour la prendre, voilà à quoi se résumait le manuel opératoire.

Au XVI^e siècle apparut la *méthode Mariane* ou *taille médiane par dilatation* ; attribuée à Marianus Sanctus qui, le premier, la publia, elle semble plutôt être due à Jean de Romanis ou des Romains, médecin de Crémone : François Collot et Marianus sont formels à ce sujet. Le chirurgien se sert maintenant d'un cathéter cannelé, la technique change, l'instrumentation devient plus importante, d'où le nom de cette méthode, de taille par le *grand appareil*.

L'incision est médiane ; elle commence peu au-dessus de l'anus, se termine peu au-dessous de la symphyse ; on ouvre l'urètre sur la cannelure du cathéter ; des sondes dilatent l'urètre et le calcul est enlevé au moyen d'une pince (*forceps*). Pierre Franco, qui décrit d'autres méthodes, préconisa et employa celles du petit et du grand appareil. Il contribua aussi, avec de nombreux auteurs, à modifier la dernière, qui fut encore améliorée plus tard. On en arriva ainsi à la taille médiane *par incision*, dans laquelle les parties molles, dilatées et déchirées dans la taille par dilatation, étaient nettement divisées par section.

C'est en 1697 que Jacques Baulot ou de Beaulieu, connu sous le nom de frère Jacques, pratiqua la *cystotomie latéralisée*. On dénomme ainsi une opération qui consiste comme les précédentes à ouvrir le col vésical. Elle diffère sur ce point de la taille *latérale* que nous verrons plus loin. La méthode, cause d'abord d'une mortalité considérable due à l'ignorance

totale de frère Jacques en anatomie, fut par la suite mise au point par lui et complètement transformée. Elle eut dès lors de nombreux partisans. Elle fut perfectionnée par Cheselden en Angleterre, par Lecat et par frère Côme en France ; Lecat imagina un urétrotome, puis un gorgeret-cystitome. Frère Côme inventa le lithotome caché qui divisait le col de la vessie et la prostate de dedans en dehors, et dont s'inspira Lecat lui-même pour modifier son propre instrument.

Voyons maintenant la taille *latérale*. Celle-ci consiste à inciser latéralement le corps de la vessie, sans intéresser le col. Pratiquement, elle est la plus ancienne des tailles, puisque le procédé décrit dans le *Suçruta*, la méthode de Celse et la technique de Paul d'Egine amenaient presque fatalement l'opérateur à ouvrir le col de la vessie. Frère Jacques intervenait sur le col et le corps. Franco s'attachait à ne pas léser celui-ci.

C'est à Dupuytren que l'on doit la *cystotomie bilatéralisée*. Elle se pratiquait au moyen d'un cathéter à double rainure. Son auteur lui a associé, dans les cas de gros calculs ne pouvant être extériorisés par cette double incision, l'ouverture du rectum comme ressource exceptionnelle. Par dissection de la paroi rectale antérieure, depuis le périnée jusqu'au bec de la prostate, Nélaton évite, chez le vieillard, de blesser le bulbe urétral et décrit aussi la taille *prérectale*. L'opération se termine par division du col vésical au moyen du double lithotome. La taille périnéale subit encore des modifications : combinaison d'incision latérale simple ou double et d'incision médiane, créant la cystotomie médiolatérale ou médiobilatérale.

A ces différents procédés on adjoignit souvent la *litho-*

tritie ou broïement de la pierre, déconseillé par le *Suçruta* comme dangereux (1); on verra quels arguments Souberbielle faisait valoir contre cette pratique.

Restent maintenant en présence deux méthodes permettant de se passer du lithotriteur : la taille *rectovésicale* et la taille *hypogastrique*. Nous ne parlerons ici que de la première qui serait due à Sanson en 1817, réservant plus loin à la deuxième une étude détaillée, puisqu'elle représentait le procédé de choix de Joseph Souberbielle. — On pouvait pratiquer la cystotomie rectale de deux manières : par section de la partie inférieure du rectum et du sphincter anal, on mettait à nu la prostate : on incisait alors la vessie au-dessus de cette dernière. C'est le procédé *rectovésical*. Ou bien on avait recours au procédé *rectoprostatique*, dans lequel on incisait sphincter et rectum comme ci-dessus, puis on ouvrait la partie terminale de l'urètre membraneux, la prostate et le col vésical. Chacun de ces procédés nécessitait l'emploi d'un cathéter à rainure.

Chez la femme, Celse appliquait la méthode d'incision sur la pierre en la modifiant d'après la disposition anatomique des parties. Il la réservait aux calculs volumineux dont l'issue spontanée ne lui semblait pas possible. — La dilatabilité de l'urètre féminin conduisit les auteurs à combiner la dilatation et l'incision d'où nombre de procédés que nous ne décrirons pas ici. Signalons simplement la *cystotomie urétrale latéralisée* imaginée par Marianus Sanctus qui incisait le canal latéralement, la *cystotomie urétrale bilatérale*, enfin la *cystoto-*

(1) « S'il reste un fragment, si petit qu'il soit, il finit par grossir. C'est pourquoi l'opérateur doit saisir avec la pince le calcul tout entier ».

mie urétrale antérieure ou supérieure ; cette dernière méthode, à laquelle recouraient les Collot, comprenait une incision de la partie antérieure ou supérieure de l'urètre. Souberbielle condamnait ces pratiques, et l'on a pu voir plus haut en quels termes il les stigmatise.

Tous les procédés décrits mettaient le patient en fâcheuse posture ; les complications n'étaient pas rares, ce qui s'explique d'autant plus facilement que, d'une part, l'absence d'anesthésie ne devait pas permettre au chirurgien d'intervenir sur un sujet aussi immobile qu'il eût été souhaitable et, d'autre part, l'asepsie et l'antisepsie étant alors inconnues, les injections se mettaient fréquemment de la partie ; aussi les opérés mouraient-ils souvent d'infiltration d'urine ou de septicémie, quand ce n'était pas d'hémorragie ou même de syncope, tant le shok opératoire était difficile à supporter. La plupart de ceux qui guérissaient s'en tiraient avec des fistules. Et l'on comprend bien pourquoi les chirurgiens consciencieux ont si longtemps renoncé à pratiquer la taille et pourquoi Hippocrate l'interdisait à ses disciples.

Cependant Souberbielle, en digne continuateur de frère Côme, se devait de réhabiliter la cystotomie, non point tant la cystotomie périnéale ou *bas appareil* devenue courante depuis déjà longtemps, mais surtout la cystotomie hypogastrique, la taille par le *haut appareil*, jusqu'alors décriée, tout au moins réputée dangereuse et que Franco, le premier, tenta. C'était vers le milieu du XVI^e siècle ; l'opérateur fut peu suivi. Très conscient des risques qu'elle pouvait entraîner, Franco lui-même mettait en garde les chirurgiens de son temps contre la nouvelle méthode. Cependant, en 1645, Piètre la propose et

la fait défendre dans la thèse de Lemer cier qu'il préside. En 1694, Probi, de Dublin, la pratique chez une jeune fille de vingt ans. « Avec le dix-huitième siècle s'ouvre pour la taille hypogastrique une ère d'études et de progrès ». Ainsi s'exprime Chauvel qui cite Dionis; ce dernier écrivait en 1707 : « Je ne trouve point cette opération si périlleuse qu'on pour-
rait s'imaginer. Je la crois au contraire moins dangereuse
que le petit et que le grand appareil ». Il ajoutait que l'on pouvait très bien ouvrir la vessie sans toucher au péritoine. Jacques Douglas lit, le 23 janvier 1718, devant la Société royale de Londres, un mémoire où il expose la possibilité de la taille suspubienne. Jean Douglas, son frère, la pratique le 23 décembre 1719 avec succès. Il employait le procédé de Dionis : il distendait la vessie jusqu'à ce qu'elle s'élevât au-dessus du pubis. En 1728, Morand opérait d'une manière analogue. Frère Côme reprit l'opération de Franco, la modifia en cherchant à lui donner plus de sûreté et de régularité. Au XIX^e siècle, Pascal Baseilhac (1804) rapporte la pratique de son oncle. Enfin, en 1818, Souberbielle fait l'éloge du haut appareil à la Société d'Emulation et, en 1823, à Westminster, il ressuscite en Angleterre la méthode abandonnée depuis Douglas.

Les polémiques allaient leur train; on disputait à nouveau des avantages de la technique. On verra les luttes de Souberbielle contre les adversaires de la cystotomie suspubienne. « Il eut, écrit Payen, le grand mérite de ne pas se laisser en-
traîner par les chirurgiens de son temps, qui proscrivaient
presque complètement le haut appareil, le réservant pour
quelques cas exceptionnels, et alors ne le pratiquaient qu'a-

« près avoir préalablement pratiqué l'autre méthode sans avoir
« pu extraire le calcul ».

Le 14 février 1828, Souberbielle adressa à l'Académie royale de Médecine une communication sur les différents procédés pour pratiquer la cystotomie suspubienne. Il déclare inutile et même dangereux de suturer la plaie vésicale ou d'y mettre une sonde : « Je fais, écrivait-il, depuis longtemps le pansement à plat, sans aucune espèce de bandage ». Il indique un procédé pour empêcher les urines de passer par la plaie : c'est le *siphon composé*, dont il est l'inventeur et qu'il décrit ainsi : « Une sonde élastique du volume de trois à quatre
« lignes (6 à 9 ^{mm}), percée de plusieurs ouvertures, placée
« dans la vessie par l'urèthre de manière qu'elle dépasse
« d'environ 2 pouces (5 cm. 5) le col de la vessie, ce dont
« on s'assure par le doigt indicateur de la main gauche intro-
« duit dans la plaie ». Par sa flexibilité elle repose dans le bas-fond vésical qui l'embrasse exactement; « une sonde
« additionnelle adaptée à celle-ci et dont la longueur est pro-
« portionnée à ce qu'elle descende quelques pouces plus bas
« que le fond de la vessie, fait l'office du siphon, en ce qu'elle
« fait aspirer à la sonde intérieure les urines à mesure qu'el-
« les descendent dans la vessie, résultat qui s'obtient facile-
« ment et dont on peut augmenter l'effet par le seul prolon-
« gement de la sonde extérieure ». Tel était l'appareil; voyons maintenant comment on l'utilisait : « Pour établir la continuité
« d'écoulement et former la colonne à l'instant même, il con-
« vient d'injecter la vessie et de poser la seconde partie du
« siphon remplie d'avance par de l'eau retenue au moyen d'un
« bouchon à l'extrémité inférieure ». La discussion, au cours de cette séance du 14 février, fut âpre. Larrey, Amussat, Ri-

bes et Antoine Dubois y prirent part; elle se prolongea aux séances des 13 et 27 mars.

Le 30 octobre de la même année, Souberbielle fait une nouvelle communication à l'Académie; il rappelle l'opinion émise par Richerand sur la cystotomie suspubienne dans son cours de médecine opératoire à la Faculté; le professeur s'était exprimé en ces termes : « Si quelque chose est fait pour
« étonner, c'est que les gens de l'art aient été aussi long-
« temps à s'apercevoir des avantages qu'offre la taille suspu-
« bienne sur toutes les autres manières d'opérer; et cette mé-
« thode sera restée sans doute encore dans l'oubli, sans le
« zèle persévérant d'un praticien qui n'est pas loin de nous
« (Souberbielle était assis auprès de Richerand), et qui, par
« les améliorations qu'il y a faites, et surtout par la suppres-
« sion de l'incision au périnée, ce qui écarte tout danger, a
« rendu cette opération à sa plus grande simplicité. Au con-
« traire, la taille périnéale est entourée d'écueils de toute es-
« pèce, qui exposent à une foule d'accidents, quel que soit le
« procédé qu'on ait suivi. La taille suspubienne est surtout
« préférable chez les femmes, qu'elle préserve de l'inconti-
« nence d'urine, qui les rend plus malheureuses qu'avant l'o-
« pération, et qui est tellement fréquente, que sur six femmes
« opérées, à ma connaissance, par l'urètre, toutes ont été at-
« teintes de cette infirmité ».

Au début du XIX^e siècle, la taille eut une grande adversaire, la lithotritie. En 1813, un médecin bavaiois nommé Gruithuisen démontra dans la *Gazette médico-chirurgicale de Saltzbourg* la possibilité de cette nouvelle opération. Il avait imaginé un appareil assez compliqué permettant de perforer et briser les calculs. Les pierres étant saisies dans une anse

formée par un fil de métal, on les perforait au moyen d'une vrille; un lavage vésical terminait l'opération pour expulser les débris de la pierre. Le principal défenseur de la nouvelle méthode en France fut Civiale. Il inventa une pince à trois branches entre lesquelles se mouvait un stylet en fer de lance destiné à « attaquer le calcul quand on est parvenu à le saisir ». Dans les écrits de Civiale, Voillemier relève de nombreuses inexactitudes : « Il suffit de jeter un coup d'œil sur les « ouvrages... et de comparer les dates pour voir quelle foi « on doit accorder à de telles assertions. Sans contredit c'est « une tâche pénible d'avoir à signaler de pareils faits, mais « c'est aussi un devoir (1) ». Voillemier n'est pas seul à s'être élevé contre la mauvaise foi de Civiale; Souberbielle eut bien souvent l'occasion de réfuter certaines assertions erronées, certaines statistiques inexactes présentées par le célèbre urologue.

En 1833, Souberbielle présenta à l'Académie des Sciences une statistique sur les calculeux. Civiale adressa à cette compagnie une réponse à la communication de Souberbielle. Celui-ci protesta: « Cette réponse de Monsieur Civiale « nécessitait de ma part une réplique pour rétablir les faits « qu'il déplace et reproduire les objections qu'il a éludées et « à ce sujet j'ai adressé à l'Académie des Sciences la note « qui suit pour qu'elle soit transmise à la commission chargée « d'examiner le travail de Monsieur Civiale ». Dans sa réplique, le neveu de frère Côme dit admettre difficilement que Civiale n'eût que cinq morts sur deux cent quarante-quatre lithotrities, alors que Larrey et Double, sur le nombre partiel

(1) Dictionnaire encyclopédique des Sciences Médicales, article *Lithotritie*.

de lithotrités à Necker, en déclaraient quinze. Il reproche à Civiale une « erreur d'arithmétique » par laquelle l'apôtre de la lithotritie trouve une mort sur cinq au lieu de un mort sur huit pour les taillés d'après les relevés de Jalloly. Enfin, sur le total des lithotomisés, Civiale avait indiqué quarante-huit morts sur quatre-vingt-huit opérés. Mais, de son propre aveu, il n'en avait opéré que trente-six. Tout compte fait, Civiale avait donc eu onze morts sur quatorze ; Souberbielle ne manque pas de relever que son adversaire s'attribue des résultats moins bons qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Civiale disait encore que Souberbielle avait eu onze morts sur vingt-deux. Il avait certainement compté parmi les morts des individus complètement guéris de l'opération et qui avaient succombé à des causes tout à fait étrangères à la cystotomie. Souberbielle conclut avec Larrey que la lithotritie infructueuse augmente les chances de mort chez les malades pour lesquels on a dû en définitive recourir à la taille.

Le 16 septembre 1834, Souberbielle présente à l'Académie de Médecine les observations de ses cinquante dernières opérations de la taille et prononce un discours où il dit notamment : « J'ai prouvé par des faits que dans plus de
« la moitié des cas la lithotomie était encore la seule ressource
« qui restât aux calculeux. » Il demande à l'Académie « la
« formation d'une commission qui serait chargée de prendre
« connaissance de toutes les opérations de lithotomie et de
« lithotritie qui se pratiqueraient dans la capitale. » Il s'engage même « à ne point opérer sans qu'un ou plusieurs mem-
« bres de cette commission fussent présents... : par ce moyen,
« l'Académie se trouverait en peu de temps en possession de



Joseph SOUBERBIELLE
moulage du médaillon de David d'Angers (1833).

« matériaux nombreux et variés, et elle acquerrait ainsi les
« éléments d'une décision éclairée et impartiale. »

La commission fut nommée: elle se composait de Larrey, Ribes et Sanson.

Cependant, Civiale faisait un retour offensif, écrivant « qu'un chirurgien de la capitale » avait pratiqué par deux fois l'opération de la taille sur un certain M. Oudet. Il disait même: « La première taille eut beaucoup d'éclat, tous les organes « de la publicité avaient à l'envi célébré le triomphe de la « cystotomie... la deuxième opération, au contraire, se fit en « silence : il ne fallait pas ébruiter une circonstance qui ren- « versait tout ce qu'on avait dit. » Aussi Souberbielle (car c'était lui que Civiale, une fois de plus, visait) éleva-t-il une protestation dans une lettre à l'Académie (20 octobre 1834). Il avait pratiqué la deuxième opération devant les mêmes médecins et chirurgiens qui avaient assisté à la première. Cette observation avait été portée à la connaissance de l'Académie dans sa séance du 12 mars 1829 et publiée *in extenso*, au mois de juin suivant, dans le « Journal général de Médecine ». Il conclut : « A l'époque de l'opération, M. Oudet n'avait pas « une, mais deux fistules, lorsque je publiai son observation, « il était guéri et n'avait plus de fistules; j'ignore ce qui s'est « passé depuis, n'ayant pas revu ce malade. Et il ajoute : « Que M. Civiale agisse comme moi, qu'il publie avec détails « toutes ses opérations, la science ne pourra qu'y gagner; et « il ne méritera plus, comme aujourd'hui, le reproche qu'il « veut si gratuitement me faire encourir ». L'Académie ne crut pas devoir autoriser la lecture de cette lettre en séance publique, ne voyant dans cette réclamation qu'une question personnelle. Mais Souberbielle tenait à ce que l'allégation de Ci-

viale fût appréciée à sa juste valeur par les commissaires afin que l'on ne considérât point son silence comme un consentement tacite. Il protesta donc encore et fut encouragé dans sa démarche « par le témoignage de son ami le Professeur Antoine Dubois » dont il avait l'entière approbation et qui pensait que « l'attaque ayant été faite publiquement, la défense devait être permise de la même manière ». Ribes s'était rangé à l'avis de Dubois.

En 1835, Souberbielle communiqua à l'Académie des Sciences un *Recueil de pièces sur la lithotomie et la lithotritie* (1828-1835) : on se doute bien que ce n'était pas pour faire l'éloge de la lithotritie dont Blandin avait dit « qu'elle n'avait pas amélioré le sort des calculeux ». La même année, il présenta à l'Académie de Médecine un important travail intitulé *Mémoire sur l'opération de la taille*. Dès 1834, le vieux lithotomiste avait soumis son mémoire à l'Académie des Sciences pour obtenir un prix Montyon. La savante assemblée en avait confié l'étude à neuf de ses membres : Duméril, Dulong, Magendie, Double, de Blainville, Larrey, Dupuytren, Roux et Serres, ce dernier rapporteur. « La commission eut cette année-là à examiner cinquante-sept pièces embrassant les diverses branches de la médecine et de la chirurgie. Aucune n'a mérité le prix, mais certaines ont mérité ou mériteront par la suite les récompenses ou encouragements décernés par l'Académie, conformément au vœu du testateur ». Nous reproduisons le rapport de la commission, lu en séance publique du 8 décembre 1834 :

C'est une chose remarquable que la persévérance de M. le docteur Souberbielle pour faire revivre la méthode sus-pubienne en lithotomie, soit comme méthode générale, soit

comme uniquement applicable aux cas où la pierre contenue dans la vessie est d'une dimension trop considérable. Quand on considère les préjugés qui s'étaient élevés contre cette méthode, les raisons en apparence invincibles qui militaient contre son exécution, on ne peut que louer le zèle de M. le docteur Souberbielle, qui a, pour ainsi dire, attaché son nom à la réhabilitation de ce mode d'extraire la pierre de la vessie.

La découverte de la lithotritie et les applications heureuses qui en sont faites tous les jours diminuent sans doute beaucoup l'intérêt qui s'attache à ce procédé de lithotomie, et aux succès nombreux dont il a été suivi depuis quelques années dans les mains et par le procédé de l'auteur. Néanmoins, si l'on considère qu'il existe souvent des calculs qui, soit à cause de leur volume, soit à cause de leur dureté, ne peuvent être attaqués avec succès par la lithotritie, on ne peut qu'applaudir au perfectionnement d'une méthode qui ajoute quelque chose aux chances de succès de la lithotomie, quand cette opération se présente comme ressource dernière.

Ces perfectionnements consistent principalement, d'une part, dans la suppression de l'incision que l'on pratiquait au périnée, et qui s'étendait jusqu'à la vessie, pour faciliter l'écoulement des liquides, et, d'autre part, l'opération étant terminée, de placer par l'urètre une sonde élastique dans la vessie, à laquelle une autre sonde est surajoutée, pour former ce que M. le docteur Souberbielle nomme un siphon composé. Par ce moyen, on assure l'écoulement continu des urines au dehors, et on prévient les infiltrations de ce liquide dans le tissu cellulaire du bassin, sans qu'il soit nécessaire de pratiquer une suture à la vessie, ou de placer un siphon dans la plaie, comme quelques chirurgiens l'ont proposé.

Nul doute que les succès obtenus par M. le docteur Souberbielle ne soient dus en grande partie à cette modification de la lithotomie par le haut appareil.

La commission propose d'accorder à M. le docteur Souberbielle une récompense de 2.000 francs.

L'Académie de Médecine conserve le manuscrit du mémoire ; on peut lire : « En 1835, j'ai présenté à l'Académie royale de médecine un mémoire qui comprenait :

« 1° Les observations des 50 dernières opérations de la
« taille que j'avais pratiquées.

« 2° Des considérations pratiques sur ces observations
« comparées entre elles et comparées à mes observations antérieures.

« 3° Le précis de 14 observations de tailles pratiquées
« avec succès sur des sujets qui avaient été antérieurement
« opérés et non guéris par d'autres chirurgiens et que j'ai
« ensuite opérés et guéris ».

Payen aida beaucoup Souberbielle dans la rédaction de son mémoire ; il le rédigea même entièrement comme il faisait pour les lettres et communications de son vieil ami. Peut-on s'étonner après cela que certains les aient confondus ? Le *Dictionnaire historique de la France*, par Ludovic Lalanne, ne porte-t-il pas que *Souberbielle* était le pseudonyme de J. F. Payen ?

Le manuscrit présente un certain intérêt ; l'Académie de Médecine n'ayant accepté de le publier qu'après d'importantes modifications, l'ouvrage qu'elle conserve est un véritable inédit. Ce n'est pas à lui cependant que nous nous reporterons pour l'analyse que nous allons faire maintenant.

Dans une première partie, Souberbielle publie ses ob-

servations ; elles n'offrent matière à aucun commentaire. La seconde partie est beaucoup plus intéressante. Ce sont les conclusions que tire Souberbielle de sa longue expérience. Il nie tout d'abord l'influence de la saison sur la réussite de la taille. Beaucoup de chirurgiens croyaient encore à cette époque que l'on ne devait opérer la pierre qu'au printemps. Le neveu de frère Côme fait justice de cette erreur, statistiques à l'appui. S'attaquant ensuite à la méthode de Civiale, il dénonce l'influence néfaste de la lithotritie ; dans les cas où elle réussit, la lithotomie aurait réussi également. Si au contraire elle est difficile ou impossible, elle peut être la cause de désordres dont la lithotomie supportera tout le poids, surtout si la cystotomie est pratiquée trop tôt après l'infructueuse tentative de broiement. La mortalité est donc plus grande qu'auparavant, puisque la lithotritie retire à la lithotomie les cas avantageux et aggrave ceux qui le sont moins. Les insuccès sont d'autant plus nombreux à Paris que, à son avis, les chirurgiens n'emploient pas une technique rationnelle et recourent à des méthodes trop disparates. Il conseille de s'en tenir à la taille latérale de frère Jacques, en utilisant le lithotome caché de frère Côme, et à la taille hypogastrique. Pour celle-ci, il préconise l'emploi de la sonde à dard : « Je pense que toutes
« les fois que l'on peut se servir de la sonde à dard, elle doit
« être employée, et je ne crois pas que lorsqu'on l'aura rem-
« placée par l'injection qui n'est même pas possible dans tous
« les cas, on soit aussi sûr de la précision avec laquelle on
« incise la vessie, du siège et les limites de cette incision ». Chez la femme, il préfère la taille hypogastrique, sauf le cas où les calculs sont assez petits pour être extirpés sans dilater l'urètre outre mesure. Par contre, chez l'enfant, il considère

le bas appareil comme étant la méthode de choix, parce que les mouvements du patient peuvent exposer à la blessure du péritoine.

Il établit que le nombre des calculs n'est pas une contre-indication du haut appareil, contrairement à l'opinion émise par Dubois et Murat. Enfin, il expose les dangers de la cystotomie sus-pubienne... pour les réfuter. Quels sont ces dangers ? L'hémorragie, la blessure du péritoine et l'infiltration d'urine.

L'infiltration d'urine est exceptionnelle à son avis.

La blessure du péritoine peut être très facilement évitée, surtout chez les sujets ayant de l'embonpoint : dans ce cas, le cul-de-sac antérieur est à deux pouces ou deux pouces et demi de l'angle supérieur de la plaie. Elle n'expose d'ailleurs à aucun accident, puisque, dans deux cas, elle ne fut pas suivie de complication, et dans un troisième cas, où le malade mourut, l'autopsie n'a révélé aucun épanchement péritonéal.

Pour la cicatrisation de la plaie, il estime que le siphon composé a rendu de grands services ; que, cependant, le cours des urines peut se rétablir spontanément par l'urètre sans le secours d'aucune sonde, et que, par la suite, on arrivera peut-être à se passer de ce mode de drainage. Le principal avantage en était surtout d'éviter l'ouverture au périnée.

Enfin, pour l'hémorragie, il la déclare très rare, pourvu qu'on ait soin d'inciser juste sur la ligne blanche. Le bas appareil, par contre, présente le grave inconvénient d'utiliser une voie très richement vascularisée et expose beaucoup plus à l'hémorragie.

Il conclut son mémoire en montrant que « la pierre » peut être une maladie familiale et en donne des exemples.

Cela n'est plus pour nous surprendre aujourd'hui ; nous connaissons en effet l'étroit rapport entre la diathèse goutteuse ou arthritique et la lithiase, qu'elle soit rénale ou biliaire.

Souberbielle termine par un tableau récapitulatif des observations publiées à la première partie de son mémoire. Résumons-le en disant que, sur cinquante opérés, onze le furent par le périnée, qui tous guérissent. Par ailleurs, il accuse onze décès par la taille sus-pubienne, soit une proportion de onze morts pour vingt-huit guéris. Il explique que beaucoup de chirurgiens se seraient abstenus, alors qu'il est intervenu presque contre tout espoir. C'est la cause de sa mauvaise statistique.

Voilà donc précisées les opinions de Souberbielle sur la lithotomie. On n'avait jusqu'alors eu de lui que des communications, très nombreuses il est vrai. Son mémoire en constitue pour ainsi dire la synthèse. Très répandu et universellement apprécié, il offre l'intérêt d'un travail définitif, d'une mise au point composée par un praticien averti qui sait juger les faits avec moins de parti-pris que de raison, à la lumière de la seule expérience. On a lu plus haut le rapport de l'Académie des Sciences ; on peut y souscrire sans réserve.

A une époque où l'on ignorait tout de l'asepsie, Souberbielle fut un chirurgien de réelle valeur, audacieux, peut-être téméraire, assurément ennemi des préjugés. Sa carrière fut des plus brillantes. Sa réputation de lithotomiste était européenne. Hormis les partisans de la lithotritie, nul n'a jamais songé à contester son talent. Tout au plus lui a-t-on discrètement reproché de ne pas préparer suffisamment ses malades à l'opération. Salverte a écrit : « Le jour où Cadet en a été « certain (d'être atteint de la pierre), il s'est résolu à l'opéra-

« tion, et l'a subie le surlendemain. Par cette courageuse précipitation, dont le motif était d'épargner à sa famille et à ses amis les tourmens d'une longue attente, il a peut-être avancé ses jours. L'opération, faite avec beaucoup de dextérité par le citoyen *Souberbielle* (sic), a été suivie d'accidens qu'un régime préparatoire soutenu pendant quelque temps, aurait pu prévenir; enfin, cinq jours après... Cadet avait cessé de vivre (1) ».

Etabli à Paris, Souberbielle opéra néanmoins dans toute la France et même à l'étranger et l'on a pu dire sans exagération qu'il a opéré en présence de toutes les nations.

Bien qu'il ne fût ni professeur, ni même chargé de cours, Souberbielle prononça à l'Ecole pratique une leçon sur les *maladies des voies urinaires*. La *Gazette des Hôpitaux* du 12 décembre 1840 en donne le compte rendu. Ce ne sont, en réalité, que des généralités sur l'historique de la taille. Il n'y a pas lieu d'y insister. Plus intéressante est la lettre qu'il publia dans le même journal quelque temps après (11 mars 1841). Peu auparavant, Souberbielle avait assisté à une taille latérale à l'Hôtel-Dieu. Roux, qui opérait, laissa un calcul dans la vessie. Souberbielle s'élève contre cette faute. Il critique le chirurgien de n'avoir pas exploré la vessie, ce qui s'imposait, le calcul extrait présentant une facette articulaire. Au lieu de cela, Roux s'en tint « à une considération chimique » pour expliquer la présence de cette facette : « De cette considération, il ne pouvait résulter qu'un doute, et, dans ce doute, il devait prendre le parti le plus sûr, c'est-à-dire celui de l'exploration ». Souberbielle termine en faisant grief

(1) SALVERTE : *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Louis-Claude Cadet-Gassicourt*.

à Roux d'agrandir les plaies de la prostate par dilacération et non par incision et rappelle tous les efforts que frère Côme avait faits, jadis, dans cet esprit.

Signalons encore que Souberbielle publia dans la *Gazette des Hôpitaux* des 28 janvier, 2 et 4 février 1841, une *Esquisse de la vie de frère Jacques*. Il décrit l'opération que frère Jacques exécuta sur le cadavre en présence de Méry, membre de l'Académie des Sciences, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et conclut ainsi : « Les chirurgiens de Paris décrivent violemment frère Jacques tout en se servant de sa méthode. M. Maréchal l'a pratiquée depuis peu à la Charité ; Larüe, chirurgien du même hôpital, y a taillé en même temps, à l'ancienne manière, et n'a pas eu le même succès que M. Maréchal, dont tous les malades sont guéris et se portent bien ; tandis que Larüe en a perdu quelques-uns, et que la guérison des autres a été plus tardive que celle de ceux de Maréchal ».

Souberbielle, s'il fut lithotomiste, fit néanmoins de la chirurgie générale. Il publia dans la *Gazette des Hôpitaux* du 2 décembre 1837, l'observation d'un ecclésiastique âgé de soixante-dix ans qui portait au niveau du cordon spermatique gauche une « tumeur molasse, indolore », s'étendant jusqu'à l'anneau inguinal. Elle avait, en vingt-huit ans, atteint les dimensions impressionnantes de quinze pouces de hauteur et vingt-trois pouces de circonférence (soit environ quarante « soixante centimètres). La verge était effacée, le testicule *droit*, situé à la partie supérieure de la tumeur, était sain ; de même la peau. Le malade s'adressa à Dupuytren qui parla d'hydrocèle et promit la guérison. Cependant, se trouvant à Amiens,

le vieillard demanda conseil à son évêque qui lui indiqua Souberbielle. Celui-ci, malgré l'opacité de la tumeur, se saisit d'un petit « trois-quarts » et ponctionna par deux fois, sans résultat. Avis fut alors pris de Ribes et de Larrey. Ribes voulait ponctionner avec un « trois-quarts » plus long. Larrey pensait à une tumeur squirreuse comme il en avait vu beaucoup en Egypte. Plus logique, Souberbielle penchait pour la hernie : l'intervention confirma son diagnostic. Ayant constaté l'impossibilité de la réduction, Souberbielle replaça « les intestins » dans le sac, non sans avoir pris l'avis de Chaussier qui lui dit « C'est ce qu'il y a de mieux à faire ».

Dans sa séance du 30 janvier 1843, l'Académie des Sciences entendit lecture d'une lettre du docteur Manec (ou Mance). Ce praticien étudiait depuis un an la thérapeutique des cancers superficiels par la *pâte arsenicale* et préparait un travail sur ce sujet : « Je ne me proposais d'en entretenir l'Académie « qu'après l'avoir complété dans toutes ses parties. Mais une « commission nommée dans l'avant-dernière séance se trou- « vant saisie de l'examen de cette question, je me détermine « à appeler dès à présent l'attention de l'Académie sur les « résultats que j'ai obtenus ». Le docteur Manec présente des conclusions très intéressantes sur ses essais et recommande l'emploi de la *pâte arsenicale*.

Or, c'était Souberbielle qui avait, quinze jours auparavant, demandé à l'Académie de nommer une commission pour étudier ses travaux et il rappelait les faits nombreux d'application de la *pâte arsenicale* « d'après la formule du frère Côme, et dans des cas où de célèbres praticiens avaient échoué ». Manec avait simplement omis de citer frère Côme

et Souberbielle. On ne s'étonnera donc pas que celui-ci, qui rendait volontiers à César ce qui était à César, s'en soit ému et qu'il ait adressé une note à l'Académie des Sciences le 13 février 1843. Cette note fut-elle jamais publiée ? Nous ne saurions le dire. Mais on peut en voir le brouillon à l'Académie de Médecine. Entièrement rédigée de la main de Payen, cette note est ainsi conçue : « La communication faite par
« M. le Docteur Manec à l'Académie, dans sa séance der-
« nière me met dans l'obligation de donner à l'Académie quel-
« ques mots d'explications. J'applaudis aux succès obtenus
« par M. Manec. Ils viennent en confirmation de mes opinions
« sur la pâte arsenicale mais je crois qu'il eût été d'une jus-
« tice rigoureuse que ce chirurgien nommât Frère Côme et
« moi, le premier parce qu'il a fait entrer l'arsenic dans la
« thérapeutique des chancres de la face et moi parce que M.
« Manec a employé la formule dont je me sers et que je lui
« ai fait connaître lorsqu'il s'est décidé à recourir à ce mode
« précieux de traitement. L'omission de M. Manec m'a d'au-
« tant plus surpris qu'avant d'employer la pâte arsenicale,
« il avait connaissance des beaux résultats que j'en obtenais,
« que les rapports assez fréquents qui existent entre nous
« m'avaient fourni l'occasion de l'entretenir de deux mala-
« des... » Souberbielle avait vivement engagé Manec à em-
ployer sa méthode sur les nombreux cancéreux de son service à la Salpêtrière. Sa note se termine ainsi : « Je maintiens donc
« que M. Manec aurait dû dans sa note nommer Frère Côme
« et moi, je tenais à établir devant l'Académie qu'il n'y a pas
« d'opposition entre nos travaux, que loin de là les faits re-
« cueillis depuis un an par M. Manec viennent confirmer ceux
« que j'ai observés depuis 60 (ans) puisqu'il a employé au

« moins dans plusieurs cas ma formule enfin que les propor-
« tions des éléments de la pâte arsenicale sont d'une grande
« importance puisque j'ai connaissance de trois faits dans
« lesquels son emploi a été suivi d'empoisonnement et de
« mort ».

On ne songe plus beaucoup, de nos jours, à traiter un cancer par des applications locales d'arsenic. Il est même possible que les merveilleux résultats thérapeutiques obtenus par frère Côme, par Souberbielle et par Manec ne devaient pas en réalité être des guérisons de *canc̄ers*, mais d'affections diverses, de celles que l'on désignait jadis sous le nom générique et imprécis de *chancres*. Rollet, dans le Dictionnaire encyclopédique des Sciences Médicales, écrivait en 1874 : « La
« signification la plus générale du mot *chancre* est assez diffi-
« cile à déterminer ; cependant on peut dire que ce mot a sur-
« tout été employé autrefois pour désigner une ulcération vi-
« rulente ou spécifique quelconque de la peau ou des mu-
« queuses, avec tendance naturelle à détruire, à ronger les
« tissus en surface ou en profondeur.

« Le chancre par excellence pour les auteurs anciens
« c'était, comme on sait, le cancer ou cancroïde ulcéré, non
« seulement celui de la verge, mais encore celui de toute
« autre région. L'ulcère chancreux de la face comprenait
« même, avec le cancroïde et le cancer, le loup ulcéré du
« visage ».

Il nous a semblé intéressant d'étudier la pâte arsenicale dont se servait Souberbielle. Elle est maintenant tombée en désuétude ; nous verrons plus loin pour quelles raisons.

A l'époque qui nous occupe, la pharmacopée était très riche en caustiques à base d'arsenic. Delioux de Savignac en

cite une bonne demi-douzaine. La plupart des chirurgiens en renom avaient attaché leur nom à une formule. Celle de frère Côme était désignée sous le nom de *poudre arsenicale escharotique forte* — et, par opposition, on appelait *poudre arsenicale escharotique faible* celle d'Antoine Dubois. Quelle était la composition de la première ? Ici, les auteurs ne sont pas tous d'accord. On lit, en effet, dans le *Formulaire Magistral* de Cadet de Gassicourt (1816), que cette poudre contenait :

Cinabre	2 gros ...	soit 7 gr. 648
Cendre de vieilles semelles	8 grains ..	soit 0 gr. 424
Sang-dragon	12 grains ..	soit 0 gr. 636
Acide arsénieux	2 scrupules	soit 2 gr. 548

Cela donne une proportion d'environ $1/5^e$ d'acide arsénieux.

Delieux, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, donne la proportion de $1/8^e$:

Acide arsénieux	1 partie
Cinabre	5 parties
Cendre de vieilles semelles	2 parties

De même Dorvault, dans l'*Officine*, Bouchardat, dans son *Formulaire*, etc... De ces divergences, peut-on inférer que la formule primitive était celle indiquée par Cadet ? On serait alors en droit de supposer que Delieux de Savignac nous a transmis la formule telle que l'avait modifiée Souberbielle. En effet, tous les biographes du célèbre chirurgien, Payen en tête, s'accordent à dire qu'il a beaucoup amélioré la technique de son oncle, en la modifiant et en dosant convenablement l'arsenic. Mais comme, par ailleurs, ils se gardent bien d'insister, nous en sommes réduits aux hypothèses. Comment utilisait-on le médicament ? Bouchardat donne d'inté-

ressants détails : « On délaye la poudre dans un peu d'eau
« jusqu'à consistance de bouillie ; on l'étend légèrement avec
« un pinceau sur les surfaces ulcérées, en ayant soin de n'en
« employer qu'une médiocre quantité : il vaut mieux recou-
« rir à de nouvelles applications que de s'exposer à une trop
« forte absorption. On la recouvre ensuite d'un morceau d'a-
« garic mouillé. Cet agaric se détache au bout de 10, 15, 20,
« 30 jours, quelquefois plus tard, et tombe avec l'eschare.
« Après la chute de celle-ci, Souberbielle pansait avec la
« *pommade jaune du frère Côme* :

Cire jaune	32 grammes
Huile rosat	48 grammes
Camphre	75 grammes
Extrait de Saturne	150 grammes

« Cette pommade est appliquée étendue sur un linge jus-
« qu'à ce que la plaie soit détergée de la couche blanche, qui
« la recouvre. Si alors les excroissances fongueuses repa-
« raissent, on fait une nouvelle application de pâte, et l'on
« réitère jusqu'à la destruction complète du cancer ».

Souberbielle semble avoir utilisé très souvent, et non pas seulement pour le pansement des ulcérations cancéreuses, la pommade jaune du frère Côme ; il en faisait des applications sur les plaies opératoires de ses taillés.

Il est bien certain que l'emploi d'un caustique aussi puissant que la pâte arsenicale devait être particulièrement dangereux en des mains inexpertes. Bouchardat le met bien en évidence et Souberbielle reconnaît avoir été instruit de trois cas suivis d'intoxication mortelle. Cela explique pourquoi les auteurs ont cherché à composer des médicaments caustiques plus maniables ; la poudre d'Antoine Dubois ne comprenait

que $1/25^{\circ}$ d'acide arsénieux. De nos jours, on préfère des atténuations encore plus grandes et l'on recourt à une solution au $1/100^{\circ}$ dans l'alcool à 50° . Malgré cela, la thérapeutique médicale du cancer est encore peu sûre ; l'exérèse et les agents physiques sont beaucoup plus répandus et donnent des résultats nettement supérieurs.



Souberbielle, bien qu'on en ait dit, n'était attaché par aucun lien à l'Académie de chirurgie, « à laquelle il reprochait d'avoir obtenu une lettre de cachet contre frère Côme ». Mais une des sociétés de médecine dont il était membre avait porté, sous l'Empire, le nom d'Académie de Médecine qu'elle dut quitter lors de la création de l'Académie royale, en 1820. Il ne tenta pas, tout d'abord, de se faire admettre au sein de cette dernière. Il ne se faisait aucune illusion sur le sort qu'aurait sa candidature. Mais quand il vit Louis-Philippe sur le trône, il pensa sans doute que son passé républicain ne serait plus un obstacle à son élection. Dès 1831, il fit dans ce but les visites d'usage et s'en fut trouver Réveillé-Parise, alors rapporteur de la commission, qui l'a raconté plus tard. Il fut reçu plus que froidement. Réveillé-Parise essayait de le dissuader ; à bout d'arguments, il finit par objecter son grand âge au candidat éventuel ; Souberbielle, piqué au vif, se récria : « Quant à mon âge, qu'importe ? Ma vigueur n'a point « diminué, et je vais vous en donner une preuve ». Tout « aussitôt, continue Réveillé-Parise, voilà Souberbielle qui se « met à trépigner, à entrer en danse. Mon étonnement tenait « de la stupéfaction ; en effet, debout, appuyé contre ma che- « minée, quel étrange spectacle n'avais-je pas devant les

« yeux ! Un vieillard de quatre-vingt-deux ans (1), la tête
« nue et chauve, de profondes rides sillonnant son visage,
« le corps courbé et amaigri, l'homme qui avait condamné à
« mort la reine de France, le même qui avait envoyé son ami
« Danton à l'échafaud, dansant, sautant, pirouettant dans mon
« cabinet, en tenant dans ses deux mains des instruments
« pour l'opération de la taille et dans ses poches d'énormes
« boîtes remplies de calculs. Oui, il y a des choses dont l'his-
« toire ne tient pas compte, et qui ont pourtant un cachet par-
« ticulier sur les hommes, les idées ou les mœurs d'une
« époque. Et puis on ne sait pas jusqu'à quel niveau peut
« descendre le triste comique de la vie actuelle. Souberbielle
« en fut néanmoins pour ses frais de gymnastique ; l'Acadé-
« mie ne le nomma point ; mais de ma vie je n'oublierai un
« tel candidat et les moyens qu'il fit valoir (2) ».

Cet échec ne rebuta pas Souberbielle. Après avoir, le 16 septembre 1834, présenté, comme on l'a vu, ses cinquante dernières observations sur l'opération de la taille à l'Académie il fit à nouveau acte de candidature le 27 octobre suivant .

« Je pense, écrivait-il, qu'il est inutile d'énumérer les titres
« que je puis avoir à cette distinction ; ils sont connus de l'A-
« cadémie... Je rappellerai seulement à l'Académie le der-
« nier travail que je lui ai communiqué. J'espère être cette
« fois plus heureux que je n'ai été précédemment et comme
« les deux spécialités pour l'extraction de la pierre de la
« vessie se présentent dans ce concours et que l'Académie
« connaît les résultats comparés de la taille et de la lithotri-

(1) Souberbielle n'en avait que soixante dix-sept.

(2) *Gazette Médicale de Paris*, 1850.

« tie, je m'en rapporte avec confiance à ses lumières et à sa
« loyauté ».

Le 24 novembre, il adresse cette lettre à l'Académie :
« Mon titre principal se rapporte à l'opération de la taille
« et je crois avoir bien mérité de la science et de l'humanité
« en préconisant comme je l'ai fait le haut appareil, et en
« soutenant qu'il devait être employé comme méthode générale... et je crois pouvoir dire avec orgueil que si aujourd'hui, enfin, l'attention de chirurgiens se fixe de nouveau
« sur cette importante opération, c'est peut-être à cette persévérance qu'il faut faire honneur... J'espère que l'Académie n'a point oublié les nombreuses communications que
« je lui ai faites... » Il rappelle avoir employé un moyen pour reconnaître la pierre chez plusieurs malades chez qui on n'avait pu constater son existence par le cathétérisme, notamment en 1817 chez M. de Valville, administrateur de l'Hôtel des Invalides, inutilement sondé par Dubois et Yvan ; il avait pratiqué l'amputation de la verge pour un cancer des corps caverneux chez un malade précédemment opéré par Dubois. Enfin, résumant ses titres, il fait valoir ses communications et toutes les améliorations qu'il avait apportées à la taille hypogastrique. Il termine ainsi : « Parlerai-je de mes fonctions publiques ? En 1789, je fus
« porté comme chirurgien-major sur le contrôle des vainqueurs de la Bastille. En 1792, je fus nommé chirurgien-major de la 35^e division de gendarmerie nationale. En 1793, j'ai été nommé officier de santé des prisons, et c'est à ce
« titre que je fus appelé à donner des soins à la Reine. En 1794, je fus nommé, par le comité de salut public, officier
« de santé en chef de l'Ecole de Mars, et j'ai publié une note

« sur les résultats très avantageux que j'obtins dans le traite-
« ment d'une épidémie de dyssenterie qui y régna. En 1813,
« je fus nommé chirurgien-major de la gendarmerie impé-
« riale de Paris. J'ai rempli pendant quinze ans les fonctions
« de chirurgien du comité de bienfaisance de la division des
« Tuileries, ainsi que celles de chirurgien-major de la même
« division de la garde nationale. Je suis depuis douze ans
« chirurgien de la société maternelle du premier arrondis-
« sement ».

Nouvel échec. Nouvelles démarches ; en 1837, le 10 avril, il pose sa candidature. Mais il était écrit que Souberbielle n'aurait jamais de chance avec l'Académie : sa demande arriva trop tard. Il la renouvela le 10 octobre : « Messieurs,
« au mois d'avril dernier, j'ai eu l'honneur d'adresser à
« l'Académie une lettre pour la prier de me compter au nom-
« bre des candidats pour la place vacante dans la section de
« médecine opératoire.

« Un de MM. les Secrétaires de l'Académie me fit ré-
« ponse que ma demande était trop tardive, que le travail
« était fait, mais qu'elle servirait pour la prochaine nomina-
« tion.

« Je viens aujourd'hui, Messieurs, renouveler auprès de
« vous la même démarche. Ma persévérance est un gage de
« l'honneur que j'attache à faire partie de l'Académie ».

Cette fois encore ce fut sans succès. L'année suivante, il se représenta. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apprendre que son nom n'avait même pas figuré parmi ceux des concurrents ! Aussi adressa-t-il à l'Académie, le 19 février 1838, la lettre suivante : « Messieurs, j'apprends avec étonnement
« que la liste de présentation pour la place vacante à l'Aca-

« démie, a été formée par la commission sans que j'aie été
« compris parmi les compétiteurs. Je devais d'autant mieux
« m'attendre à ce qu'on me répondrait en cette circonstance
« que la demande devait être renouvelée à chaque présenta-
« tion, que lors de la dernière vacance pour laquelle Mon-
« sieur Gerdy fut nommé, je présentai à l'Académie une de-
« mande tardive, parce que j'avais été absent de Paris pour
« aller faire une opération en province; qu'à cette occasion
« le secrétaire perpétuel de l'Académie me répondit que la
« liste de présentation était formée, et que pour cette fois ma
« demande ne pouvait avoir de valeur, mais qu'elle servirait
« à la prochaine vacance et qu'elle serait transmise à la com-
« mission. Aujourd'hui que je m'étais reposé sur cette pro-
« messe formelle, et que la commission n'en a tenu aucun
« compte, je crois être en droit de me plaindre, qu'on m'ait
« ainsi laissé dans une fausse sécurité; car je pense que mes
« titres me donnaient au moins le droit d'entrer en rivalité
« avec les honorables confrères qui ont eu l'avantage de réu-
« nir les suffrages des membres de la commission.

« J'ai l'honneur... »

En 1840, il échoua de nouveau. Il ne se présenta plus. Son élection ne l'eût pas davantage grandi que ses échecs ne le diminuèrent. Méconnu ou contesté, le mérite reste le mérite.

Souberbielle joua toujours de malheur quand il brigua une faveur de l'Académie : il s'adressa à elle une dernière fois, pour solliciter l'autorisation de présenter ses travaux au concours pour le prix fondé par M. d'Argenteuil. Le secrétaire, Pariset, lui répondit, le 7 janvier 1843, que sa demande était parvenue après la clôture.

IV

SOUBERBIELLE, SA FAMILLE ET SES AMIS

Des quatre enfants issus de Jacques Souberbielle et de Jeanne Dufau, Joseph était l'ainé. Les autres, également nés à Pontacq, étaient :

Jacques, né le 11 avril 1756 ;

Jean, né le 8 septembre 1760 ;

Jacques, né le 7 octobre 1763.

De Jean, nous ne savons rien. Jacques, né en 1756, mourut à Pontacq le 25 mai 1820 ; il avait épousé une demoiselle Marie Peyret qui lui donna, à notre connaissance, trois enfants ; l'un d'eux, Léon, rédigea la biographie de son oncle Joseph en 1838. Un autre, Jean, né le 26 ventose an XII (17 mars 1804) est le grand-père de M. le docteur Souberbielle qui nous a si aimablement documenté sur sa famille. Le troisième, Jean également, naquit le 17 août 1814. Les renseignements nous manquent pour donner de plus amples détails sur cette branche de la famille.

Jacques, né en 1763, fit ses études au collège de Condom d'où il passa à l'Oratoire où il débuta dans l'enseignement. Il professa ainsi, durant six années, à l'Ecole militaire de Tournon, puis devint professeur de rhétorique au collège d'Autun. En 1792, il partit pour l'armée comme simple ca-

nonier et revint avec le grade de capitaine. Rendu à la vie civile, il fut professeur d'histoire à l'Ecole centrale de Saône-et-Loire, établie à Autun ; il cessa de remplir ces fonctions au moment où l'établissement lui-même tombait, pour faire place au lycée. Il fut alors élu député au Conseil des Cinq-Cents ; après le coup d'Etat du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) il fut professeur de littérature au Collège de Moulins. Pendant les Cent-Jours, il entra dans l'Administration comme sous-préfet à Autun. Sous la Restauration, il retourna à l'enseignement où il finit sa carrière en qualité de grand préfet des études au collège de Juilly et mourut à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans. Paillet de Plombières prononça son éloge funèbre, de sa tombe, le 19 mai 1841.

Arrivé à Paris en 1774, Joseph Souberbielle s'y fixa définitivement ; cinq ans après, il se maria ; une copie de son acte de mariage est conservée aux Archives du Département de la Seine :

L'an mil sept cent soixante dix neuf le mardi treize avril ont été mariés en présence des témoins dénommés au registre Joseph Souberbielle, âgé de vingt-cinq ans, fils de Jacques et de Jeanne Dufau, ses père et mère, d'une part, et Reine Lambert, veuve majeure de Nicolas Matthieu, d'autre part.

Le jeune ménage habitait alors rue du Chevet-Saint-Landry, détruite ultérieurement pour les constructions du nouvel Hôtel-Dieu et le percement de la rue d'Arcole. C'est là que vinrent au monde les deux filles qui naquirent de cette union, l'aînée très peu de temps après le mariage :

L'an mil sept cent soixante dix-neuf le trente novembre a été baptisée Marie-Reine-Charlotte née d'hier, fille de Joseph Souberbielle

chirurgien et de Reine Lambert son épouse, rue du Chevet-Saint-Landry-Parrein Nicolas Cannet Danvilé marreine Marie-Charlotte Frachou femme de Henry-Nicolas-Firmin Cannet et ont signé le père présent.

Quatorze mois après naquit la cadette :

L'an mil sept cent quatre-vingt-et-un le cinq février fut baptisée Jeanne-Joséphine née d'hyer fille de Joseph Souberbielle, chirurgien et de Reine Lambert, son épouse, rue du Chevet-Saint-Landry. Parrein Jean-Charles Lefebvre. Marreine, Jeanne Lambert, femme du parrein qui seule n'a point signé, le père présent.

Y eut-il d'autres enfants ? C'est contestable. Cependant, M. Durieux, s'appuyant sur des documents conservés aux Archives nationales (classement des vainqueurs de la Bastille) a dit que Souberbielle avait deux fils et une fille. Eut-il vraiment deux *fils* ? Les Archives du département de la Seine sont muettes à leur sujet. Quant aux *deux* filles, il n'est pas possible d'admettre que l'une d'elles mourut tout enfant et ne pouvait être mentionnée sur les registres relatifs aux vainqueurs de la Bastille : l'aînée épousa un pharmacien du nom de Couture et décéda à cinquante-huit ans ; la seconde survécut à son père. L'une d'elles (1) eut pour gendre le docteur Denis Génie Belmas, qui travailla longtemps avec Souberbielle et dont on connaît un *Traité de la cystotomie sus-pubienne* (1827).

Une tradition de famille veut que Souberbielle ait épousé une Autrichienne. Est-ce Reine Lambert ? Ou bien, devenu veuf de bonne heure, convola-t-il avec une Autrichienne en secondes noces ? Ce n'est pas impossible, mais rien ne permet de l'affirmer. Toutefois, la même tradition base sur cette

(1) Probablement l'aînée.

union les relations d'amitié que Souberbielle entretenait avec Hahnemann, le célèbre créateur de l'homœopathie. Nous verrons cependant qu'il a pu le connaître d'une façon très différente.

Le 14 juillet 1789, nous retrouvons Souberbielle en tournée « pour affaires » dans le quartier Saint-Antoine. De loin, il aperçoit la foule, il entend les cris de la populace, la fusillade. Il accourt sur les lieux et se rend utile ; il panse les blessés ; une vingtaine d'entre eux sont transportés dans l'église des Minimes de la place Royale (actuellement place des Vosges). Souberbielle « passa deux jours et trois nuits à leur prodiguer ses soins. Il continua de les voir pendant trois ans » (1).

L'année suivante, il a déjà pris fait et cause pour la révolution. On ne s'étonnera donc pas de le voir signer une adresse de citoyens de Paris réunis pour célébrer l'anniversaire du 17 juin 1789, date à laquelle les Etats-Généraux s'étaient constitués en Assemblée nationale. Voici cette adresse :

Messieurs, les Etats-Généraux étaient convoqués : trois corps devoient, disait-on, en former le monstrueux assemblage. Les Représentants des Communes de France se sont constitués en Assemblée Nationale. Alors les distinctions que repoussoit la nature ; que proscrivoient même les premiers principes de l'ordre social ; ces distinctions, nées de l'orgueil et de l'ignorance, ont disparu et tous les François sont devenus des citoyens et des frères.

Jusqu'à cette époque on n'avait vu en France que des

(1) DURIEUX : *Près de la Reine Marie-Antoinette*.

esclaves et des tyrans : parmi les premiers, quelques-uns s'agenouillaient devant les autres pour tyranniser à leur tour. L'Assemblée Nationale s'est constituée : alors plus d'esclaves, plus de tyrans, mais des hommes. C'est le 17 juin 1789 que s'est opérée cette sublime métamorphose : ce jour a disposé de l'avenir par cette seule délibération qui a établi les bases de la constitution. En nous révélant nos droits, vous nous avez donné l'énergie nécessaire pour les défendre : il ne vous restoit plus qu'à élever sur ces fondements inébranlables l'égalité et la liberté, l'édifice immortel dont vous vous occupez encore. Chaque pas que vous avez fait est une conquête pour la philosophie, un bienfait pour le genre humain.

Des hommes, des frères se sont réunis pour célébrer l'anniversaire de ce jour mémorable, et quelque chose manqueroit à leurs transports si ce jour même ils n'exprimaient devant vous leur reconnaissance et leur respect.

Hommage aux Libérateurs de la France ! Hommage aux Régénérateurs de l'ordre et des mœurs ! Hommage à nos frères qui, en prononçant l'égalité civile, politique et religieuse ne nous enchaînent que plus sûrement par l'amour et la gratitude que nous transmettons à nos neveux avec le tableau de nos malheurs et de vos bienfaits !

Il s'agissait d'offrir une plaque en bronze pour commémorer l'événement. Un discours fut prononcé, le 19 juin, « sur le monument à placer au Jeu de Paulme » :

Messieurs, trois habitans des Alpes, réunis sur les bords du lac des quatre Cantons, jurèrent de rendre la Suisse libre ; et la Suisse fut libre. Leurs noms sont gravés sur les rochers, leurs vertus sont devenues la leçon des siècles, et le lieu où leur serment immortel est écrit, est encore aujourd'hui le

point de ralliement et l'objet de la vénération de tous les peuples libres.

Des Français ont fait graver sur le bronze le serment que leurs représentants ont prêté dans le Jeu de Paume : ils le présentent à l'Assemblée Nationale, commune offrande faite aux peuples et aux siècles. Demain, l'anniversaire du jour où il a été prononcé, ils le porteront religieusement et le placeront dans le lieu que vos vertus ont consacré.

Souberbielle est alors lié avec les principaux personnages de l'époque, Marat, Danton, Robespierre surtout. On connaît son aversion pour Danton. « Au contraire, disait-il à la fin de sa vie, j'aurais donné ma vie pour sauver Robespierre, que j'aimais comme mon frère. Personne ne sait mieux que moi combien son dévouement à la République était sincère, désintéressé, absolu. Il a été le bouc émissaire de la Révolution ; mais il valait mieux qu'eux tous. On répète dans toutes les histoires qu'il était l'amant de la fille de Duplay. Comme commensal habituel de cette maison dont j'étais le médecin, je fais le serment que c'est une calomnie. Ils s'aimaient beaucoup, leur mariage était arrêté ; mais il ne s'est rien passé entre eux qui pût faire rougir une vierge. Sans affectation et sans pruderie, Robespierre évitait, arrêtait même les conversations libres. Ses mœurs étaient pures. Enfin, après plus de cinquante ans, je retrouve dans mon cœur le souvenir de cet homme et la vive affection qu'il m'avait inspirée. Les efforts que je fis pour le sauver me compromirent gravement, et je fus forcé de me tenir caché pendant plusieurs mois » (1). Il doit à ses

(1) POUMIÈS DE LA SIBOUTIE, *Souvenirs d'un Médecin de Paris*.

relations d'occuper une place d'officier de santé du tribunal révolutionnaire. Il ne la conserve d'ailleurs pas longtemps; Cabanès a publié (1) le document suivant :

Comité de Salut public, 6 prairial an II.

Le Comité de Salut public,

Instruit que les citoyens Théry, Souberbielle et Naury, officiers de santé du Tribunal révolutionnaire, ont soigné gratuitement pendant six mois les malades de ce Tribunal ;

Arrête qu'il sera payé par la Trésorerie nationale à chacun et par forme d'indemnité la somme de 1.500 livres faisant moitié du traitement de 3.000 livres qui leur est accordé.

Le 22 prairial il est également rayé de la liste des jurés. C'est alors qu'il est nommé à l'Ecole de Mars.

Le matin du 9 thermidor, Souberbielle était avec Robespierre dans une des pièces retirées de l'Hôtel de Ville. Il avait, comme à l'habitude, pansé l'ulcère variqueux dont était atteint l'Incorruptible. Tout à coup, celui-ci dit à son fidèle ami :

« — Tu ne pourras pas guérir la plaie qu'ils me feront.

— Cuirasse-toi, répondit Souberbielle.

— Ce n'est pas là qu'ils me frapperont ».

Montrant sa poitrine : « C'est là, c'est là », reprit Robespierre, et, passant le tranchant de sa main sur son cou : « Ils me couperont la tête, te dis-je ! » et il prit le bras de Souberbielle, qu'il secouait avec une sorte de frénésie nerveuse.

« Il était effrayant à voir ! » ajoutait Souberbielle, qui en frémissait encore en le racontant vingt ans plus tard.

C'est du moins ce que publia, en 1850, l'*Union Médicale*. On verra plus loin quelles réserves il y a lieu de faire sur l'authenticité de ce récit.

(1) *Les Indiscrétions de l'histoire*, 3^e série, p. 363.

Quoiqu'il en soit, Souberbielle n'ignorait pas le danger imminent couru par son ami. Lamartine, dans l'Histoire des Girondins, a mentionné « l'approche de trois mille jeunes « élèves de la Nation, ces prétoriens de Robespierre, accou-
« rant du Champ-de-Mars à la voix de Labretèche et de Sou-
« berbielle pour inaugurer dans le sang le règne du nouveau
« Marius » au soir du 9 thermidor.

La tourmente apaisée, Souberbielle, à son tour, s'apaisa. Sous le Directoire il ne fait pas parler de lui ; très certainement, il se donne tout entier à son art et l'on perd complètement sa trace jusqu'à l'Empire. En 1813, il est nommé chirurgien-major de la gendarmerie impériale et de la garde nationale. Peu après, il sollicite de Napoléon la Légion d'honneur. Il fait valoir ses titres : il a soigné les blessés de la Bastille, leurs femmes et leurs enfants et leur a continué ses soins pendant trois ans ; il a été nommé chirurgien-major de la 35^e division de gendarmerie en 1792, officier de santé de l'Ecole de Mars en 1793 ; il rappelle l'épidémie de dysenterie qu'il eut à combattre. Enfin, et c'est sur ce document que l'on peut affirmer que la demande n'est pas antérieure à 1813, il se prévaut de ses titres de docteur en chirurgie et de chirurgien-major de la gendarmerie impériale. A l'appui de sa demande, il se réclame d'avoir guéri le comte de Luçay, premier Préfet du Palais, l'Amiral comte Ganteaume, le comte de Ségur, « grand maître des Cérémonies de Votre Majesté ». Celui-ci reconnaissant des soins qu'il reçut, lui a dédié ce quatrain :

Faire le bien est votre unique affaire,
Sur les gens de ce siècle en tout vous l'emportez,
Tandis qu'entre eux ils se jettent la pierre,
Vous, docteur, vous la leur ôtez.

Peut-être ces vers consolèrent-ils Souberbielle de n'avoir point obtenu la croix tant désirée. On peut en rapprocher ceux que composa J. P. Brès et qui parurent en 1821 :

Disciple heureux de ce grand homme
Qui, bornant le cours de nos maux,
Sous le modeste nom de *Côme*,
S'illustra par tant de travaux,
Et qui valut bien ces héros
Que pour leurs exploits on renomme ;
SOUBERBIELLE, j'ai lu l'écrit
Où vous armez votre génie
Contre l'affreuse maladie
Qui, dans nos entrailles, produit
Cette chaux brûlante et durcie,
Dont le fatal séjour détruit
Le sommeil, la force et la vie.
De l'art vous montrez le pouvoir
En multipliant ses ressources ;
Vous rouvrez les antiques sources
Que fermait la mode au savoir.

La mode trop souvent, en France,
A dirigé la Faculté,
Et le goût de la nouveauté
A dicté plus d'une ordonnance.
Fuir le bon parce qu'il est vieux
Ne fut jamais votre méthode.
Combattez ce mal furieux,
Et vos triomphes glorieux
Vous mettront toujours à la mode.

Sous la première Restauration, Souberbielle fut étroitement surveillé par la police de Louis XVIII. Le docteur Max Billard a publié (1) ce rapport qu'il a trouvé aux Archives nationales (F⁷ 6623, 321) :

DÉPARTEMENT
DE LA
POLICE DE PARIS

DIRECTION GÉNÉRALE
DE LA POLICE DU ROYAUME

Paris, le 15 décembre 1814.

J'ai reçu, Monsieur, la note que vous m'avez adressée le 9 de ce mois au sujet du D^r SOUBERBIELLE, chirurgien, rue d'Anjou Saint-Honoré, qui a été juré au tribunal qui a condamné la Reine, et qui réunit, dit-on, depuis quelque temps, plusieurs individus, du parti républicain, dans l'intention de soutenir et de réchauffer l'esprit de cette faction.

Je me suis empressé de faire surveiller avec soin le D^r Souberbielle, et de prendre à son égard les informations les plus exactes : en voici les résultats.

Il est chirurgien de la Garde de Paris.

Non seulement il ne tient point de réunion chez lui, mais lui-même n'y est presque jamais. Il est si occupé qu'il ne peut guère disposer d'un moment dans la journée, même pour voir sa famille. Au surplus, son âge et l'expérience paraissent l'avoir entièrement fait revenir de ses anciennes erreurs.

Il est élève du fameux frère Côme, et a presque autant de célébrité que lui, pour l'opération de la taille.

Peu de tems avant l'entrée des troupes alliées, il a opéré M. le Prince de Poix, qui a été très bien et très promptement guéri.

(1) *L'Asepsie*, 1913, n^o 3.

Il a d'ailleurs la réputation d'être un homme loyal, serviable, très charitable envers les malheureux ; il paraît certain que sous ces rapports et sous celui de l'habileté, sa perte serait difficile à réparer.

Recevez...

On voit donc que Souberbielle, malgré la suspicion, assez légitime *a priori*, dont il était l'objet, avait néanmoins conservé sa place de chirurgien-major de la garde. Le document suivant, trouvé dans ses papiers, le confirme :

Ordre du 14 février 1815.

Le Général ordonne qu'il y ait un chirurgien attaché à chaque escadron ; M. Suberbielle (sic) choisira l'escadron qu'il voudra et en assignera un à chacun de ses aides, tous les jours à l'appel de deux heures, MM. les chirurgiens se rendront aux casernes de leur escadron, se feront représenter les hommes de Recrues arrivés la veille, les visiteront et s'assureront s'ils n'ont pas de blessures ou d'infirmités qui les rendent impropres au service du Régiment, s'ils ne sont pas atteints de gale ou de maladies vénériennes, ils enverront de suite aux hôpitaux ceux atteints des deux maladies ; ils feront un rapport au général sur ceux qu'ils jugeront impropres au service, ils passeront ensuite dans les chambres pour y voir les hommes qui leur seront désignés comme malades ; ils tiendront au quartier ceux atteints de maladies légères et les autres seront envoyés à l'hôpital...

Il perdit d'ailleurs sa place après les Cent-Jours. « Tous
« les officiers de la garnison de Paris avaient été invités à se
« rendre aux Tuileries, afin de présenter leurs hommages à
« la famille royale. La duchesse d'Angoulême avait tenu à
« ce que l'huissier annonçât à voix haute le nom de chaque

« officier qu'il introduisait. Souberbielle ne voulut pas com-
« prendre que c'est parfois faire preuve de iact que de se
« laisser oublier ; il se rendit au palais. Quand la fille de
« Marie-Antoinette entendit prononcer le nom du juge de
« sa mère, elle s'évanouit. Souberbielle fut victime du scan-
« dale qu'il avait si imprudemment provoqué : on supprima
« sa place et il fut mis d'office à la retraite (1) ».

Comment ces détails sont-ils parvenus jusqu'à nous ? C'est une histoire — ou peut-être un conte — que nous allons essayer de retracer brièvement. Le docteur Frizac avait acquis dans une vente publique après décès un manuscrit qui dénotait chez son auteur une amertume et une misanthropie assez prononcées. Fizac le publia dans « l'Union Médicale » (1849-1850) sous le titre : *Impressions d'un médecin inconnu*. C'était une sorte d'histoire de la médecine contemporaine où beaucoup de praticiens de l'époque étaient sévèrement jugés. On y trouve d'Antoine Dubois un portrait peu élogieux. Quant à Souberbielle, voici que qu'en dit son censeur : « Au
« moment où j'écris ceci, il existe encore un certain nombre
« de médecins qui n'ont d'autre diplôme que le certificat
« d'exercice délivré par les municipalités. Il en est même
« quelques-uns qui sont arrivés à une assez grande pratique
« et à une certaine position. On m'a dit que Souberbielle était
« dans ce cas ; je n'ai jamais osé lui en parler. J'ai beaucoup
« connu Souberbielle, c'est un grand parleur ; mais sur deux
« choses il se montre très boutonné : sur son diplôme et sur
« son rôle dans le procès de Marie-Antoinette. Quant à son
« diplôme, je ne lui ai jamais entendu vanter que son titre

(1) CABANÈS, *Le Cabinet Secret de l'Histoire*.

« d'ami et d'élève du frère Côme. Son rôle dans le procès de
« la reine, je ne l'ai appris que par une anecdote qui fit
« beaucoup de bruit dans le temps ». Suivent les deux anecdotes relatées plus haut : la dernière entrevue de Souberbielle avec Robespierre et sa rencontre intempestive avec la duchesse d'Angoulême.

Ne nous attardons pas à discuter la première partie de ce récit. L'histoire de la duchesse d'Angoulême prouve qu'il a été rédigé sous la Restauration : Souberbielle avait alors, et depuis 1813, le grade de docteur en chirurgie. Pour la deuxième partie il est bien difficile de la réfuter sans autre examen ; il est certain que Souberbielle n'a pas toujours fait mystère de son rôle dans le procès de la reine, témoin ce passage des *Souvenirs d'un médecin de Paris* : « Il m'a souvent
« dit, écrit Poumiès de la Siboutie, que, dans sa conviction,
« elle la méritait (la mort). Et puis, à cette époque, ajoutait-
« il, nous avions tous la fièvre de la liberté. J'aurais pu être
« un Décius ou un Brutus. Depuis, l'âge m'a changé, je ne
« vois plus les choses de même. Aujourd'hui, je ne la con-
« damnerais certainement pas. Ses fautes, je pourrais encore
« dire ses crimes, avaient été assez expiés par ses malheurs
« inouïs. Du reste, je lui étais si peu hostile, qu'admis dans
« son cachot la veille de son jugement, j'obtins, sur l'obser-
« vation que je fis que la moisissure était partout, qu'elle fut
« transférée dans un local moins insalubre ; ce qui pouvait
« alors faire tomber ma tête. » Mais à quel moment l'ancien juré faisait-il une telle confidence ? Rien n'indique que ce fût sous la Restauration. Il serait donc imprudent de taxer d'imposture l'auteur inconnu du manuscrit ; mais l'erreur calom-

nieuse du début doit nous rendre très circonspects dans l'appréciation générale de son ouvrage.

Toujours vers la même époque se place l'anecdote suivante, publiée par Jean Raimond dans la « Gazette des Hôpitaux » du 29 septembre 1846 :

« Il y a sept ou huit ans de cela, Souberbielle avait déjà
« passé quatre vingt dix ans, un de nos jeunes confrères se
« présenta chez lui avec une lettre de recommandation très
« pressante d'un de ses amis. Il s'agissait pour ce jeune con-
« frère de quelques démarches à faire auprès d'une jeune
« veuve, fort riche, amie et voisine de M. Souberbielle ; on
« comprend qu'il était question de mariage. Souberbielle pro-
« met ses services avec empressement ; il fait mieux encore,
« il invite notre confrère à dîner pour un jour très voisin en
« lui disant que la veuve et toute sa famille doivent assister à
« ce repas. Ce jeune homme ne manqua pas de s'y rendre,
« trouva la jeune veuve de son goût et, devenu pressant, pria
« instamment Souberbielle de faire les démarches nécessaires
« pour être introduit dans la maison et faire agréer sa cour.
« Souberbielle promit tout.

« Cependant, quinze jours, un mois s'écoulaient, et notre
« jeune homme n'entend parler de rien. A ses nombreuses
« visites à Souberbielle, il le trouvait réservé, boutonné,
« comme contraint et embarrassé. Un jour, enfin, le vieillard
« lui annonce qu'on le trouve trop jeune, pas suffisamment
« renté et acclienté, et lui fait entrevoir qu'il est prudent de
« renoncer à tout espoir de ce côté.

« Mais notre jeune confrère ne se découragera pas ; la
« protection de Souberbielle lui faisant défaut, il en cherchera
« une autre, et bientôt le voilà admis dans la famille de la

« veuve, ses hommages sont agréés, mais non sans une explication qui donna la clef de la réserve et de l'embarras que montrait Souberbielle. Le nestor de la chirurgie, au lieu de chercher à faire les affaires de son jeune protégé, avait manœuvré pour son propre compte, et voyant la veuve disposée à contracter de nouveaux liens, une flamme juvénile s'était allumée dans ce cœur nonagénaire; une assidue et incessante, les soins les plus délicats, le bouquet quotidien et autres petits témoignages non équivoques prouvaient toute la vivacité de son ardeur. Grand fut son désappointement et son déplaisir, quand un jour, dans une de ses galantes visites, il aperçut notre jeune confrère fort tendrement assis aux pieds de la veuve très attentionnée à ses doux propos d'amour. En homme d'esprit qui comprend le ridicule de sa situation, il fit une retraite honorable et digne, mais ç'a été longtemps, pour le jeune confrère, le sujet d'un hilarant récit d'avoir eu pour rival un vieillard de quatre-vingt-dix ans. »

Payen a ajouté, de sa propre main, la note rectificative que l'on va lire maintenant: *Cette histoire sur Souberbielle est à peu près un conte, et c'est Amédée Latour qui a conté cette bourde à Jean Raimond parce qu'il a été le héros de ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote. Souberbielle a voulu marier M. Latour à une veuve, fille de son marchand de vins, Madame Chaveria, mais les parents ne voulurent pas donner leur fille à un pauvre diable qui n'avait pas le sol, et le boutiquier enrichi faisait peu de cas du diplôme de docteur. Le mariage manqua donc. Quant à Souberbielle il a offert son cœur à la veuve comme à tant d'autres, mais ce n'est pas sa concurrence qui a nui à la candidature de M. Latour. Le reste*

est de pure invention. Souberbielle avait alors 70 ou 72 ans et non 90. L'amoureux n'arriva pas à la belle par une autre voie, car M. Latour est garçon aujourd'hui et Madame Chaveria n'est pas remariée.

Quand, après la révolution de 1830, Louis-Philippe monta sur le trône, Souberbielle sentit renaître ses ardeurs politiques. Sa réserve, au temps des Bourbons, fit place à des espérances qu'il croyait, un peu naïvement peut-être, légitimes. Dès 1831, il sollicite des électeurs du premier arrondissement un mandat de député; il ne fut d'ailleurs pas élu. Toutefois, il semble intéressant d'exposer son programme et de reproduire quelques passages de ses manifestes. En date du 1^{er} juillet, il déclare, se portant candidat contre le général Mathieu Dumas : « J'ai pensé que je pouvais me présenter
« aussi tout comme un autre, non pas avec quarante mille
« francs de rente comme garantie de mon indépendance,
« mais avec quarante ans d'un patriotisme pur et éclairé par
« une longue expérience, et avec une parfaite connaissance
« des hommes et des choses, à dater du 14 juillet 1789, à
« la prise de la Bastille, où j'ai pansé les victimes du despo-
« tisme, sous le canon même de cette forteresse. » Quel est son programme ? Il votera contre les abus, pour la diminution du budget et pour la liste civile au meilleur marché possible ; — contre le cumul, et surtout « pour que les administrations départementales et communales soient à la nomination du peuple, comme étant des institutions toutes paternelles et locales. » Nous ne voulons pas commenter ces intentions, mais on reste songeur à l'énoncé de certains détails.

Il termine son exposé par l'énumération de ses titres ;

il se réclame « d'avoir pansé les blessés à la prise du château des Tuileries, le 10 août 1792 ». Enfin, il ajoute : « J'ai été privé d'être utile aux blessés des trois journées, me trouvant à soixante-douze lieues de Paris. »

Le 3 juillet, il complète sa profession de foi et la précise ; il se déclare partisan d'une monarchie constitutionnelle : « Ceux qui craignent qu'on ne peut pas jouir de la liberté avec « un roi constitutionnel me paraissent être dans l'erreur ;... « Pour être rassuré sur les sentiments du Roi des Français « en faveur de la liberté, n'y a-t-il pas les antécédents qui « garantissent sa bonne foi ? Son père aussi n'est-il pas mort « pour la liberté ? »

Ce dernier argument a une saveur toute particulière sous la plume d'un ancien juge Philippe-Egalité. Cynisme ? Inconscience ? Nous penchons plutôt vers la seconde hypothèse. En effet, le *Moniteur* du 1^{er} août 1832 rapporte que l'avant-veille, le maire du premier arrondissement avait présenté à Louis-Philippe une délégation des Vainqueurs de la Bastille. Souberbielle, en qualité de doyen, prit la parole en ces termes :

« Sire, vous avez devant vous les débris des Vainqueurs de la Bastille, échappés à la faux du temps, après avoir affronté les périls pour le renversement du boulevard du despotisme et pour la défense de la patrie et de la liberté.

« Ils viennent exprimer leur vive reconnaissance à Votre Majesté qui, par la volonté unanime des représentants de la nation et par ses propres sentiments, est venue au secours de ces Vainqueurs réduits à la plus affreuse détresse par l'âge et les infirmités. Ils se félicitent, Sire, avec toute la France, d'avoir pour roi-citoyen un prince français qui a combattu et vaincu sous les couleurs nationales, dans les premières ba-

tailles livrées aux despotes coalisés contre l'Indépendance et la Liberté de la France.

« Ils forment les vœux les plus sincères pour la conservation de votre personne inviolable et sacrée. Permettez, Sire, qu'ils prennent aussi la liberté d'offrir leurs hommages et leurs respects à la Reine comme à la plus digne des mères, au modèle de toutes les vertus. Ils souhaitent que votre auguste Famille vive éternellement, avec la souveraineté et l'indépendance nationale, la liberté et l'égalité des droits imprescriptibles et inaliénables de l'homme. Ils ont tressailli de joie en voyant l'héritier présomptif de la couronne, l'espoir de la patrie, ne faire qu'un tout avec une jeunesse bouillante de patriotisme et d'ardeur et la guider au combat pour la défense d'un peuple voisin et ami qu'on voulait remettre dans les fers. Admirable effet de l'impulsion paternelle et d'une sympathie puisée dans l'éducation nationale que l'auguste Prince a reçue dans les écoles où sont élevés nos enfants. Les Princes ses frères ne sont-ils pas ainsi placés dans les rangs des défenseurs de la patrie pour y marcher sur ses traces et préluder ainsi à des actions d'éclat et de dévouement ? Puisse nous vivre assez longtemps, Sire, pour être les témoins de leurs succès dans la carrière du bonheur et de la gloire de la patrie ! »

De toute évidence, Souberbielle avait oublié ; mais Louis-Philippe se souvenait toujours. Aussi n'eut-il, dans sa réponse, aucun compliment personnel pour le doyen des Vainqueurs de la Bastille. C'est à toute la délégation qu'il s'adressa quand il prononça son remerciement :

« Je suis fort sensible à ce que vous venez de me dire pour moi, pour la Reine et pour mes enfants. Je vous en fais

tous mes remerciements. Vous avez rendu de grands services à la patrie dans la conquête de la Liberté. J'ai été témoin de votre courage et de votre dévouement dont je garde le souvenir. Vous avez acquis des droits à la reconnaissance nationale. Je suis heureux qu'enfin cette dette de la patrie s'acquitte sous mon gouvernement ».

Cette dette, ce fut une « pension annuelle et viagère de deux cent cinquante francs » qui fut allouée à chaque Vainqueur de la Bastille à partir du 1^{er} janvier 1833.

Souberbielle avait demeuré, sous la Révolution, « rue Honoré, vis-à-vis Roch », mais depuis longtemps déjà il s'était retiré chez sa fille Marie-Reine-Charlotte et son gendre Couture, 13, rue d'Anjou, dans le premier arrondissement. L'emplacement de la rue n'a pas changé; seul, l'arrondissement diffère. Paris était alors limité par ce que nous appelons aujourd'hui les boulevards extérieurs et divisé en douze arrondissements ne ressemblant en rien à ceux que nous connaissons. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*Atlas administratif de Paris* de 1828 pour s'en rendre compte. Sans entrer dans des détails fastidieux et pour le moins inutiles, disons cependant que le premier arrondissement, au temps où Souberbielle y demeura, comprenait non seulement tout le huitième actuel, mais encore une partie des premier, deuxième, neuvième et seizième arrondissements institués en 1859 et qui subsistent encore de nos jours.

Nous devons ici rapporter une anecdote; elle est d'intérêt presque nul, mais Payen l'a annotée et son commentaire jette un jour tout particulier sur les rapports de Souberbielle avec les siens; voici cette anecdote : « Un frère capucin avait

« été opéré de la pierre par frère Côme à qui il donna, en
« témoignage de reconnaissance, la formule d'une liqueur
« aphrodisiaque. Frère Côme la communiqua à Souberbielle
« qui, bien longtemps, l'oublia, jusqu'au jour où la fortune
« cessa de lui sourire. Ne voulant pas être à charge aux siens,
« Souberbielle hésitait à publier la formule quand, en ayant
« parlé par hasard au Docteur James, celui-ci lui proposa de
« la lui donner comme paiement de sa dette. Le fameux se-
« cret des moines tomba ainsi dans le domaine public ».

Cet article, écrit alors Payen, me paraît une mystification d'un bout à l'autre. Souberbielle était discret comme un coup de canon, et je serais surpris que dans des rapports intimes qui ont existé entre nous pendant 30 ans, il ne m'eût pas dit un mot de cette panacée qui pourrait bien n'être pas plus vraie que l'assistance donnée à Souberbielle par Couture et Belmas laquelle est fausse en tous points, au contraire.

Le vieux chirurgien pouvait néanmoins espérer finir ses jours en famille, quand sa fille mourut :

Du trois avril mil huit cent trente sept, à deux heures trois quarts du soir.

Acte de décès de dame Marie-Reine-Charlotte Souberbielle, rentière, âgée de cinquante-huit ans, mariée au sieur Louis-Etienne Couture, ex-pharmacien, âgé de soixante-et-un ans, née à Paris y décédée, en son domicile, rue d'Anjou Saint-Honoré n° 13, aujourd'hui à une heure du matin.

Constaté par nous Maire, officier de l'état-civil du premier arrondissement de Paris, sur la déclaration des sieurs François Fontana, rentier, âgé de soixante-douze ans, demeurant rue du Faubourg du Temple n° 80, Pierre-Nicolas Gouge, marchand de vin, âgé de trente-cinq ans,

demeurant rue d'Anjou Saint-Honoré, n° 18, lesquels ont signé avec nous après lecture faite.

Il est bien probable que l'animosité ne fit que croître entre Couture et Souberbielle qui n'était pas toujours facile. Aussi le malheureux vieillard se retira-t-il dès l'année suivante dans un modeste logis situé 16, rue Royale au Marais, dans le huitième arrondissement (actuellement rue de Bi-ragme, iv^e). C'est là que Lamartine le vit, étant venu lui demander des détails pour son *Histoire des Girondins* : « Sou-
« berbielle, qui demeurait presque invisible dans le quartier
« de la place Royale (1) avec une vieille servante, me recevait
« au chevet de son lit avec une joie mal déguisée, comme
« un mourant reçoit un légataire pour lui confier avant sa
« mort ses chers souvenirs. Il paraissait vivre dans l'aisance
« quoique dans la solitude. Son appartement, au premier
« étage d'une maison décente, était en désordre, mais c'était
« un désordre de négligence ; les meubles s'y entassaient sur
« les meubles, les tableaux sur les tableaux, les étoffes sur
« étoffes : on eût dit un encan ».

Il s'était entre temps présenté une nouvelle fois aux élections législatives (1837) et ne fut pas plus heureux qu'en 1831. Son programme était très approximativement le même que lors de sa précédente candidature.

Toujours attaché au souvenir de la Révolution, Souberbielle manquait jamais, surtout au cours de ses dernières années, de parler des événements auxquels il avait pris part

(1) Aujourd'hui Place des Vosges.

et des hommes qu'il avait connus. Cabanès a publié une lettre à lui communiquée par le Docteur Berchon (de Bordeaux) qui l'avait reçue d'un certain Docteur Garat ; elle est à citer : « J'avais vingt-et-un ans, j'arrivais de Bordeaux, où j'avais été, bien jeune, interne de l'hôpital Saint-André, lorsque je me rendis à Paris pour compléter mon instruction médicale et subir mes examens de doctorat.

Mon oncle, neveu de Garat, ministre sous la Convention, frère de Garat, le célèbre chanteur, et bon chanteur lui-même, mais devenu, sur le tard, précepteur à Vaugirard, me recevait à dîner tous les mercredis.

La première fois que je m'y rendis, frais émoulu de ma province, Bordeaux l'était alors, je me trouvai à table avec un vieillard plus que septuagénaire, petit, vif, alerte, vigoureux encore, et qui me traita de suite comme un Garat, avec la plus parfaite cordialité : « Vous êtes un futur confrère, dit-il, moi, je suis le neveu de frère Côme ». La conversation s'engagea, malgré ma timidité relative, et je fus étonnamment surpris du prodigieux accent de Souberbielle. Il habitait Paris depuis soixante ans et gasconnait comme on ne le faisait plus depuis longtemps dans le Gers. J'étais tout yeux et tout oreilles, mais oreilles choquées, malgré ma récente arrivée du Midi.

— Oui, june hôme, disait-il, Roubespierre a été moun ami et je m'en fais gloire et honneur, et je l'ai dit à Mousieur de Lamartine qui l'a mis dans son histoire des Girondins.

Mais Robespierre, hasardai-je avec hésitation, s'est conduit en scélérat, s'est noyé dans le sang.

Ah ! june hôme ! (toujours avec le même accent et la même chaleur) un homme de sang, lui, le plus probe des ci-

toyens, un brave homme ; un homme de sang, jamais. Ecoutez ceci : Henriot, son ami, bon citoyen, courageux et convaincu, vint trouver Robespierre et lui dit : « Pour en finir d'un seul coup, il faut faire tomber cent mille têtes ». Que fit Robespierre ? Il fit guillotiner son ami Henriot. Et vous me direz après ça que c'était un homme de sang !... »

« Est-ce assez nature ! » conclut Cabanès.

La vérité est malheureusement tout autre : Robespierre n'a jamais fait guillotiner Henriot. Ils moururent tous les deux sur l'échafaud, le 10 thermidor. La veille, à l'Hôtel de Ville, Coffinhal s'était emporté contre Henriot et, dans sa colère, l'avait saisi à bras le corps et jeté par la fenêtre. Henriot, en tombant, se fractura les deux jambes. On sait la suite : Robespierre et ses partisans, Henriot compris, furent arrêté et exécutés le lendemain. Robespierre entraîna donc bien son ami dans sa chute, mais s'il est responsable de sa mort, on ne peut vraiment pas dire qu'il le *fit* guillotiner.

Dès lors, quelle foi ajouter à ce récit ? Quelle conclusion logique en tirer ? Reprenons les faits : quand Garat connut Souberbielle, celui-ci habitait Paris depuis soixante ans. La scène se passe donc vers 1834, Souberbielle était âgé de quatre-vingts ans. Garat en avait vingt-et-un : il n'avait pas connu les hommes de la Révolution qui, pour la plupart, furent des familiers de Souberbielle. Il n'est pas impossible que le jeune homme ait fait une erreur de noms d'autant plus admissible que la lettre où il relate le propos est très postérieure à l'entretien. Ou bien alors il faut penser que la confusion s'est produite dans le cerveau du vieillard dont, l'âge aidant, les souvenirs pouvaient à bon droit s'être altérés.

Tout comme Garat, le Docteur Simplicite, qui a connu

Souberbielle sur la fin de sa vie, fut frappé qu'il n'eût rien perdu de « l'accent, de l'intonation, des locutions de son pays natal, dont il parlait le dialecte (je ne dis pas le patois) avec une perfection rare et un plaisir infini ». Il a d'ailleurs brossé du neveu de frère Côme ce très vivant portrait : « Sa conversation était intéressante, abondante, un peu beaucoup prolix, mais surtout diffuse, bien difficile à diriger dans le sens qu'on avait intérêt à connaître, coupée d'incidents divers et s'échappant sans cesse par mille tangentes.

« Cependant, ce que j'avais recueilli de mes entretiens avec lui avait singulièrement piqué ma curiosité et je lui dis un jour : — Pourquoi donc, maître, n'écrivez-vous pas vos mémoires ?

— Il n'y a que les sots qui écrivent, me répondit-il brutalement et cyniquement ».

Finalement Simplicie devint le secrétaire du vieux chirurgien. Il allait trois fois par semaine, à la rue d'Anjou Saint-Honoré, « pour énucléer de cette tête sénile quelques faits précis et dignes d'être colligés. Espoir à peu près vain ! Peine à peu près perdue ! Souberbielle, à mon arrivée, était invariablement couché dans son lit. Je ne peux m'empêcher de rire encore aujourd'hui au souvenir de ma déception jeune, naïve et un peu scandalisée. En effet, la première demi-heure, j'étais obligé de la subir au récit des exploits amoureux de ce vieillard déjà plus qu'octogénaire alors et qui avait obtenu, disait-il, la veille ou la nuit même, des succès amoureux dont la plus ardente jeunesse n'aurait pas osé se vanter. C'était légèrement dégoûtant.

« La seconde demi-heure était aussi inévitablement consacrée à l'histoire de la prise de la Bastille, dont Souber-

« bielle avait été un des héros, dont il avait reçu la décoration
« et dont il conservait religieusement le souvenir sous la forme
« d'un moëllon de cette forteresse, enchâssé dans une caisse
« d'acajou, surmonté d'un petit drapeau tricolore, couronné
« par un bonnet phrygien. Il se faisait pieusement apporter
« le moëllon sur son lit, et, d'une voix encore retentissante
« et sonore, il entonnait une strophe de la Marseillaise.

« C'était sa prière du matin.

« Ces offices terminés, je m'évertuais timidement alors
« à rappeler Souberbielle à l'objet de ma visite matinale, mais
« que de fois, je revenais bredouille ! Quelles courses éche-
« velées auprès de l'idée ou du fait que je voulais arrêter au
« passage d'un torrent de digressions et de divagations en-
« chevêtrées d'une façon impossible à démêler ! »

Sur la fin de sa vie, il s'était lié avec Cabet, le fameux auteur du voyage en Icarie, auteur également d'une *Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830*. Souberbielle lui écrivait, le 25 mai 1840 :

Monsieur,

Témoin et acteur des principaux événements de la Révolution depuis 1789, ayant eu occasion de connaître particulièrement Robespierre dont j'ai pu apprécier toutes les vertus, ayant personnellement connu les principaux personnages, j'ai lu avec un vif intérêt les écrits qu'on a publiés sur cette glorieuse et immortelle Révolution, œuvre de l'héroïque courage du peuple, guidé par l'instinct de la conservation : mais après avoir lu ces écrits, je me disais toujours douloureusement : je mourrai donc sans avoir lu une véridique histoire de la Révolution !

Je viens de lire la vôtre, Monsieur, dans laquelle vous

rapportez textuellement les discours, les opinions, les récits des différents partis; et dans laquelle vous semblez constituer vos lecteurs en un grand Jury au jugement duquel vous soumettez toutes les pièces et votre propre appréciation des hommes et des faits. Cette appréciation me paraît si juste, le tableau si fidèle et si parlant, que je puis actuellement mourir content et satisfait : j'ai enfin lu une véritable Histoire de la Révolution française.

Je vous prie d'agréer l'expression de la profonde estime de votre dévoué serviteur,

Docteur SOUBERBIELLE.

Bien qu'il n'eût pas assisté (du moins nous le pensons) à l'exécution de Louis XVI, Souberbielle devait avoir sur cet événement des renseignements dignes d'intérêt. Quelqu'un s'étant présenté chez lui en son absence pour se documenter à ce sujet, Souberbielle lui écrivit (8 janvier 1840) :

Très estimable et si digne homme, par toutes les qualités dont la Providence vous a favorisé dans tous les genres de mérite et qui savez en faire un si bon usage pour le soulagement de l'humanité.

Je regrette beaucoup de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous avez pris la peine d'y passer. Je me rendrai demain jeudi dix chez vous sur les deux heures pour donner à votre ami les renseignements qu'il désire sur le 21 janvier 1793.

En attendant le plaisir de vous voir, recevez l'expression bien sincère de tous mes sentiments.

Votre très dévoué, SOUBERBIELLE.

Souberbielle resta toujours en excellents termes avec ses

anciens malades. Il est inutile de publier ici toutes les lettres qu'il leur adressa ou reçut d'eux et que conserve l'Académie de Médecine. Nous nous contenterons de signaler celle-ci que nous avons trouvée dans la *Chronique Médicale* (1896) :

Mon cher curé et ami,

Nous nous attendions à vous voir arriver à chaque jour de printemps... etc. — Souberbielle lui dit son regret de ne l'avoir pas vu, il s'attendait à le recevoir de son mieux, « nos batteries étaient prêtes, les bordées du Mulseau, du Champagne, du Jurançon... vous auraient prouvé le plaisir que nous aurions eu à vous voir... »

J'ai passé bien près de vous, il y a dix ou douze jours, mais je me rendais en toute hâte à Décise (d'où cette lettre est adressée) pour y opérer de la pierre l'épouse de M. de Cray, maire et notaire dans cette commune. Je lui [ai] extrait un gros calcul, comme Dieu est juste dans la distribution de ses grâces, il était tout naturel qu'il fît une part plus grosse au pasteur qu'à la brebis, cependant la pierre de Mme de Cray pèse 4 onces, vous voyez qu'elle peut déjà compter.

Elle est arrivée à son huitième jour sans avoir éprouvé le plus léger accident, elle était pourtant dans un bien triste état, la pierre ôtée tout a disparu, il y avait deux mois qu'elle ne quittait pas le lit, elle sera guérie promptement. Il est venu me trouver un ancien militaire qui a aussi la pierre pour que je l'opère, j'ai grand peur qu'il ne s'en tire pas bien.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

SOUBERBIELLE.

Soyez assez aimable pour me donner des nouvelles de votre santé, qu'on m'a dit en passant à Cosne qu'elle était fort bonne.

Je serai plus heureux que cela me soit confirmé par vous.

Le destinataire, l'abbé Contant, a ajouté à cette lettre l'attestation suivante : « M. le docteur Souberbielle, élève du « frère Côme, de précieuse mémoire pour l'humanité m'a « extrait un calcul ayant sept pouces et demi de circonfé- « rence et trois pouces et demi sur son plus grand diamètre. « J'ai été guéri de cette douloureuse et périlleuse opération « en moins d'un mois sans avoir le moindre accès de fièvre ».

Enfin, la même revue a publié le reçu d'honoraires que voici : *Reçu de M. Denise la somme de trois mille francs pour mes honoraires de l'opération de la pierre que je lui ai faite le 21 mars dernier, ensemble tous traitements subséquents.*

Paris, le 2 février 1826.

SOUBERBIELLE.

La somme est assurément élevée pour l'époque ; mais ce doit être là une exception, car Souberbielle, très modeste dans ses aspirations matérielles, opéra souvent gratuitement et ne jouissait, à sa mort, que d'une fort modeste aisance.

En 1813, le compositeur Grétry mourut à Montmorency, dans sa propriété de l'ermitage où avait habité naguère Jean-Jacques Rousseau. Son petit-neveu, Flamand Grétry, fit pratiquer l'extraction et l'embaumement de son cœur : « M. Sou- « berbielle, écrit-il, chirurgien-major de la garde impériale, « fut celui que je choisis pour l'opération qui eut lieu le 23 « novembre 1813 ». Le précieux viscère fut enfermé dans un coffret de bois des Indes. Quand, en 1842, la ville de Liège, où était né Grétry en 1741, fit élever un monument à la mémoire de son glorieux enfant, Flamand Grétry voulut offrir

à la municipalité le cœur de son grand-oncle : « J'ai profité
« du moment où nous faisons ériger un monument à sa mé-
« moire pour le faire exhumer et accomplir le vœu qu'il avait
« manifesté de son vivant ». Ainsi écrivit-il au maire de Liège.
Jamais cependant Grétry n'avait légué son cœur à sa ville
natale, mais Flamand désirait tant « faire cet hommage pré-
« cieux » qu'il commit volontairement l'erreur pour influen-
cer la décision qu'il tenait à voir prendre.

A la demande de Flamand Grétry, Souberbielle fut chargé
de remettre au roi des Belges l'original du portrait de Grétry
par Isabey. Il offrit des reproductions à la ville de Liège qui
l'en remercia en ces termes :

Liège, le 31 janvier 1842.

Le Collège des Bourgmestre et Echevins

A Monsieur Souberbielle, rue Royale, 16, au Marais, à Paris.

Monsieur,

*Nous avons l'honneur de vous accuser réception de la
lettre par laquelle vous nous offrez, au nom de M. Flamand-
Grétry, deux à trois cents exemplaires d'un portrait de Gré-
try, d'après un dessein (sic) d'Isabey.*

*Nous accueillerons, Monsieur, ce don patriotique avec
intérêt, et nous vous prions d'être auprès de M. Flamand
notre interprète pour lui témoigner combien nous est agréable
l'hommage qu'il fait aujourd'hui à la ville de Liège.*

*Nous saisissons cette occasion pour vous informer que
l'inauguration sur une de nos places publiques de la statue de
Grétry, sera célébrée, selon toute probabilité dans le courant
de cette année.*

Nous espérons Monsieur, que l'état de votre santé vous

permettra cette fois de venir vous associer à cette touchante cérémonie et de payer avec nous un dernier tribut de reconnaissance à la mémoire de notre illustre compatriote.

Quelques mois plus tard, l'invitation lui était réitérée :

Liège, le 25 juin 1842.

*Le Collège des Bourgmestre et Echevins
A Monsieur Souberbielle, Docteur en médecine,
rue Royale, 16, au Marais, à Paris.*

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous informer que les fêtes que la ville de Liège prépare pour célébrer la double inauguration de la statue de Grétry et des plans inclinés de notre chemin de fer sont fixés aux 17, 18, 19 et 20 juillet prochain.

Nous vous prions, Monsieur, d'honorer ces fêtes de votre présence et d'accepter l'invitation ci-incluse au banquet et au bal qui seront offerts à cette occasion le 17 juillet à Leurs Majestés le Roi et la Reine par la ville de Liège.

Agréez...

Cette lettre officielle fut bientôt suivie d'une invitation particulière, émanant du Docteur Frankinet, professeur à l'Université et médecin d'un hôpital. Il tenait beaucoup à recevoir chez lui Souberbielle pendant son séjour à Liège ; qu'on en juge :

Monsieur et honoré confrère,

Ayant accepté l'invitation qui vous a été adressée par la Régence de Liège, d'assister aux fêtes que la ville va donner à la mémoire de Grétry, me permettez-vous de vous offrir de descendre chez moi pour y établir votre logement. C'est en qualité de disciple d'Esculape seulement que j'ose prétendre à

la faveur de recevoir une célébrité dont le nom sera toujours cher aux Liégeois.

Recevez, Monsieur et honoré confrère, l'assurance de ma haute considération.

Charles FRANKINET D. M.

Liège, le 11 juillet 1842.

rue Chaussée-des-Prés, n° 52.

Tous les documents reproduits ici sont conservés à l'Académie de Médecine. Le plus important est sans contredit la relation des fêtes auxquelles Souberbielle assista. Elle est malheureusement trop longue pour être intégralement publiée au cours de cette étude, et nous regrettons de n'en pouvoir donner que des extraits. Souberbielle rédigea donc, sous forme de journal, une lettre adressée à son ami Payen, et qui débute ainsi : « Mon cher ami, depuis mon départ de Paris
« je suis dans un déluge de jouissances impossibles à décrire,
« et qu'on a peine à croire toutes les merveilles qui distinguent la Belgique, même après les avoir vues... ». Il n'a pas eu l'impression de se trouver à l'étranger, dit-il ; il a admiré la campagne, la Belgique, Bruxelles, « ville fort remarquable et digne de la résidence d'un Roi ». Le 16 juillet au matin, il rendit visite au bourgmestre à qui il fit part de l'invitation flatteuse du docteur Frankinet. C'est, en effet, chez ce praticien belge que Souberbielle, accompagné de son neveu, fut hébergé durant les fêtes : « Nous y sommes traités
« de la manière la plus agréable en tout. Je ne puis comparer
« cette maison qu'à la vôtre, tant de la part du mari que de
« son épouse, par tous les soins qu'il nous prodiguent : ils ont
« une fille de 13 à 14 ans, forte comme Mademoiselle Marie
« Payen ».

Le 17 juillet, il entendit la messe à la cathédrale Saint-Paul; le bedeau le conduisit prendre place « à côté de MM. les chanoines ». Quand il se retira, après la cérémonie, « tout « le monde, écrit-il, avait les yeux fixés sur moi à cause de « mon uniforme et de ma décoration étrangère ». Il portait en effet l'uniforme de chirurgien-major de la garde et la décoration des Vainqueurs de la Bastille. Dans la même journée, il assista à l'inauguration de la station de chemin de fer, puis participa à un banquet de cent quarante couverts. Il y apprécia tout particulièrement le saumon de la Meuse. Il se rendit ensuite au bal que l'on donnait dans la salle du Théâtre royal.

L'inauguration de la statue de Grétry eut lieu le 18 juillet, sur la place de l'Université, au milieu d'une foule innombrable; Souberbielle évalue l'assistance à plus de quarante mille âmes et donne des détails amusants : il y avait des personnes placées par-dessus les toits, sur les bâtiments de l'Université et jusqu'au haut d'un clocher. Il décrit la cérémonie dont le journal « la Patrie » du 24 juillet a publié un compte rendu. C'est à cette source que nous allons nous reporter un instant. La ville avait un air de fête, il y avait beaucoup de monde dans les rues, tant des habitants de Liège que des environs. Le cortège était ainsi composé : les membres de la Société d'Emulation (dont Souberbielle faisait partie), les membres de la Société Grétry, une députation de l'Université, du Conservatoire de Musique, du Conseil communal; parmi les personnes invitées, M. Duvivier, ministre d'Etat, les membres du Sénat, de la Chambre des Représentants, et de la Cour de Cassation; enfin M. Geefs, auteur du monument. Le bourgmestre portait le cœur de Grétry, renfermé dans un vase de bronze recouvert d'un crêpe; à sa



JOSEPH SOUBERBIELE,
 Chirurgien Lithotomiste,
 Parent et Eleve du FRÈRE CÔME
 Né à Pontacq (Basses-Pyrénées) le 19 Mars 1754.

Joseph SOUBERBIELE
 en uniforme de chirurgien-major de la gendarmerie
 avec la décoration des Vainqueurs de la Bastille.

droite : le premier président à la Cour de Cassation ; à sa gauche : le président de cette même Cour, qui étaient allés tous deux, en 1828, à Paris, pour chercher le précieux « legs » de Grétry. Derrière eux, M. Grétry, petit-neveu de l'illustre musicien et M. Souberbielle, médecin à Paris, âgé de 89 ans, revêtu de l'ancien uniforme d'officier de santé, tel qu'on le portait avant la Révolution (de 1830) et décoré de l'Ordre de la Bastille, à lui décerné en 89, lors de la prise de cette forteresse, dont il avait été l'un des vainqueurs. Ce vieillard était un des amis de Grétry ; c'est à lui que le grand artiste Liégeois avait remis le soin de pratiquer son autopsie.

Rentrant chez le docteur Frankinet après la cérémonie, Souberbielle trouva une invitation de M. le baron Gouverneur de la Province de Liège à un banquet auquel il se rendit et où il rencontra les mêmes personnes qu'au banquet. En sortant, ils allèrent tous au théâtre. Le 19, Souberbielle assista à la séance publique de la Société libre d'Emulation et, le soir, alla au bal du casino. Le 20, avait lieu la distribution des prix à l'Université. Souberbielle ne manqua pas de s'y rendre ; le spectacle était admirable, les prix remis par les personnes les plus considérées de l'assemblée, telles que le Gouverneur, le bourgmestre, Souberbielle lui-même. On lui apporta un premier prix que vint recevoir un jeune lauréat, aux applaudissements du public. Le soir, Souberbielle assista à un concert, et, le lendemain 21 juillet, à un banquet de cent trente couverts offert par la Société d'Emulation.

La relation des fêtes auxquelles prit part Souberbielle est malheureusement inachevée. On n'y trouve pas trace du discours qu'il avait préparé à l'intention du roi Léopold I^{er} et dont le manuscrit est conservé à l'Académie de Médecine :

« Sire, ayant contribué par mes soins, à la conservation du cœur de l'illustre Grétry, mon intime ami, j'ai eu l'honneur, par une faveur insigne, d'être invité à cette grande et touchante solennité, à laquelle prend part la population tout entière, et qui est honorée de la présence de Votre Majesté et de celle de votre auguste Famille.

« Permettez-moi, Sire, dans cette heureuse circonstance, de rappeler ce que disais à Sa Majesté Louis-Philippe, Roi des Français ; je lui disais que sa fille chérie, unie à votre majesté, Sire, faisait l'ornement du Trône des Belges, en suivant les vertueux exemples de sa digne et auguste mère.

« Je lui disais qu'on avait déjà vu l'héritier présomptif de la couronne, l'espoir de la Patrie, marcher à la tête d'une jeunesse bouillante de patriotisme et voler au secours d'un peuple voisin et ami, menacé dans son indépendance et sa liberté.

« Je lui disais encore que deux de ses fils rivalisant de zèle et d'ardeur, avaient, sous les ordres d'un illustre maréchal, signalé leur bravoure et leur dévouement à la prise de la citadelle d'Anvers, le boulevard de la Belgique.

« Le temps a donné une sorte de sanction à mes paroles, et si je plonge mes regards dans l'avenir, ils aperçoivent la haute destinée de votre noble dynastie ».

Ce discours ne fut pas prononcé, la famille royale de Belgique ayant été empêchée d'assister aux fêtes par le deuil qui la frappa peu de jours auparavant : le 13 juillet, le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, mourut accidentellement. C'est là « le déplorable événement » qui ne permit point à l'Académie des Beaux-Arts de participer à la cérémonie du centenaire de Grétry, ainsi qu'en témoigne une lettre

du secrétaire perpétuel à Souberbielle qui avait adressé à cette compagnie une communication sur les réjouissances de Liège.

••

Souberbielle, très fier de sa verte vieillesse, succomba quatre ans plus tard à une courte maladie. Il avait quatre-vingt douze ans. La plupart des journaux ont publié des notices nécrologiques; la plus intéressante parut dans le *Journal de Chirurgie* (1846, p. 224) : Le doyen des chirurgiens de Paris « et peut-être du monde, Joseph Souberbielle, est mort le 8 « juillet dernier, à l'âge de 93 ans (sic). Il avait été l'élève « du frère Côme, duquel il avait gardé les procédés pour la « taille, notamment la taille hypogastrique, et la méthode de « traitement pour les cancers superficiels par la poudre arsenicale. M. Souberbielle avait joué un certain rôle dans la « Révolution de 89... Après la chute de la Convention, il « était revenu sans partage à l'exercice de la chirurgie, où « il s'était fait une spécialité comme lithotomiste; et nous l'avons vu, dans les dernières années de sa vie, guerroyer « avec opiniâtreté contre la lithotritie : *telum imbellè sine ictu*. « Dans certaines grandes circonstances, il apparaissait à l'Académie royale de médecine... tout fier de porter à bras « tendu, à l'âge de 90 ans, un verre d'eau rempli jusqu'au « bord, sans en répandre une goutte, sans que sa main parût « même vaciller. Il était, depuis quelque temps, auditeur assidu aux séances de la Société de chirurgie; et son dernier « désir, ou, si l'on veut, son dernier rêve, était de renouveler « la séparation qui existait jadis entre la médecine et la chirurgie; de tout l'ancien régime, c'était la seule chose qui « excitât ses regrets... Il n'a publié, à notre connaissance,

« que sa thèse sur les *maladies des voies urinaires* ; des obser-
« vations sur la taille, insérées dans le tome VIII des *Mémoi-*
« res de l'Académie royale de Médecine ; et divers articles,
« principalement de polémique, adressés pour la plupart dans
« la *Gazette des Hôpitaux*.

« Il a vu venir la mort avec une rare fermeté. Plein d'es-
« poir encore quelques heures auparavant, il sentit vers deux
« heures du matin un trouble inaccoutumé dans la circulation ;
« et plaçant sa main sur la région du cœur, il dit : *Cela s'en-*
« gorge ; le rôle va venir ; tout est fini. A cinq heures, il n'é-
« tait plus ».

Dès le 16 juillet 1846, la *Gazette des Hôpitaux* publia un article intitulé : « Discours de M. Payen prononcé sur la tombe de Souberbielle ». Payen a, de sa main, modifié le titre et ajouté : *Mon article n'est point un discours, c'est un compte rendu de la cérémonie funèbre*. Il écrivait notamment : « Le Docteur Souberbielle a terminé sa carrière le 8 juillet « dans sa quatre vingt-treizième année. L'inhumation a eu « lieu dimanche dernier ». Le cortège était nombreux, quelques amis, des confrères, des membres des sociétés médicales dont Souberbielle était membre, quelques-uns de ses obligés, hommes et femmes. L'auteur de l'article exprime un regret : « La garde qu'on accorde aux membres de la Légion d'honneur n'entourait pas l'humble cercueil du décoré de l'Ordre de la Bastille ». Enfin, il rapporte un fait, touchant dans sa simplicité ; un homme s'est avancé sur le bord de la tombe, couvert de ses habits de travail. Il déposa une couronne d'immortelles et dit en sanglotant : « Je ne suis pas riche, mais j'ai pu le suivre jusqu'ici ; je m'en vais content ! » C'était un ancien soldat que Souberbielle avait logé et nourri, après lui avoir ex-

trait de la vessie un biscayen qui avait constitué le noyau d'un calcul. Et Payen termine en paraphrasant Horace : *multis ille bonis flebilis occidit, nulli flebilior quam mihi*.

Dans le *Journal de Chirurgie*, en septembre (p. 287), Payen, en un article « Un mot encore sur Souberbielle », nous apprend que Souberbielle, à sa mort, n'avait plus qu'une fille, « veuve, âgée, presque infirme, n'habitant pas Paris (1) ». La succession fut vendue aux enchères ; Payen acquit les instruments de frère Côme, les trois lithotomes cachés, le bistouri caché imité de celui de Bienaise, le suspenseur de la vessie, etc... — La fille de Souberbielle lui donna la collection de pierres extraites par son père.

Cabet se devait, lui aussi, d'écrire un dernier éloge de son vieil ami ; il le fit dans le journal qu'il dirigeait à l'époque, *le Populaire*, « mensuel en attendant qu'il devienne hebdomadaire », « organe du communisme chrétien ». On peut lire : « . . . nous dirons, avec le douloureux sentiment de sa « perte, que peu d'hommes de talent avaient autant de désin-
« téressement, autant de générosité, autant d'affection pour
« les pauvres, et que souvent ses malades lui devaient non
« seulement une heureuse opération faite gratuitement, mais
« les secours nécessaires puisés dans sa bourse pour accé-
« lérer la guérison ». Il signale aussi le « bel hommage » rendu à Souberbielle par son protégé, et, ayant rappelé que le vieux chirurgien « dansait pour prouver qu'il était encore fort comme un jeune homme, huit jours avant sa mort », il publie cette dernière lettre : « Mon cher Monsieur Cabet, si
« ma santé me l'eût permis, je serais allé vous témoigner la

(1) Madame GAGNAGE, décédée à Saint-Germain-en-Laye, le 5 mars 1847.

« satisfaction que j'éprouve toujours à la lecture de votre
« journal, par l'esprit de justice et de vérité qui le caractéri-
« sent. Mais celui d'aujourd'hui surpasse tous les autres, par
« les articles qu'il contient et les réflexions judicieuses dont
« vous les accompagnez. Mais c'est surtout le tableau si dé-
« veloppé sur les bienfaits de la Religion chrétienne prêchée
« par le Christ, qui remplit l'âme de consolation et d'espé-
« rance.

« Je considère cet article comme l'indication du plan de
« l'ouvrage que vous vous proposez de publier sur la Reli-
« gion chrétienne; cela ajoute à votre journal un titre honora-
« ble de plus : à celui de *Populaire* on doit ajouter, et de
« *morale chrétienne*, qui lui appartient bien légitimement.
« C'est ce que tout le monde verra avec satisfaction. Le bien
« qu'il produira parmi le Peuple est inappréciable; il lui ser-
« vira de *Bréviaire* ou de *règle de conduite*.

« Salut, amitié et santé,

« Le Docteur SOUBERBIELLE ».

Un rédacteur anonyme de *la Réforme* fit également passer (8 septembre 1846) un papier : c'est une sorte de roman-feuilleton dans lequel il n'y a rien à glaner, sinon des erreurs ou des invraisemblances.

Nous avons trouvé aux Archives du Département de la Seine l'acte de décès de Souberbielle :

Du onze juillet mil huit cent quarante-six à midi un quart.

Acte de décès de Joseph Souberbielle docteur en chirurgie décoré de l'ordre de la prise de la Castille (sic), membre de plusieurs sociétés savantes, décédé le dix de ce mois à dix heures du matin, à son domicile, rue Royale, 16 (8^e arrondissement) âgé de plus de quatre vingt-

douze ans, né à Pontacq (Basses-Pyrénées), veuf de Reine Lambert.

Le présent acte dressé par la déclaration de Denis Génie Belmas, docteur en chirurgie, âgé de cinquante-trois ans, demeurant rue Ribouté, n° 1, petit gendre du décédé, et de Paschal Ambroise Derollepot, receveur de rentes, âgé de quarante un ans, demeurant à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise) et d'après le certificat du médecin qui a constaté le décès.

Un doute subsiste donc sur la date exacte de sa mort. Malgré la valeur du document officiel, nous nous rallierons cependant aux écrits de Payen. Son témoignage est des plus précieux ; il avait même sûrement assisté aux derniers moments de son vieil et fidèle ami. Et puis, au risque de paraître sentimental, il ne nous déplaît pas de penser que Souberbielle s'éteignit le jour anniversaire de la mort de frère Côme.

Comme l'illustre feuillant, Souberbielle mourut pauvre. Si la fortune ne lui sourit pas, aucun hommage officiel ne vint davantage le récompenser de son dévouement au bien public ; en 1839, il se vit refuser une deuxième fois la Légion d'honneur. Sa longue vie toute de labeur, il la consacra au soulagement de l'humanité ; et les éloges dont il fut l'objet au cours des dernières années de sa vie sont la plus belle palme qu'un homme puisse remporter. Ses erreurs de jeunesse étaient depuis longtemps oubliées et la postérité ne lui en fera pas grief. Campardon écrit : « Encore faut-il parmi eux (les « jurés *solides*) en excepter deux qui étaient véritablement « honnêtes, Souberbielle... et Duplay... » et plus loin, au sujet de David d'Angers qui avait dit des jurés du tribunal révolutionnaire : « J'en ai connu plusieurs, rien n'égalait la candeur de leur âme, la stoïque vertu de ces excellents vieillards », Campardon écrira encore : « M. David fait évi-

« demment allusion à Souberbielle et à Duplay, qui furent, en « effet, quoique jurés du tribunal, de fort honnêtes gens ». Quant à sa carrière de lithotomiste, Souberbielle la fit semblable à celle du respectable moine dont il était l'élève, « en sorte que tel maître, tel disciple » a pu écrire un anonyme biographe du grand chirurgien.



Il existe, à notre connaissance, quatre portraits de Souberbielle. Le tableau de Gérard, exécuté en 1819, nous montre le célèbre lithotomiste à soixante-cinq ans. C'est un très beau portrait, assez peu connu. Beaucoup plus répandu est le dessin de Llanta, lithographié par Paul Petit; Souberbielle est revêtu de l'uniforme de chirurgien-major de la gendarmerie impériale et porte la décoration des Vainqueurs de la Bastille. On remarque la finesse des traits et l'énergie de la physionomie. Nous ne savons pas à quelle époque ce portrait fut exécuté, mais on peut présumer qu'il est à peu près contemporain du médaillon de David d'Angers (1833). Ce médaillon compte parmi les meilleurs de ce statuaire. C'est une œuvre tout à fait belle, d'une grande vigueur. Rappelons à ce propos que David d'Angers modela également un médaillon à l'effigie de Hahnemann, qui vécut longtemps à Paris et y mourut en 1843. Peut-être faut-il chercher là les relations qui unirent Hahnemann et Souberbielle et dont nous n'avons par ailleurs trouvé nulle trace.

Enfin il existe une gravure représentant Souberbielle jeune en compagnie de frère Côme; elle se trouve dans une collection particulière et il ne nous a pas été donné de pouvoir l'examiner.

Conclusions

I

Souberbielle, qui comptait une vingtaine de médecins et chirurgiens dans sa famille, fut l'élève de Ferrand, de Pascal Baseilhac et de Desault. Il fut surtout l'élève de frère Côme, dont il était le neveu et à la mémoire de qui il resta toujours vivement attaché. Il fut reçu maître en chirurgie en 1792, par le lieutenant du premier chirurgien du roi à Senlis.

II

En 1789, il participa à la prise de la Bastille et fut chirurgien-major des Vainqueurs de la Bastille; en 1792, il fut nommé chirurgien-major de la 35^e division de gendarmerie nationale, puis chirurgien-major de l'armée révolutionnaire.

En 1793, il fut officier de santé du Tribunal révolutionnaire et donna ses soins, en cette qualité, à Marie-Antoinette. A la même époque, il fit aussi partie du jury de ce tribunal et vota la mort de Marie-Antoinette, de Philippe-Egalité, des Girondins et de Danton.

En 1794, nommé chirurgien-major de l'Ecole de Mars, il combattit une épidémie de dysenterie.

Il était lié avec les principaux personnages de la Révolution et surtout avec Robespierre dont il était l'ami et le médecin.

III

En 1813, il soutint devant la Faculté de Médecine de

- BOUCHARDAT. — Formulaire magistral, 1886.
- BOUILLET. — Atlas d'Histoire et de Géographie.
- CABANÈS. — Le Cabinet secret de l'Histoire, 1^{re} série.
— Les Indiscrétions de l'Histoire, 3^e série.
- CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis). — Formulaire magistral, 1816.
- CAMPARDON. — Marie-Antoinette à la Conciergerie.
— Le Tribunal révolutionnaire de Paris.
- CHAUVEL. — Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, article *Cystotomie*.
- CHÉREAU. — Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, article *Souberbielle*.
- CHEVREAU (l'Abbé). — Un grand chirurgien au XVIII^e siècle, frère Côme (*Thèse*, Paris, 1912).
- Chronique Médicale*, 1896, page 185.
- CLÉMENT. — Répertoire des jugements du Tribunal révolutionnaire.
- Codex medicamentarius... 1732.
- DELIOUX DE SAVIGNAC. — Dictionnaire encyclopédique des Sc. méd., article *Arsenic (pharmacologie)*.
— Dictionnaire encyclopédique des Sc. méd. article *Corne de cerf*.
- DORVAULT. — L'Officine.
- DURIEUX. — Près de la Reine Marie-Antoinette.
— Les Vainqueurs de la Bastille.
- FOSSEYEUX. — L'Hôtel-Dieu au XVII^e et au XVIII^e siècle.
Gazette Médicale de Paris, 1850.
- LALANNE (Ludovic). — Dictionnaire historique de la France.
- LAMARTINE. — Histoire des Girondins.

LENÔTRE. — Les grands Jours du Tribunal révolutionnaire.

— Le Tribunal révolutionnaire.

— Souberbielle, in *le Temps*, 16 décembre 1933.

MADELIN (Louis). — Danton.

MONTANIER. — Dictionnaire encycl. des Sc. méd., article *Médecine (enseignement)*.

PAYEN. — Notice sur M. le Docteur Souberbielle, 1846.

POUMIÈS DE LA SIBOUTIE. — Souvenirs d'un médecin de Paris.

RAYNAUD (Maurice). — Les Médecins au temps de Molière.

ROLLET. — Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, article *Chancre*.

SALVERTE. — Notice sur la vie et les ouvrages de Louis-Claude Cadet-Gassicourt.

THIERS. — Histoire de la Révolution française.

TUETÉY. — Ville de Paris; publications, etc...

Union médicale, 1849, 1850, 1873.

VOILLEMIER. — Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, article *Lithotritie*.

WENDEL. — Danton.

SOUBERBIELLE. — Considérations médico-chirurgicales sur les maladies des voies urinaires.

— Lettre sur la statistique des affections cal.

— Renseignements sur quelques points de la statistique des affections calculeuses.

— Observations sur l'épidémie dysentérique....

— Observations sur des opérations de cystotomie sus-pubiennne.

— Recueil de pièces sur la lithotomie et la lithotritie.

